

Patrik S. Vast



L'ère de Chromaia

Roman



Vastinspace Éditions

dédié à H.G. Wells et à Elvis Presley

Patrick S. VAST

L'ère de Chromaïa

Roman SF/Uchronie

11 septembre 2001, les USA sont occupés par les Chromaïens, des extraterrestres qui se sont accaparés du pays depuis 1961 après avoir enlevé John Kennedy le jour de son investiture. L'empire chromaïen et l'empire soviétique se livrent une guerre froide depuis tout ce temps, tandis que l'empire chinois se tient en embuscade. Le 11 septembre 2001, deux missiles soviétiques détruisent deux tours à Manhattan, et c'est le déclenchement d'une guerre mondiale. Joe Whitecloud, un jeune homme de 18 ans, aux origines séminoles et écossaises, se rend en Arizona, au Canyon de Chelly pour y rencontrer un chaman navajo qui doit lui remettre les clés du pouvoir temporel, ce qui va l'amener à remonter le temps jusqu'au jour de l'investiture de Kennedy, afin d'agir sur la divergence ayant modifié le cours de l'Histoire.

Chapitre I

10 septembre 2001 - dans une ville de Californie

23 h, au *Dancing*, la fête battait son plein. Sur la scène, une duplication d'Elvis Presley modèle 1956, égrenait tous les standards du *King*, accompagné par deux guitaristes, ainsi qu'un contrebassiste et un batteur. Sur le parquet, des jeunes garçons aux cheveux gominés, en blue-jeans, baskets et chemises hawaïennes, faisaient danser des jeunes filles en jupes volantes, tennis et corsages, dont les queues-de-cheval se balançaient au rythme du rock'n'roll. Accoudés au bar, se tenaient trois garçons ne semblant pas attirés par la danse, qui dégustaient un milk-shake tout en devisant. Le premier était Joe Whitecloud, un grand brun mince, à la chevelure fournie, aux yeux noirs très perçants, dont le nez busqué finissait d'indiquer qu'il avait des origines indiennes. Une partie de ses ancêtres étaient des Séminoles vivant jadis en Floride, qui avaient fini à force de transhumances, par venir s'implanter en Californie. Le second était Ted Riley, un gars petit mais costaud, au visage carré, aux cheveux roux et aux yeux bleus d'Irlandais. Quant au troisième, Tony Valentino, un petit brun, comme son patronyme le laissait penser, il était issu d'une famille venue d'Italie, ayant transité par New-York avant de choisir la Californie pour des jours meilleurs. Tous trois avaient 18 ans, et étaient trop timides pour inviter des filles. C'est en vérité cela qui les rendait allergiques à la danse, bien plus que le fait de devoir s'exhiber sur

le parquet du *Dancing*.

Joe posa son milk-shake sur le comptoir en soupirant :

— Bon, allez les gars, on se tire.

Ted hochait la tête.

— Ouais, t'as raison, j'en ai marre de ce *doggone* dancing.

— Holà ! s'exclama Tony, tu te mets à parler patois maintenant, et en plus en choisissant un juron.

Ted posa à son tour son milk-shake sur le comptoir et balaya l'air de la main.

— Il n'y a pas de patois qui tienne. C'est de l'américain, la langue de notre pays.

— De notre ancien pays, rectifia Tony. Tu as l'air d'oublier que les États-Unis d'Amérique n'existent plus depuis quarante ans maintenant. Que nous vivons à Chromaïa, que nous sommes entrés dans l'ère de Chromaïa, et que l'américain est devenu un patois simplement utilisé de temps en temps pour désigner certaines choses, comme par exemple ce que nous sommes en train de boire...

— Et qu'on le retrouve aussi dans les paroles des chansons, continua Ted ; ces mêmes chansons qui n'ont pas changé depuis janvier 1961, date à laquelle les Chromaïens ont envahi les USA, pour s'y établir après avoir fui leur planète en état de désintégration progressive. Et enfin, je dois me souvenir que la seule langue utilisée désormais est le français, tout ça parce qu'un officiel de Chromaïa a très vite découvert que c'est un Français du nom de La Fayette, qui a participé à l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Eh bien justement, je me sens très attaché à l'Amérique d'antan, et j'ai de plus en plus envie de parler américain. D'ailleurs, chez moi, on ne parle qu'américain. Et pourtant, mes grands-parents utilisaient encore le gaélique, tant ils ne pouvaient pas piffrer les Anglais, en bons Irlandais qu'ils étaient, ayant dû fuir leur terre natale pour ne pas crever de faim. Mais malgré tout,

pour enquiquiner les Chromaïens, mon père a décidé qu'on ne parlerait plus français à la maison. D'ailleurs, il fait plein de fautes dans cette langue qu'il trouve horriblement compliquée.

Joe qui n'avait pas encore dit grand-chose, déclara :

— Eh bien, chez moi, on s'en fout de parler français, vu que l'américain avait été imposé à mes ancêtres.

Une serveuse passa à ce moment-là près du bar, juchée sur des patins à roulettes.

— Alors, les gars, lança-t-elle, vous ne dansez pas ?

— On a mal aux jambes, répliqua Ted.

— Alors, vous ne prenez pas un autre milk-shake ?

— On n'a plus de fric, lâcha Tony.

La fille partit à rire, et continua son chemin sur ses patins à roulettes.

— Bon, allez les gars, cette fois on se tire, dit Joe.

Les deux autres le suivirent.

Dehors, la nuit était douce, le ciel étoilé, et un plein quartier de lune suppléait les lampadaires entourant le *Dancing*.

Il y avait un tas de voitures rutilantes de chromes sur le parking de l'établissement, et Joe s'installa au volant d'une Plymouth modèle 1959. Ted prit place à côté de lui, et Tony à l'arrière du véhicule. Joe démarra, et la Plymouth emprunta bientôt une large avenue où la circulation était dense. De temps en temps dans le ciel, on apercevait un disque lumineux : c'était une soucoupe volante de la Forces de Sécurité.

Ted reprit la conversation :

— Vous voyez les gars, ce qui me dégoûte, dit-il, c'est la ségrégation que nous subissons, nous les Terriens. Mon père n'arrête pas d'en parler, et je suis d'accord avec lui.

— Mais, dit Tony, ton père et toi vous êtes d'origine irlandaise. Nous les Italos, on a connu ça avant l'invasion des Chromaïens, la ségrégation. Crois-moi, ma famille vivait à *Little Italy* à New-York, et c'était la ségrégation de la part des Anglo-Saxons.

— Et moi, fit Joe, qu'est-ce que je devrais dire ! Mes ancêtres ont été parqués dans des réserves. Et mes parents venaient juste de s'en sortir quand les Chromaïens se sont pointés. Mais de toute façon, je ne suis pas sûr qu'ils n'auraient pas continué à subir la ségrégation, même sans eux. Avec ou sans les Chromaïens, ils seraient toujours restés des « Peaux-Rouges ». Même ma mère qui est pourtant d'origine écossaise aurait été considérée ainsi, vu qu'elle a épousé un Séminole. Finalement, c'est peut-être grâce aux Chromaïens qu'on est tous à égalité ; Américains d'origine indienne, irlandaise, italienne...

— Arrête un peu ! s'exclama Ted. C'est pas parce qu'on est tous dans la même galère que ça doit te consoler. Il faut réagir. Il ne s'agit plus d'Indiens ou autres, mais avant tout de Terriens, *shit* ! Nous les Terriens, on doit regagner notre dignité ! Ne plus se laisser écraser par des extraterrestres qui ont bien été contents de trouver notre planète alors que la leur partait en morceaux.

— Ça va peut-être changer, dit Tony.

— Oui, dit Joe, quand les Soviétiques auront fichu leur pâtée aux Chromaïens.

— Ça pourrait bien arriver un jour, dit Tony.

— C'est en tout cas ce que rabâchent depuis quarante ans les autorités chromaïennes, dit Ted. « *Les Soviétiques sont nos ennemis. L'empire soviétique a pour but d'anéantir Chromaïa. Mais Chromaïa saura se défendre, et défendre le monde libre ; protéger également l'Europe, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie, et le reste du continent américain contre la barbarie soviétique* ». Qu'est-ce qu'on peut avoir les oreilles cassées avec ces discours depuis que ces maudits extraterrestres de

Chromaiens ont envahi les USA !

— Je te signale que pour eux nous sommes aussi des Chromaiens, dit Tony.

— Oui, mais de seconde zone ! s'emporta Ted. Et c'est bien là tout le problème.

— En tout cas, reprit Joe, qui sait si ça ne serait pas mieux si les Soviétiques fichaient vraiment la pâtée aux Chromaiens ?

— Penses-tu, fit Ted, on subirait leur joug, comme maintenant celui des Chromaiens. Ça ne changerait rien au sort des Américains. Puis qui sait si après les Soviétiques ne s'en prendraient pas à d'autres pays ? Car il nous reste quand même un peu d'espoir de ce côté-là. Qu'un jour d'autre pays viennent à notre rescousse.

— Tu rêves ! fit Joe, les autres pays ne bougeront jamais. Ils sont trop contents que les Chromaiens les laissent tranquilles.

— Apparemment, reprit Tony, les seuls Terriens qui les intéressaient, c'étaient les Américains.

— Oui, peut-être, fit Joe, mais ça peut changer. Car les USA finiront bien par ne plus leur suffire.

À l'horizon, les tours de contrôle illuminées de la Force de Sécurité se dressaient, et l'on pouvait voir des disques lumineux pointer vers elles : c'étaient des soucoupes volantes rentrant à leur base.

Joe doubla une Ford Mustang, puis prit sur la droite un axe plus calme. Bientôt les trois amis roulèrent dans les rue tranquilles d'un quartier paisible de la ville. Joe s'arrêta devant une maison en bois, et Tony dit :

— Parfait les gars, me voilà arrivé. Bon, on se retrouve à la plage demain ?

— Ouais, fit Ted, profitons de nos vacances, avant de retourner dans notre cher institut de formation en bâtiment, l'un des nombreux métiers pénibles qui nous sont réservés.

— Ah, laisse tomber, fit Joe, on ne va pas s'angoisser avec ça. Pensons plutôt à nous payer une bonne partie de surf demain !

Ted soupira :

— Je commence à comprendre comment les Indiens ont pu supporter d'être parqués dans des réserves. Ils ont un sens inné de la résignation.

Joe jeta un regard noir à son ami.

— Ne crois pas ça, dit-il, l'Indien est tout simplement capable d'attendre son heure. Mais il est loin de se résigner.

— M'ouais, admettons, fit Ted.

— Allez, à demain, fit Tony en descendant de la voiture.

Joe redémarra, remonta une avenue, puis s'arrêta devant une autre maison semblable à celle de Tony.

Il coupa son moteur et dit :

— Tu ne viens pas boire un coca avant de rentrer, Ted ?

— Non, merci, fit le petit roux, j'ai envie de me mettre au lit. Je dois dormir pour être en forme demain dans les vagues.

— T'as raison, fit Joe en lui tapotant l'épaule.

Puis les deux amis sortirent de la voiture.

Ted habitait une centaine de mètres seulement au-dessus de chez Joe. Ils se serrèrent la main, puis Joe se dirigea vers la maison en bois encore éclairée où il vivait avec son père et sa mère, tous deux travaillant dans une usine d'appareils sanitaires.

Avant d'ouvrir la porte il leva les yeux au ciel, et regarda les trois soucoupes volantes qui le traversaient. Il se souvint que quand il était enfant, ce spectacle l'émerveillait. Mais maintenant, et même depuis pas mal de temps déjà, ça lui flanquait le cafard.

Il trouva son père dans le séjour, installé sur un canapé, écoutant sur un vieux teppaz un disque d'Eddie Cochran, un rockeur mort le 17 avril 1960 dans un accident de taxi à Londres.

William Whitecloud avait cinquante ans. Sa peau était déjà parcheminée, et deux nattes grises tombaient sur ses épaules. Il maintenait tant bien que mal certaines traditions indiennes.

— Ça va, 'pa ? fit Joe.

— Ça va, fit William.

Puis il désigna du doigt le disque en vinyle qui tournait.

— Dis donc, paraît qu'il va y avoir en ville un concert de Cochran ! Du moins de sa duplication. Pour ça, ils sont drôlement fortiches les Chromaïens. Ils dupliquent à tour de bras.

— Je sais, fit Joe. Ce soir au *Dancing* il y avait une duplication de Presley.

— Ah oui ? fit William, amusé. Et il était bon le Presley dupliqué ?

Joe haussa les épaules.

— Ben oui, comme toutes les duplications. Il nous a interprété à la perfection tous les succès d'Elvis de 1956, vu que c'était un modèle de cette année-là.

— Incroyable ! fit William. En tout cas, moi qui ai vu sur scène le véritable Cochran un an avant sa mort, et deux avant l'arrivée des Chromaïens, je ne pourrais jamais me contenter de sa duplication.

Joe regarda son père d'un air étonné.

— Tu as vu le véritable Cochran ! Mais tu avais quel âge ?

— Huit ans, et je m'en souviens encore très bien, répliqua William. C'est ton grand-père qui m'avait emmené au concert. Il était fou de Cochran. Il a été effondré quand il a appris sa mort.

Le disque venait de se terminer sur « Summertime Blues » .

William soupira :

— Je vais aller me mettre au lit. La journée a été harassante. Les cadences sont de plus en plus infernales à l'usine. Ta mère est couchée depuis au moins trois heures déjà. Dans l'atelier où elle travaille, c'est véritablement l'esclavage. Les contremaîtresses chromaïennes sont de plus en plus odieuses.

— On parlait justement de la situation des Terriens, tout à l'heure avec Ted et Tony, fit Joe.

William fronça les sourcils.

— Ne vous mêlez pas de politique, dit-il, ça vaut mieux. Et vous ne parlez pas américain, j'espère !

— Non, pas trop, fit Joe. En tout cas, chez Ted, on n'utilise plus le français. Son père trouve cette langue compliquée.

— Il a intérêt à arrêter de parler américain, fit William. Il paraît qu'il y a une famille qui en a pris pour cinq ans de camp de rééducation parce qu'elle ne voulait plus parler français. Moi aussi j'ai eu du mal à m'y mettre à cette langue. Jusqu'à l'âge de dix ans, je n'ai parlé qu'américain ; même pas un seul mot de dialecte séminole. Mais c'est venu petit à petit. Faut dire que l'américain, c'est quand même la langue de ceux qui ont volé les terres des Séminoles. Alors, la laisser tomber n'a pas été trop dur, même si c'est aussi la langue du rock'n'roll. Enfin, c'est sûr que j'ai un sacré accent. Finalement, aux ex-USA, on parle le français comme les Québécois.

William partit à rire, puis se leva.

— Allez, fiston, *so long* ! lança-t-il en quittant la pièce.

Celle-ci était sommairement meublée, et décorée avec quelques objets d'art indien.

— Bonne nuit, 'pa, fit Joe.

Il prit place sur le canapé. Il n'avait pas envie de dormir, toutes les conversations de ce soir l'avaient énervé. Il se demandait quel pouvait bien être l'avenir d'un jeune gars de 18 ans à l'ère de Chromaïa.

Il se mit à penser à ce que ses parents lui avaient raconté tant de fois ; à ce qui s'était passé quarante ans plus tôt. Ils étaient encore très jeunes à l'époque, mais avaient gardé un souvenir vivace du 20 janvier 1961, de l'investiture de John Fitzgerald Kennedy.

Chapitre II

20 janvier 1961

Il y avait foule à Washington. C'était le jour de l'investiture du 35^{ème} président des États-Unis d'Amérique, le jour de gloire pour John Fitzgerald Kennedy, âgé seulement de 43 ans. Et c'était cette jeunesse qui avait tout d'abord fait rêver les USA au sortir de l'ère Eisenhower, puis le monde entier. On le citait en exemple, de nombreuses nations souhaitaient avoir un président comme lui.

De bon matin, l'armée avait dû enlever la neige au lance-flammes pour permettre la tenue de la parade. Kennedy s'était présenté coiffé d'un haut-de-forme, avec à ses côtés, son épouse, née Jacqueline Bouvier, d'origine française. À midi, devant le Capitole, il avait prêté serment sur une bible catholique, en prononçant la formule :

« Moi, John Fitzgerald Kennedy, jure solennellement que j'exécuterai loyalement

la charge de président des Etats-Unis et que dans toute la mesure de mes moyens, je préserverai, protégerai et défendrai la Constitution des Etats-Unis. Que Dieu me vienne en aide. »

La fanfare militaire avait joué quatre « Ruffles and flourishes », et le « Hail to the Chief ». Avoient alors suivi des coups de canon. Ce fut pendant cette canonnade que tout bascula. Soudain, dans le ciel était apparue une dizaine de disques lumineux qui avaient apporté une étrange et pénétrante clarté à ce jour d'hiver. La foule massée devant le Capitole, avait regardé ce spectacle médusée, en oubliant la cérémonie d'investiture. Un disque était descendu très bas, s'était immobilisé au-dessus de l'endroit où se tenait Kennedy, et avait pulvérisé alentour un gaz qui avait eu pour effet de paralyser les milliers de personnes s'y trouvant. Ensuite, une échelle métallique était descendue du dessous du disque, pour atteindre le sol. Très vite était apparue une créature vêtue d'une combinaison verte et portant un masque lui permettant de toute évidence de ne pas subir les effets du gaz, puis une seconde créature accoutrée de la même façon avait suivi la première. Les deux créatures avaient rapidement descendu l'échelle et s'étaient approchées de Kennedy qu'elles avaient attrapé chacune par un bras. Elles l'avaient emmené avec peine, tant il semblait avoir les membres engourdis, mais avaient réussi à l'amener jusqu'à l'échelle métallique, sans que quiconque à proximité ne pût faire le moindre mouvement, le moindre geste pour secourir le président. Ce dernier avait monté très difficilement l'échelle, poussé sans arrêt par l'une des créatures se tenant derrière lui, mais avait fini par disparaître à l'intérieur du disque. L'échelle n'avait pas tardé à suivre le même chemin, et le disque avait pris aussitôt de l'altitude avec un sifflement suraigu. Il avait disparu dans le ciel cotonneux, parti sans doute rejoindre les autres

soucoupes qui, elles, ne s'étaient pas attardées sur place. Les effets du gaz avaient alors commencé à cesser. Tout le monde avait retrouvé ses moyens au milieu de quintes de toux. Et au bout de quelques minutes, si la stupeur était de mise parmi la foule figée devant le Capitole, une évidence était apparue à chacun :

John Fitzgerald Kennedy, le 35^{ème} président des USA, venait d'être enlevé par des extraterrestres !

C'est ce qu'annoncèrent dans les minutes qui suivirent, les radios et les télévisions du monde entier, qui avaient brusquement interrompu leurs programmes. Les télévisions des pays représentés à Washington, purent même montrer à des spectateurs médusés, comment le président de l'une des nations les plus puissantes, avait pu être enlevé en quelques minutes, par des créatures venues de l'espace à bord de leurs soucoupes volantes.

La planète entière se demanda ce qui allait se passer. Mais la réponse arriva à 15 h, heure de Washington. Un peu plus tôt, un clochard s'était présenté dans les locaux de CBS à New-York, et avait remis une boîte ronde et plate, en déclarant que c'était un individu qui lui avait donné ça dans le Bronx et lui avait demandé de l'apporter. Comme l'individu en question lui avait laissé 50 \$, il s'était acquitté honnêtement de sa mission.

La boîte contenait une bobine, et c'est ainsi que CBS put montrer John Kennedy, vêtu du costume qu'il portait lors de son investiture, déclarer d'une voix monocorde sur un fond gris métallisé :

« Mes chers compatriotes, je tiens tout d'abord à vous rassurer. Je suis parmi des

amis : des habitants de la planète Chromaïa qui se trouve depuis plusieurs mois en état de désintégration progressive. Les Chromaïens ont été obligés de fuir leur chère planète, et ont choisi notre belle Amérique pour se réfugier. Mais il faut savoir que ces extraterrestres qui ont atteint un degré de civilisation très avancé, sont une chance pour notre nation, car ils sont prêts à s'engager pour la faire prospérer, la faire progresser, afin qu'elle devienne la première nation de la planète Terre. Le chef suprême de Chromaïa s'y est engagé, et j'ai toutes les raisons de le croire. Aussi, afin qu'il puisse réussir cette grandiose entreprise qu'est le renouveau des États-Unis d'Amérique, j'ai décidé de lui abandonner mon pouvoir de président, et de lui confier le destin de notre patrie. Chromaïa est notre futur, notre avenir, nous sommes entrés dans l'ère de Chromaïa, dans l'ère du progrès et de notre suprématie. »

Toute l'Amérique avait retenu son souffle après avoir entendu l'allocution de Kennedy. Sa déclaration fut relayée par les radios et les journaux du monde entier, et pour tous les Terriens, il parut évident que des extraterrestres, en l'occurrence les Chromaïens, avaient commencé la colonisation de la planète Terre.

Mais à Washington l'angoisse était à son comble. Le Congrès au complet fut réuni au Capitole en présence du vice-président, le Texan Lyndon Johnson qui, comme tant d'autres, n'avait rien pu faire pour empêcher l'enlèvement de Kennedy. Comme il avait prêté serment juste avant ce dernier, il était pleinement vice-président, et pouvait de ce fait le remplacer. Seulement, avant cela, il fallait lancer la procédure *d'impeachment*, destituer le président Kennedy qui, après le discours qu'il avait délivré, apparaissait comme n'étant plus maître de ses décisions. Toutefois, si les motifs étaient recevables, la procédure en elle-même devait prendre un certain temps, alors qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Mais les choses se précipitèrent, car le Congrès fut averti par le Pentagone que des milliers de soucoupes volantes survolaient les États-Unis. Tous ses membres, précédés de Lyndon Johnson sortirent du Capitole et, levant les yeux au ciel, en virent un nombre important. Jamais de toute son histoire, l'Amérique n'avait connu des instants aussi cruciaux. La destruction de la flotte à Pearl Harbour en 1941, apparaissait désormais comme anecdotique. Et quand le Pentagone annonça que dix avions de l'US Air Force ayant attaqué une soucoupe volante, avaient été désintégrés par un rayon lancé par celle-ci, Lyndon Johnson démissionna de sa fonction de vice-président sur le champ. Les États-Unis d'Amérique étaient plongés dans le chaos. Il y en eut bien pour émettre l'idée de faire appel à Richard Nixon, le candidat malheureux de l'élection de novembre 1960, mais un nouveau flash de CBS mit un terme à cela.

En effet, on vit apparaître de nouveau Kennedy qui déclara :

« Il semblerait que mon message n'ait pas été entendu. Ainsi, des avions de l'ex-US Air Force s'en sont pris à une soucoupe volante amie. Il faut que ce genre d'agissements cesse immédiatement. Je demande par ailleurs à tous les membres du Congrès de démissionner, ceux-ci devant être remplacés dans l'heure qui suit par des élites chromaïennes. Je vais personnellement accompagner le chef suprême de Chromaïa à la Maison Blanche, où il sera officiellement intronisé en tant que Guide de notre nouvelle nation. »

À la grande stupéfaction de toutes celles et ceux se trouvant devant leur téléviseur, John Kennedy s'écarta, pour laisser place à un individu en combinaison verte, grand, au visage carré, et pourvu d'une chevelure abondante et rousse. Ses yeux étaient

clairs, et il donna l'impression de les planter dans l'objectif de la caméra braquée sur lui. Il commença d'une voix ferme et dans un américain parfait :

« Je suis le chef suprême de Chromaïa...

Beaucoup devant leur téléviseurs crurent s'étrangler de surprise. Ainsi, cet extraterrestre n'était-il pas comme dans les films de science-fiction, bleu ou vert avec une trompe en guise de nez, et le crâne planté d'antennes, mais avait tout à fait l'air d'un américain d'origine irlandaise. On pouvait même lui trouver une certaine ressemblance avec Kennedy.

Il continua :

« ... Comme l'ex-président Kennedy vous l'a dit, nous sommes venus en amis, en alliés, et avons pour seul souci, de faire prospérer Chromaïa qui est désormais notre patrie commune. Chromaïa va être la nation qui va rayonner sur la Terre, et pour cela nous serons tous unis, et surtout tous égaux. Je ne doute pas de votre bonne volonté et de votre entière collaboration. »

L'image du Guide de Chromaïa disparut, et à sa place on put voir celle d'un présentateur vedette de CBS qui déclara d'une voix haletante :

« Je m'adresse à tous nos téléspectateurs. Il faut reconnaître que les États-Unis d'Amérique n'existent plus. Nous sommes tous désormais des Chromaïens. Pour sa part, CBS se met aux ordres du Guide de Chromaïa, et nous vous invitons toutes et tous à faire de même, au nom du bon sens et de la raison. »

Le présentateur vedette laissa la place à un collègue qui annonça que des images allaient parvenir immédiatement de la Maison Blanche.

On vit en effet aussitôt les pelouses de la résidence des ex-présidents de feu les USA, où plusieurs soucoupes volantes étaient posées. Des Chromaïens en combinaison verte en sortaient, et bientôt on aperçut l'ex-président Kennedy en compagnie du Guide de Chromaïa. Une caméra les suivit jusqu'au bureau ovale où le Guide déclara :

« À cette heure, tout le Congrès a démissionné, et les élites de Chromaïa se sont installées au Capitole. Le gouvernement de notre nation va être assuré dès ce soir, et je le prends en charge. »

Une fanfare militaire se fit entendre, et la caméra quitta le bureau ovale pour filmer de nouveau le dehors. Elle se fixa sur le toit de la Maison Blanche, et des millions d'ex-Américains figés devant leur téléviseur, virent avec des larmes dans les yeux, descendre tout doucement la bannière étoilée de son mat. Et leur chagrin fut encore bien plus intense, lorsque l'on hissa à sa place, un drapeau bleu et jaune, avec en son centre un cercle vert : l'étendard de Chromaïa.

Sur toute la planète, télévisions, radios, journaux, se firent largement l'écho de ce qui s'était passé à Washington ce 20 janvier 1961, et dès le lendemain, le conseil de sécurité de l'ONU fut réuni en urgence à New-York.

Des membres du gouvernement chromaïen étaient présents, et n'eurent de cesse de rassurer les autres nations. Ils assurèrent qu'ils avaient la ferme intention d'entretenir

des relations pacifiques avec le reste du monde, seuls les intéressant les progrès de leur patrie. Ils assurèrent par ailleurs que le siège de l'ONU pouvait rester sans problème en territoire chromaïen, que le Guide de la nation demandait simplement à en être le secrétaire général honoraire. Cela fit grincer un peu des dents, mais chacun des membres de l'ONU estima assez vite que cette requête n'avait rien d'excessif.

Les habitants des ex-USA se demandaient ce qui allait advenir d'eux, et la plupart furent fixés dans les jours qui suivirent, quand des millions de Chromaïens débarquèrent sur la Terre. Afin de les loger, les membres de la Force de Sécurité qui s'était très vite constituée, n'hésitèrent pas à expulser des Terriens de leur maison. Dans un premier temps, ces expulsés en furent réduits à vivre dans les rues, puis relativement vite, on installa des bungalows à la périphérie des villes où ils furent relogés. Le Guide de la nation ne manqua pas de prononcer un discours à ce sujet, pour remercier tous ceux qui avaient su faire preuve de bonté et d'hospitalité pour accueillir leurs frères chromaïens. Cette déclaration laissa plus d'un Terrien amer.

L'arrivée des extraterrestres eut des répercussions sur l'organisation des autres nations. Ainsi, les pays d'Europe occidentale qui avaient signé un traité de coopération économique à Rome en 1957, le consolidèrent en ralliant à eux d'autres nations du continent, et créèrent une monnaie unique appelée Euro, qu'ils utilisèrent dès le 1^{er} janvier 1962. Et dans la foulée, furent créés les États-Unis d'Europe avec pour capitale Bruxelles. On assista également à l'apparition des États-Unis de l'Océanie. Pour ce qui est de l'Afrique et de l'Asie, il en fut autrement. Les pays du continent africain n'arrivèrent guère à un consensus, et quant à l'Asie, les tentations hégémoniques de la Chine empêchèrent toute union. Ce pays contribua à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul Vietnam et qu'une seule Corée, puis annexa ces nations, ainsi que le Cambodge, le Laos et la Thaïlande, créant ainsi un vaste empire chinois. La

conséquence principale de cette expansion territoriale, fut l'avènement du grand empire soviétique, qui vit le jour après que la Pologne, la Hongrie, la Bulgarie, la Roumanie, l'Albanie, la Yougoslavie et la République Démocratique Allemande furent réunies au sein de l'URSS. Quant aux Chromaïens, ils signèrent des traités de coopération militaire avec le Canada, ainsi que les pays d'Amérique centrale sauf l'île de Cuba, et ceux d'Amérique du sud.

Dans le même temps, l'ONU déménagea à Sydney, et les Soviétiques truffèrent l'île de Cuba qu'ils avaient pour leur part annexée après avoir entretenu avec elle des liens de coopération, de missiles à têtes nucléaires pointés sur la Floride.

Cela amusa les autorités chromaïennes qui déclarèrent que les rayons de leurs soucoupes en viendraient vite à bout. Elles s'étaient par ailleurs déjà moquées de l'URSS en avril 1961 quand Youri Gagarine avait été envoyé dans l'espace, en rappelant que les Chromaïens venaient d'une lointaine galaxie et que leurs moyens de déplacement dans le cosmos étaient d'une toute autre envergure.

Commença alors une véritable « guerre froide » entre l'empire chromaïen et l'empire soviétique, les deux blocs se tenant sur leurs gardes, tandis que l'empire chinois se contentait de jouer les observateurs, et que le reste de la planète retenait son souffle.

Pendant tout ce temps, les autorités chromaïennes avaient organisé à leur façon la nouvelle nation : les extraterrestres occupaient tous les postes clés et les emplois les plus lucratifs et les plus intéressants, tandis que les Terriens se chargeaient des sales besognes, ou tout du moins des emplois secondaires.

Sur ce qui était l'ancien territoire des USA, on continua de vivre comme en 1961, avec des voitures et des motos chromées que l'on s'ingénia à produire dans d'immenses usines, et d'écouter du rock'n'roll. On regardait toujours des films de

James Dean, de Marilyn Monroe, ainsi que des westerns avec John Wayne ou des films policiers avec Humphrey Bogart. Si l'on autorisa la langue américaine pour ce genre d'activité et quelques autres jugées de faible importance, un responsable chromaïen qui s'était pris de passion pour le Français de La Fayette, décida que désormais la langue de ce personnage qu'il tenait pour illustre, devait être parlée en priorité sur tout le territoire chromaïen. Le Guide qui avait beaucoup d'estime pour lui accepta, et les ex-Américains durent se mettre à l'étude du français que certains eurent le plus grand mal à assimiler.

Bien sûr, toutes ces personnes que l'on appelait en patois, « *Primitive Nation* », regrettaient le temps des USA, quand ils n'étaient pas tous systématiquement des citoyens de seconde zone, et certains en voulaient même à Kennedy de s'être laissé kidnapper par des extraterrestres.

Mais celui-ci devait mourir le 22 novembre 1963 dans sa résidence de Boston dans le Massachusetts où il s'était retiré. Officiellement, son décès était dû à la maladie, mais il y en eut beaucoup pour évoquer un suicide ou même un assassinat.

Chapitre III

11 septembre 2001

Joe, Ted et Tony arrivèrent à la plage vers les 10 h du matin. Joe gara sa Plymouth sur le parking qui comptait déjà un bon nombre de véhicules. Sur la plage il y avait pas mal de monde : des garçons en maillot de bain et des filles en bikini. Certaines s'adonnaient au hula hoop, un sport des années soixante consistant à faire onduler un

cerceau en plastique autour de sa taille. Cela donnait une allure plutôt sexy, et les garçons qui entouraient les filles en question ouvraient grand leurs yeux. Les trois copains portaient une chemise hawaïenne, un jean blanc et étaient pieds nus. Ils se rendirent à la cabine de location des planches de surf, jouxtant le fast-food où à midi les plagistes allaient se précipiter pour faire main basse sur des hamburgers, des frites et des gobelets en carton remplis de coca-cola. Un peu plus loin, sur un petit podium se produisaient un guitariste, un contrebassiste et un batteur. Pour l'heure ils jouaient « Hound dog », un succès de Presley de 1956. Mais ils avaient pas mal de concurrence avec tous les transistors que beaucoup de plagistes gardaient près d'eux, qui diffusaient des standards de rock'n'roll couvrant la période 1954/1961.

Joe, Ted et Tony se déshabillèrent et abandonnèrent leurs vêtements sur le sable pour aller vite chercher la meilleure vague.

Hormis des agents de la Force de Sécurité patrouillant de-ci de-là dans leur uniforme vert, il n'y avait que des Terriens sur la plage. Car si les Chromaïens avaient le même aspect que les Terriens, ils présentaient quand même certaines particularités ; notamment celle de craindre le soleil et l'eau de mer.

Les trois copains rivalisèrent d'adresse et d'audace sur les vagues les plus hautes jusqu'à midi, puis revinrent sur la plage. Ted se frictionna les cheveux avec une serviette, puis s'ingénia à se coiffer en *queue-de-canard*. Après quoi il incita Joe et Tony à le suivre jusqu'au fast-food. Pour à peine 5 chromas, (le chroma étant la monnaie qui avait remplacé le dollar en 1965), ils purent acheter de quoi rassasier toute une équipe de base-ball.

Ils s'installèrent à une table, et c'est à ce moment-là qu'arriva une grande mince aux cheveux auburn coiffés en queue-de-cheval et ne portant qu'un bikini. C'était Cindy Taylor, une fille de dix-huit ans qui en pinçait pour Joe. Celui-ci s'efforçait de

se montrer gentil avec elle, ce qui n'était pas le cas de Ted et de Tony.

— Salut, les gars ! s'exclama-t-elle, je peux m'asseoir à votre table ?

— M'ouais ! maugrèrent ensemble Ted et Tony.

Au contraire, Joe lui adressa un petit sourire.

Elle prit place sur une chaise de plage à côté de lui, et exhiba le livre de poche qu'elle tenait à la main.

— Vous avez vu, les gars ! claironna-t-elle, je lis « L'étranger » d'Albert Camus.

— Albert Camus ? fit Ted, avec étonnement.

— Oui, Albert Camus, reprit Cindy, c'est un auteur français.

— Ah bon, intervint Tony, et à quoi ça te sert de lire ce truc ?

Cindy prit un air offusqué.

— Eh bien, à me cultiver, voyons !

— Te cultiver, pour aller travailler dans ton usine de tuyaux en caoutchouc ? railla Ted.

— Tu es décidément une mule ! s'emporta Cindy. Cela ne doit pas m'empêcher de prendre du plaisir à lire un bon auteur.

— Laisse-moi rire ! s'esclaffa Ted. Dis plutôt qu'en lisant un bouquin écrit par un Français, tu veux te faire bien voir des autorités. Mais tu perds ton temps. Tout ce qui intéresse les Chromaiens, c'est qu'on soit leurs esclaves et qu'on le reste ! La seule solution pour nous, les Américains, c'est de les renvoyer dans le cosmos et de refonder les USA !

Joe regarda d'un air inquiet autour de lui.

— Eh bien, Joe, fit Ted, tu as la trouille ?

— Non, non, se défendit l'interpellé, tandis que près d'eux, passaient deux Chromaiens de la Force de Sécurité, une casquette sur la tête, et les yeux protégés du

soleil par des lunettes noires aux verres épais.

— Attention, fit Tony, les murs ont des oreilles.

— Tu veux parler de Cindy ? fit Ted. Ouais, je veux bien croire qu'elle laisse traîner ses oreilles ; en bonne fille d'une famille de collabos qu'elle est !

Joe intervint alors :

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

Ted grimaça un sourire.

— Ah, tu tiens avec elle ? Tu ne sais donc pas que ses parents fricotent avec les Chromaïens ? Comme elle-même d'ailleurs, avec son bouquin d'un auteur français !

Cindy se leva d'un coup.

— Tu es vraiment trop stupide !

— C'est ça, c'est ça, ma belle, railla Ted, va donc me dénoncer à la Force de Sécurité.

Cindy partit, et Ted s'adressa à Joe.

— Tu ne vas quand même pas me faire un sermon ?

— Non, non, mais je trouve que tu es dur avec elle.

Ted fit un vague mouvement de la main comme pour signifier que cela n'avait pas d'importance.

Mais la discussion à propos de Cindy en resta là, car arriva Bill, un grand Black en tee-shirt et bermuda qui fréquentait le même institut de formation en bâtiment que les trois copains. Comme à l'accoutumé, il tenait son transistor à la main.

Il s'adressa aux trois amis :

— Dites, les gars, je ne sais pas ce qui se passe, mais mon transistor ne veut plus rien savoir. Il n'émet plus aucun son !

— Bah, fit Ted, faut tout simplement que tu changes les piles.

— Non, fit Bill, ce n'est pas ça. J'en ai mis des neuves hier. Puis, c'est pareil pour tout le monde sur la plage. Il n'y a plus aucun transistor qui marche.

— C'est vrai, fit Tony, on n'entend plus de musique.

— Et l'orchestre ? fit Joe, on ne l'entend plus également.

À ce moment-là, une bonne dizaine de membres de la Force de Sécurité passèrent près du fast-food.

— Faut pas demander, dit Ted, ce sont eux qui ont dû le faire arrêter de jouer. Par moment, les Chromaiens deviennent allergiques à la musique. Ce doit être pour ça aussi que les transistors ne fonctionnent plus. Les fréquences ont dû être coupées.

— Oui, peut-être, fit Bill. Puis il s'en alla.

— Bon, les gars, fit Ted, j'ai envie de m'essayer à une nouvelles vague ! Alors à vos planches !

Les trois copains repartirent vers l'océan après avoir récupéré chacun leur planche. Tandis qu'ils surfaient, il y eut plusieurs escadrilles de soucoupes volantes qui traversèrent le ciel bleu azur de cette belle journée ensoleillée de septembre.

Cela finit par énerver Ted qui regagna la grève au bout d'un moment. Joe et Tony en firent autant, et tous trois s'aperçurent qu'il n'y avait jamais eu autant d'agents de la Force de Sécurité dans les parages.

— Ils ont vraiment décidé de nous pourrir la vie, dit Ted.

Les autres acquiescèrent, puis récupèrent leurs affaires. Ils déposèrent leurs planches avant de partir et prirent la direction de la Plymouth.

— Il vaut mieux s'en aller, dit Joe, tandis que chacun prenait place à bord.

Ils empruntèrent une rocade où roulaient à vive allure des Buick de la Force de Sécurité. Comme la veille au soir, Joe déposa Tony chez lui et continua jusqu'à sa maison.

— Allez, à demain, fit Ted en descendant de la voiture. N'empêche que ça a été une curieuse journée... plus rien qui ne sort des transistors, et cette profusion de soucoupes et de membres de la Force de Sécurité...

Joe hocha la tête.

— Oui, c'est vraiment bizarre.

Il regarda Ted s'éloigner, puis descendit à son tour de la Plymouth.

C'est à ce moment-là qu'une Packard se gara juste derrière sa voiture.

C'était la Packard de Cindy Taylor. Celle-ci vint vers lui. Pour quitter la plage elle avait revêtu un tee-shirt et un blue-jean, mais était restée pieds nus.

Elle avait l'air anxieuse, aussi Joe lui adressa-t-il son plus beau sourire.

— Joe, dit-elle, je voulais te parler. Il ne faut pas croire ce que raconte cet imbécile de Ted.

Joe hocha la tête, et la jeune fille continua :

— C'est vrai que mon père est conciliant avec les Chromaïens, mais il ne peut pas faire autrement. C'était ça ou être mis à la porte de son usine. Il n'est plus très rentable, alors...

— Oui, oui, je comprends très bien, Cindy, fit Joe.

— Puis, tu sais, si je lis des livres d'auteurs français, c'est vraiment pour mon plaisir. Je les trouve très bons. Ce n'est pas pour plaire aux Chromaïens. Je sais bien qu'ils n'en ont rien à fiche. Tu me crois, n'est-ce pas ?

— Mais bien sûr, Cindy, fit Joe.

— Tu devrais essayer d'en lire aussi.

— Oui, je vais essayer, Cindy, assura le jeune homme.

Il était en fait très mal à l'aise. Il ne doutait pas que Cindy Taylor fût sincère, seulement il n'était pas non plus sans ignorer que sa famille se compromettait avec

l'occupant. Car c'est bien ainsi que les Terriens appelaient en secret les Chromaïens.

— Bon, fit le jeune homme de plus en plus mal à l'aise, je dois y aller, Cindy.

La jeune fille s'efforça de sourire, puis regarda Joe se diriger vers sa maison.

Il trouva à l'intérieur son père et sa mère Emma, une femme grande et rousse au visage constellé de taches de son. Tous deux étaient assis sur le canapé, dans leur tenue de travail : une chemise et un pantalon en jean qu'ils ne prenaient souvent pas la peine d'enlever avant de quitter leur usine pour gagner du temps.

— Ah, te voilà, Joe, fit Emma.

— Oui, m'an.

— Tu étais à la plage ?

— Oui.

— Et il n'y avait rien d'anormal là-bas ?

— Bien si, il y avait un tas de soucoupes volantes, et aussi d'agents de la Force de Sécurité. Il y en avait en tout cas bien plus que d'habitude. Ah, également, les transistors ont cessé de fonctionner. Plus moyen de capter une station d'après ce que nous a dit Bill, un copain.

— C'est comme la télé, fit William. Plus moyen de capter une émission.

Et il montra du doigt l'écran du téléviseur placé sur une petite table en bois, qui paraissait enneigé.

— J'ai comme l'impression qu'il se trame de drôles de choses, reprit William.

— Oui, fit Emma, et ça ne me plaît pas.

Joe flairait une ambiance bizarre. Il serait bien ressorti, mais cela n'aurait pas plu à ses parents.

Il se sentit toutefois un peu mieux quand une heure plus tard, sa mère posa sur la table de la cuisine un plateau garni de hamburgers et de hot-dogs.

— Je pense qu'ils sont cuits à point, dit-elle.

Joe et ses parents avaient commencé à mordre chacun dans un hamburger, quand on sonna à la porte.

William prit un air contrarié et maugréa :

— Qui ça peut bien être ?

Il se leva et alla ouvrir.

Quand il revint dans la cuisine, il semblait abasourdi.

— Alors ça, c'est la meilleure, fit-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Emma, inquiète.

William donna l'impression d'avoir du mal à s'exprimer.

— Eh bien, figurez-vous que le couvre-feu est déclaré pour les Terriens !

— Le couvre-feu ! s'exclama Joe.

— Oui, le couvre-feu, répéta William. C'est un gars de la Force de Sécurité qui sonnait. Apparemment, il y en a toute une flopée dans le quartier. Ils se rendent à toutes les maisons.

— Mais il t'a expliqué pourquoi il y avait le couvre-feu ? demanda Emma.

William secoua doucement la tête.

— Non, et j'ai senti qu'il ne valait mieux pas que je le lui demande. Que de toute façon ça ne servirait rien, et que ça risquerait même de le fâcher.

— Mais c'est incroyable ! fit Emma. Et bien sûr, ce sont les Terriens qui sont encore concernés. Toujours les Terriens, ces Chromaïens de seconde zone !

— Ah, calme-toi, Emma, fit William ; ça ne sert à rien de s'énerver. De toute façon, il doit se passer quelque chose de grave.

— Peut-être que les Soviétiques vont débarquer, suggéra Joe.

Son père haussa les épaules.

— Ne dis pas de bêtises, voyons !

Emma pour sa part, ne put retenir un petit sourire.

— Après tout, ça ne serait pas une mauvaise chose s'ils venaient nous débarrasser des Chromaïens.

— Et après ? fit William, très fataliste.

La soirée se passa devant l'écran enneigé du téléviseur. Bien sûr, l'agent de la Force de Sécurité n'avait donné aucune indication à William à ce sujet, et celui-ci n'excluait pas de toute façon que ce fût une panne de l'appareil.

Emma partit vite se coucher, et Joe resta avec son père qui lui proposa d'écouter du rock'n'roll.

Bientôt, sur le teppaz, tourna un disque de Buddy Holly, un rockeur qui, lui, était mort dans un crash d'avion dans la nuit du 2 au 3 février 1959. William monta légèrement le volume sonore de l'appareil quand passa « That'll be the day », son morceau préféré. Il sursauta quand la sonnette retentit soudain avec insistance.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? fit-il.

Il alla ouvrir, et aussitôt se recula pour laisser entrer un agent de la Force de Sécurité casqué.

— Vous ne savez pas que c'est le couvre-feu ? fit celui-ci.

— Heu, si, bien sûr, fit William. On me l'a signalé tout à l'heure.

— Alors, pourquoi passez-vous de la musique ?

— Heu... je ne savais pas que c'était interdit, fit William, très confus.

— Arrêtez ça tout de suite, fit l'autre, sinon vous allez avoir de graves ennuis.

William ravala sa salive, et l'autre s'en alla.

— Ça par exemple, fit William en refermant la porte.

Puis il se tourna vers son fils.

— Ce n'est pas croyable, il a pu entendre qu'on écoutait de la musique. Ça n'allait pas si fort que ça quand même ! Du moins pas au point de l'entendre de la rue ! Ces maudits Chromaiens sont vraiment dotés d'une sacrée technologie. Ils ont les moyens d'écouter tout ce qui se passe chez les Terriens. Et c'est sûr qu'ils ne doivent pas s'en priver. En tout cas, le gars qui est venu tout à l'heure ne m'a pas dit que c'était interdit d'écouter de la musique. Encore une chance qu'on ait le droit de s'éclairer !

William jeta un coup d'œil à la lampe à halogène qui apportait une douce lumière dans la pièce.

— Encore une chance, répéta-t-il.

Pui il arrêta le disque de Buddy Holly.

— Bon, je vais me coucher, annonça-t-il.

— Moi aussi, fit Joe qui était empreint d'une grande tristesse.

Il gagna sa chambre aux murs de laquelle étaient punaisées des affiches de films avec Gary Cooper, et s'assit sur son lit. Il n'avait allumé que sa lampe de chevet, ayant gardé en tête les paroles de son père à propos du droit de s'éclairer. Il avait envie de pleurer, sur son sort, sur celui des Terriens qui peuplaient les ex-USA. Il ne put s'empêcher de penser au sort qui avait été jadis réservé aux Séminoles ainsi qu'aux autres Indiens. Il était un métis, mais se sentait entièrement solidaire de toutes ces tribus à qui on avait pris leur terre. Les Chromaiens avaient agi comme les Blancs jadis, mais cela n'atténuait en rien la peine des Indiens, au contraire. Joe se souvint de son père face au gars de la Force de Sécurité. Un mauvais sentiment l'avait alors envahi ; un sentiment empoisonné ; et c'était ce sentiment empoisonné qui était à l'origine de la grande tristesse qu'il ressentait.

Un horrible sifflement strident se fit entendre. Joe ouvrit la fenêtre de sa chambre. Dans le ciel, il vit un nombre incroyable de soucoupes volantes filant à grande vitesse.

Assurément, il se passait quelque chose d'inhabituel, et l'on pouvait peut-être s'attendre au pire.

Quand il fut couché, Joe eut le plus grand mal à s'endormir, d'autant que le sifflement strident semblait ne jamais vouloir s'arrêter.

Chapitre IV

Il fut réveillé en sursaut. Il semblait y avoir de l'animation dans la maison. Après s'être frotté les yeux, il s'aperçut qu'il faisait parfaitement clair, et que le soleil chauffait contre la vitre de la fenêtre de sa chambre. Il se leva, et débarqua en pyjama dans le séjour, juste au moment où cinq membres de la Force de Sécurité s'en allaient.

Ses parents qui avaient revêtu leur tenue de travail se tournèrent vers lui, et William dit :

— C'est de pire en pire, on doit rester chez nous jusqu'à nouvel ordre !

— Oui, fit Emma, interdiction de se rendre à l'usine.

— Mais, pourquoi ? fit Joe.

William haussa les épaules.

— Paraît qu'il s'est passé quelque chose de très grave à New-York hier... qu'il va peut-être y avoir la guerre.

— La guerre ! s'exclama Joe.

— Oui, la guerre, fit sa mère. Le Guide devrait parler à la télévision dans la matinée.

— La télévision ? fit Joe, mais puisqu'elle ne fonctionne plus !

— Ça va revenir, fit son père ; c'était une coupure, à cause des événements.

Joe avait l'impression de flotter dans un océan d'absurdités. Il regarda son père aller s'asseoir sur le canapé, puis fixer la télévision dont l'écran était enneigé comme la veille.

— Tu veux que je prépare ton petit-déjeuner ? demanda sa mère.

— Non, merci, m'an, fit Joe, je vais m'en débrouiller.

Il se rendit à la cuisine. Il commença à faire griller des tranches de pain de mie, et attrapa un pot de marmelade dans le garde-manger. Il était installé à la table en train de se confiturer un toast, quand il entendit soudain la musique solennelle de l'hymne national chromaïen, ce qui le fit sursauter.

Il abandonna aussitôt son petit-déjeuner et retourna dans le séjour.

— Ça y est, dit son père, la télé remarque.

Joe s'assit sur un pouf, et vit apparaître le visage creux et fatigué d'un présentateur. Celui-ci déclara d'une voix grave, un peu étranglée :

« Citoyens de Chromaïa, hier notre nation a fait l'objet d'une lâche attaque ennemie. Mais je vous laisse constater par vous-même... »

Le présentateur disparut, et à sa place on vit des images du quartier de Manhattan à New-York que Joe avait découvert dans des encyclopédies. La caméra s'arrêta bientôt sur deux immenses tours, bien plus hautes que toutes celles les entourant, qui avaient été construites récemment et faisaient la fierté du Guide de Chromaïa. Contre toute attente, on put voir d'un coup un missile se diriger vers la tour de droite. Joe en serra les dents, et en resta éberlué quand le missile eut frappé la tour qui s'écroula en moins de deux comme un vulgaire château de cartes. Mais il n'était pas au bout de sa

stupéfaction. Car très vite, un second missile apparut sur l'écran et fit subir le même sort à la tour de gauche.

L'image se figea pendant cinq bonnes minutes sur l'incroyable nuage de poussière et de fumée qu'avait engendré la destruction des deux tours, tandis que retentissait une musique lugubre.

Puis le présentateur TV réapparut et déclara :

« Citoyens de Chromaïa, notre Guide va maintenant s'adresser à vous. »

On put voir le Guide debout devant un portrait géant le représentant. Il s'était débarrassé de la tenue verte des Chromaïens ; il avait revêtu un costume de bonne coupe bleu pétrole, et arborait une cravate rouge semblant étinceler sur le blanc immaculé de sa chemise. En quarante ans, il n'avait pas pris une ride, n'avait pas vieilli, et il possédait toujours un air à la Kennedy.

Il était très grave, et dit d'une voix solennelle :

« Citoyens de Chromaïa, hier des ennemis s'en sont pris lâchement au quartier de Manhattan. Comme vous avez pu le voir, ils ont délibérément envoyé des missiles afin de détruire les deux tours qui étaient toute la fierté de notre nation, qui mettaient en valeur la grande évolution scientifique, technologique, créatrice de Chromaïa. Après analyse des débris de ces missiles, nous pouvons affirmer que ceux-ci ont été envoyés par les Soviétiques. Ainsi, l'empire soviétique, cet empire du mal absolu, a décidé de s'en prendre à Chromaïa. Heureusement, les tours étaient vides, ce que ne pouvaient pas savoir les Soviétiques. Dans deux jours, celles-ci auraient dû accueillir 5000

cadres chromaïens, constituant l'élite de notre chère nation. Nous pouvons donc sans erreur en déduire que les missiles soviétiques lancés sur Manhattan, l'ont été non seulement pour détruire les édifices, mais aussi, et surtout pour tuer un nombre important de nos compatriotes. Chromaïa se doit de réagir à la barbarie soviétique, tout d'abord pour elle-même, mais tout autant pour le monde libre. Nous devons protéger la planète Terre contre les envahisseurs sans foi ni loi que sont les Soviétiques. À cette heure, notre ambassadeur à Moscou doit nous transmettre un message de Dimitri Poutjiniev, le Chef suprême de l'empire soviétique. Mais quelles que soient les raisons avancées pour tenter d'expliquer le crime commis contre Manhattan, je peux d'ors et déjà annoncer que j'ai la ferme intention de déclarer la guerre à l'empire soviétique, et de la mener jusqu'à l'anéantissement de ce dernier. »

Le visage du Guide de Chromaïa se figea dans un rictus inquiétant, puis il disparut, relayé aussitôt par le film de l'attaque des deux tours de Manhattan, avec comme accompagnement musical, l'hymne national chanté par des chœurs virulents, mettant particulièrement en valeur les paroles affirmant entre autres que, « *Chromaïa sera la lumière de l'univers, Chromaïa sera l'éclaireur de toutes les nations, Chromaïa brillera éternellement par son savoir et sa grandeur...* »

William se leva nonchalamment du canapé et alla éteindre le téléviseur.

— Nous voilà dans de beaux draps, soupira-t-il. Depuis que les Chromaïens veulent attaquer les Soviétiques, là ils ont une occasion en or. Ils vont nous déclencher la Troisième Guerre mondiale, ça c'est sûr.

Emma soupira à son tour.

— Oui, ça c'est sûr. Mais tu devrais laisser la télé allumée, William, pour qu'on

puisse suivre le cours des événements.

— Oui, tu as raison, fit celui-ci.

Joe était pour sa part très angoissé. Il avait toujours vécu sous l'ère de Chromia, en supportant plus ou moins d'être un citoyen de seconde zone ; mais de se retrouver à la veille du déclenchement d'une terrible guerre, l'anéantissait.

Il retourna à la cuisine, tenta d'avaler son toast, mais en eut le plus grand mal. Une fois revenu dans le séjour, il retrouva ses parents figés devant le téléviseur diffusant en boucle le film de l'attaque soviétique.

Ce fut vers midi que cela cessa et qu'apparut un nouveau présentateur annonçant que le conseil de sécurité de l'ONU s'était réuni. Depuis que cette instance avait quitté New-York pour Sydney, les Chromaïens la boycottaient. Il en fut de même ce jour-là. Par contre le représentant de l'empire soviétique fut sommé de s'expliquer. Et il déclara que les Soviétiques s'excusaient auprès des Chromaïens, que les deux missiles avaient été envoyés sur les tours de Manhattan suite à une fâcheuse erreur de paramétrage, et que Dimitri Poutjiniev s'engageait à assurer la reconstruction des tours. C'est ce même message que ramena de Moscou l'ambassadeur chromaïen. Mais le Guide de Chromaïa ne voulut rien savoir, car il réapparut en début d'après-midi à la télévision pour annoncer qu'il tenait pour insuffisantes les explications du Chef suprême de l'empire soviétique et que la guerre était déclarée. Il ajouta toutefois qu'en dépit de cela, le couvre-feu était levé, et que chacun allait pouvoir retourner à son travail afin d'assurer la prospérité de la nation chromaïenne.

Le père de Joe qui paraissait ne plus pouvoir quitter son téléviseur, se leva en soupirant :

— Avant de nous envoyer au casse-pipe, ils nous envoient à l'usine.

— Bah, tout ça va peut-être avoir une fin, fit Emma.

— Quand les Soviétiques seront dans cette ville ? ironisa William.

— Ne rigole pas, à mon avis, les Soviétiques doivent être sacrément armés maintenant pour s’attaquer à Chromaïa.

— Oui, et dans ce cas ça risque d’être un massacre, auquel on ne survivra pas.

Le visage d’Emma s’assombrit.

— Oui, tu as sans doute raison.

Joe regarda ses parents se mettre en route, puis se poster devant leur maison pour attendre le bus qui allait les emmener à l’usine.

Quand ils furent partis, il décida de faire un tour en ville. Il sortit de chez lui, juste au moment où Ted arrivait à pied.

— T’es au courant des derniers événements ? fit celui-ci.

Joe hocha la tête.

— Oui, c’est la guerre. On va au désastre.

— Sans doute, fit Ted d’un air toutefois dégage. Mon père a décidé qu’on allait mettre les voiles.

— Comment ça ?

— On va se tirer en Irlande, et là on demandera l’asile politique, puis la nationalité européenne.

— Tu crois que les Chromaïens vont vous laisser partir ?

— Pourquoi pas ? On a quand même des passeports chromaïens. C’est le seul point d’égalité entre Terriens et extraterrestres.

— Oui, mais ils vont avoir besoin de tout le monde pour leur guerre.

— Penses-tu, ils vont encore utiliser leurs soucoupes volantes.

— Ma mère pense que les Soviétiques ont peut-être des armes secrètes.

Le visage de Ted s’assombrit.

— Mon père dit la même chose. Sinon ils n'auraient pas envoyé leurs missiles sur les tours de Manhattan, sachant très bien que ça allait déclencher la guerre. En tout cas, pour l'instant, j'ai envie d'aller au *Tilt*, histoire de faire une bonne partie de bowling en écoutant du rock'n'roll.

— Ok pour le *Tilt*, fit Joe. On va prendre Tony en passant.

Le *Tilt* était une salle de jeux où se réunissaient les jeunes de la ville. Avec le surf et le *Dancing*, cet endroit constituait le principal moyen de distraction des teen-agers terriens de Chromaïa.

Joe et Ted prirent place à bord de la Plymouth qui démarra sur les chapeaux de roue. Il y avait peu de monde en ville. La plupart des gens étaient au travail ; seuls restaient des ados et des enfants en vacances scolaires, ainsi que des retraités. Et pour l'heure, il n'y avait curieusement pas de patrouilles de la Force de Sécurité. Seulement une dizaine de soucoupes volantes traversèrent le ciel à un moment.

Tony était seul chez lui, ses parents ayant pris le bus pour leur usine de saucisses dès la levée du couvre-feu. Il accepta de suivre ses deux copains. Il parla évidemment des événements, et à la grande satisfaction de Ted, annonça :

— Mes parents ont décidé qu'on allait se barrer en Italie !

— Ah oui ! s'exclama Ted, vous allez demander aussi la nationalité européenne ?

— Bien sûr !

— Tu vois, fit Ted en tapotant le bras de Joe, il faut quitter Chromaïa au plus vite.

Il faut que tes parents et toi en fassiez autant !

— Mais, mon père est Séminole, objecta Joe, pas Européen.

— Ta mère est d'origine écossaise, fit Tony. Ça peut marcher. La bonne vieille Europe va recueillir ses fils. Elle n'a pas oublié qu'au temps où nous étions des Américains, des GI sont débarqués en France pour les tirer du borbier ! Pas vrai, ça ?

— Si, c'est vrai, reconnut Joe, mais je reste persuadé que les Chromaïens ne vont laisser partir personne.

— Eh bien, on fera appel aux ambassades.

— Les Chromaïens n'en auront rien à faire.

La Plymouth arriva sur une large avenue cernée de boutiques qui, pour l'heure, attendaient le client. On trouvait toutefois un endroit très animé, à la façade agrémentée de portraits géants de Marilyn Monroe et d'Elvis Presley réalisés par un artiste ne manquant pas de talent. C'était le *Tilt* qui faisait profiter l'avenue de bribes d'un morceau de Fabian, l'idole des teen-agers du début des années 60.

Joe gara sa Plymouth juste derrière une Harley-Davidson aux chromes rutilants, et les trois copains sortirent du véhicule.

Le *Tilt* comptait deux pistes de bowling, des flippers et un énorme juke-box. La clientèle se composait principalement de jeunes filles et de jeunes garçons en blue-jeans, bottes et blousons de cuir. Certains étaient coiffés de la casquette de Marlon Brando dans le film « L'équipée sauvage, « The Wild One », en patois, dont l'affiche géante couvrait presque un pan de mur de l'établissement. Appuyées contre le juke-box diffusant à plein régime du rock'n'roll, on trouvait les deux pin-ups de service, deux sœurs jumelles aux cheveux platinés qui s'étaient confectionnées le look de l'actrice Jane Mansfield telle qu'elle apparaissait dans le film « La blonde et moi » datant de 1956. Joe, Ted et Tony se rendirent au bar et commandèrent trois milk-shakes à Orson, un grand Noir baraqué.

Celui-ci se dépêcha de les servir et dit :

— Vous avez vu les gars ? Ça craint, on va être envoyés à la guerre !

— Quoi ! s'écria Ted, comme pour couvrir la voix de Little Richard qui hurlait son célèbre « Tutti Frutti » dans le juke-box.

— Oui, reprit Orson, paraît qu'il y a des gars qui ont déjà été recrutés dans le Nord, en Pennsylvanie, je crois, et que les Chromaïens vont les envoyer en Alaska, en première ligne.

— Mais pourquoi en Alaska ? s'étonna Tony.

— Eh bien, pour barrer la route aux Soviétiques, ou même pour monter à l'attaque de leur empire. L'Alaska, c'est le meilleur chemin.

— Ah oui, c'est vrai, fit Ted. En tout cas, qu'ils ne comptent pas sur moi les Chromaïens, parce que je vais leur tirer ma révérence aux...

Mais il s'arrêta net, car Orson roulait les yeux. Ses deux copains et lui-même se retournèrent et virent une brigade de la Force de Sécurité entrer dans la salle de jeux. Ils étaient tous casqués et tenaient une matraque à la main. Celui qui semblait être leur chef en donna un grand coup sur le comptoir et hurla :

— Arrêtez ce maudit vacarme !

Orson sortit prestement de derrière son comptoir et alla arrêter le juke-box. Les deux pin-ups s'en écartèrent, l'air effrayé, ce qui fit sourire le chef des Sécuritaires.

— Parfait, fit-il. Maintenant, écoutez-moi tous. Cet endroit va être fermé jusqu'à nouvel ordre. Le temps n'est plus à la rigolade, à l'amusement. Chromaïa est en guerre contre l'empire du mal ! Vous devez vous tenir prêts à partir combattre pour votre patrie. Dès demain, vous vous rendez sur la plage où commencera votre entraînement militaire. Et bien sûr, là-bas, pas de surf et autres inepties. Vous allez apprendre à être de vaillants combattants ! Voilà, c'est terminé pour l'instant.

Quand la brigade sécuritaire fut partie, un murmure parcourut la salle de jeux. Orson qui avait repris place derrière son comptoir, lança :

— Bon, vous avez compris ? Je dois fermer ! Alors tout le monde dehors !

Chacun se décida à quitter les lieux, en silence, l'air sombre.

Joe, Ted et Tony retrouvèrent la Plymouth, et Ted déclara :

— Vivement l'Irlande !

— Si vous y arrivez, lâcha Joe, amer.

Ted ne répondit rien, et Joe démarra son véhicule. Il y eut un embouteillage, car tous le monde se mit en route en même temps. L'avenue fut encombrée en moins de deux de Plymouth, de Packard, de Chrysler remplies de teen-agers. Mais le trafic se régula assez vite, et après avoir laissé comme d'habitude Tony en route, Joe et Ted retrouvèrent leur rue. Une fois garé devant chez lui, Joe dit :

— Allez, Ted, je te souhaite bonne chance pour ton départ, ainsi qu'à ta famille.

Ted hocha la tête.

— Merci, Joe. Et tu comptes te rendre à la plage demain ?

Joe haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Mais je suppose que la Force de Sécurité viendra nous chercher si on ne se présente pas.

— Oui, sans doute, fit Ted, l'air très sombre.

Puis il sortit de la Plymouth, et Joe le regarda s'éloigner en pensant que c'était peut-être la dernière fois qu'il le voyait.

Il rentra chez lui. Ses parents se trouvaient encore à leur usine ; il fallait compter au moins une bonne heure avant de les voir revenir ; à moins qu'ils ne soient obligés de rester plus tard pour récupérer le temps de travail perdu le matin. Ce ne fut pas le cas, Emma et William revinrent à l'heure habituelle. Ils portaient encore leur tenue de travail et sentaient fort la sueur, signe que les cadences avaient dû être plus infernales que jamais.

Joe les mit au courant des dernières nouvelles.

— Bon sang, c'est vraiment grave, fit William en se laissant tomber sur le canapé.

Et tu penses qu'on va t'envoyer aussi en Alaska, Joe ?

Celui-ci vit de l'effroi passer dans les yeux de sa mère.

— Je ne sais pas, dit-il. En tout cas, les parents de Ted ont décidé de partir pour l'Irlande, et ceux de Tony pour l'Italie.

William secoua doucement la tête.

— C'est irréaliste ce qu'ils veulent entreprendre là.

— C'est ce que je pense, dit Joe.

Une lueur d'espoir venait de passer dans le regard d'Emma.

— Et si on partait pour l'Écosse ? fit-elle.

— Avec quel argent ? rétorqua William. Puis, tu n'as plus aucune famille là-bas. Je te rappelle que tes ancêtres ont tous quitté ce pays au 19^{ème} siècle !

— Ça n'a aucune importance. De toute façon, l'Europe est prête à accueillir des réfugiés !

— Penses-tu ! s'exclama William. L'Europe a bien trop peur de Chromaïa. Elle va faire le gros dos, comme d'habitude.

— Bon, alors, s'il n'y a plus rien à espérer, lâcha Emma, pleine d'amertume.

William haussa les épaules et alla allumer le téléviseur.

Aussitôt, apparurent sur l'écran des soucoupes volantes qui balayaient de leurs rayons une région à la végétation luxuriante. Après leur passage qui ne dura que quelques minutes, on eût dit qu'il s'était produit un terrible incendie où elles avaient opéré. Une voix off déclara :

« Peuple de Chromaïa, vous venez d'assister à l'opération menée par nos forces militaires aériennes il y a quelques heures sur le territoire ennemi de Cuba. Nos soucoupes volantes ont détruit les missiles que les forces du mal s'apprêtaient sans

aucun doute à lancer sur la Floride, l'un des fleurons du territoire chromaïen. Mais cela n'est qu'un début. La guerre totale contre l'empire du mal, c'est-à-dire l'empire soviétique et ses alliés potentiels, ne fait tout juste que commencer. »

— Nom d'une pipe ! s'exclama William qui prit avec bonheur le verre de Bourbon que son épouse venait de lui apporter. Il en but une bonne gorgée, et répéta : Nom d'une pipe !

Emma ne fit aucun commentaire et partit à la cuisine.

Quant à Joe, il se rendit dans sa chambre. Il s'allongea sur son lit, se cala la tête sur le polochon et se plongea dans la lecture d'un vieux numéro d'*Amazing Stories*, une revue de science-fiction. Il préférait oublier dans des récits d'anticipation, l'effroyable réalité du déclenchement de la Troisième Guerre mondiale.

Chapitre V

Le lendemain, il fut encore réveillé en sursaut, mais cette fois à cause des exclamations de son père qui parvenaient jusqu'à sa chambre. Le jour était levé, mais il semblait quand même être de bonne heure. Il trouva son père dans le séjour, l'air complètement hagard. Il paraissait avoir passé la nuit devant la télé ; ce qui s'avéra être le cas.

— Bon sang ! fit-il, j'ai regardé tous les programmes depuis hier soir, et la nouvelle est tombée à l'instant.

— Quelle nouvelle ? demanda Joe.

Son père ravalait difficilement sa salive, sembla chercher ses mots, puis réussit à dire :

— Les Soviétiques ont largué une bombe nucléaire sur Miami cette nuit. Une bombe nucléaire d'une rare puissance. La ville n'existe plus ; il n'y aurait aucun survivant. Bon sang, ils ont frappé la Floride, ils ont frappé la terre des Séminoles ! Même si celle-ci leur a été volée jadis, ça reste leur terre !

Joe regarda l'écran du téléviseur. Pour l'instant on y voyait ce qui devait être des officiels du gouvernement s'agitant dans une immense pièce ; sans doute un bureau du Capitole. Puis, une caméra se fixa sur le ministre de la défense, un homme très mince dans sa combinaison verte, qui annonça :

« Peuple de Chromaïa, vous avez été informés des moyens ignobles dont a usé l'empire du mal cette nuit pour détruire la ville de Miami. Notre Guide a donc décidé d'agir de même et d'en faire profiter tous les Chromaïens. Vous allez pouvoir assister en direct, au largage d'une bombe nucléaire deux fois plus puissante que celle qui a détruit Miami, sur la ville de La Havane. »

L'image du ministre de la défense disparut, et l'on put voir une énorme soucoupe volante encadrée de quatre autres de dimensions moyennes filant à très grande vitesse au-dessus de l'océan. Bientôt les engins des forces aériennes survolèrent l'île de Cuba, pour arriver en vue d'une ville importante.

Alors, en voix off, on entendit :

« Nos vaillantes troupes sont en vue de la ville ennemie, appartenant à l'empire du mal. Dans quelques minutes, Miami sera vengée et La Havane anéantie. »

On survola bientôt La Havane avec les soucoupes volantes qui s'immobilisèrent d'un coup. Et en voix off, un compte à rebours commença :

« 10,9,8,7,6,5,4,3,2,1... Zéro ! »

Devant leur écran, tous les téléspectateurs de Chromaïa purent voir une bombe sortir du dessous de la plus grande des soucoupes, et tomber à la verticale sur la ville.

Et quand un énorme champignon s'éleva en une sinistre colonne, la voix off s'exclama :

« Opération réussie ! Miami est vengée ! Sur ordre de notre Guide, une prochaine bombe nucléaire sera larguée sur Moscou dans quelques heures ! »

L'hymne chromaïen retentit, et Joe se sentit très mal, assis par terre sur le linoléum du séjour. Tout s'était passé à une vitesse incroyable, comme dans une série TV. Mais là c'était la réalité, on avait assisté en direct à la destruction d'une ville et à la mort d'un nombre considérable d'êtres humains. La mère de Joe qui était arrivée dans la pièce, était livide, et son père n'arrêtait pas de se frapper le front de désespoir.

— Nous sommes perdus, le monde est perdu, se lamenta-t-il.

Mais des bruits stridents de klaxons le tirèrent brusquement de son affliction.

Joe alla regarder à la fenêtre de la pièce.

— Ce sont des Buick de la Force de Sécurité, dit-il.

Très vite les klaxons furent relayés par des sirènes, et des sifflements horribles de soucoupes volantes vinrent s'ajouter à cette ambiance de cauchemar. Quand on sonna

avec insistance à la porte, Joe alla ouvrir, complètement fataliste.

Un agent de la Force de Sécurité casqué, avec une matraque à la main, lui dit :

— Joe Whitecloud, vous êtes recensé comme jeune pouvant servir la cause de Chromaïa. Je vous demande de vous préparer au plus vite et de rejoindre le bus qui attend au bout de la rue. Vous serez ensuite conduit à la plage avec vos camarades combattants pour commencer l'entraînement en vue d'aller faire la guerre à l'empire soviétique !

Joe se contenta de hocher la tête et referma la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda son père.

— Oh, rien de bien important, ironisa Joe. On vient juste me chercher pour que je me rende à l'entraînement en vue de la Troisième Guerre mondiale.

— Tu veux plaisanter ? fit William.

— Non, pas vraiment, répondit Joe.

— Tu vas partir pour l'Alaska ? s'enquit Emma.

Joe soupira :

— Oh, l'Alaska ou ailleurs... Enfin, pour l'instant, je pars pour la plage de la ville.

Puis il alla se préparer.

Après s'être lavé et avoir revêtu une chemise et un jean, puis chaussé des boots, il fit un passage dans la cuisine pour avaler un verre de lait et la moitié d'un hamburger.

Il ne put ingurgiter rien de plus, et se rendit dans le séjour pour saluer ses parents.

Ceux-ci se tenaient tout près l'un de l'autre comme pour se protéger de l'avenir s'annonçant effroyable.

— Allez, salut 'pa, salut m'an, fit Joe, j'ai un bus qui attend au bout de la rue. Il va partir avant le vôtre. Faut dire que la guerre c'est plus important que l'usine.

Joe n'attendit pas la réponse de ses parents et sortit de la maison. Il trouva un bus à

l'extrémité de la rue. Une fois monté dedans, il s'aperçut qu'il était rempli de jeunes, filles et garçons, mais surtout, il vit Ted assis avec l'air le plus renfrogné du monde au fond du véhicule. Il alla s'installer à côté de lui et demanda :

— Eh bien, vous n'êtes pas partis pour l'Irlande ?

Ted émit un grognement, puis répondit :

— On n'a pas eu le temps. On ne pouvait pas deviner qu'ils allaient me cueillir ce matin. J'ai bien pensé ne pas venir jusqu'à ce maudit bus, mais ça aurait pu compromettre nos projets. Mon père n'a pas tout à fait réuni la somme qui nous est nécessaire pour partir. Il lui faut encore trouver 1000 chromas.

— 1000 chromas ! fit Joe, mais c'est que ça représente de l'argent ça !

— Oui, mais mon père a un bon plan pour les trouver. Seulement, ça risque de prendre deux ou trois jours. Alors, en attendant, il faut que je me prête à la comédie des Chromaiens.

— Hum, fit Joe, espérons qu'on ne sera pas envoyés au front d'ici-là !

Ted ne répondit rien ; il était livide.

C'était un chauffeur de bus scolaire qui était au volant, autrement dit un Terrien. Bientôt deux agents de la Force de Sécurité montèrent à bord, et l'un d'eux dit :

— On va y aller ! Tant pis pour les retardataires. Ils seront quittes pour six mois de forteresse !

Le bus démarra, dans un silence de mort.

Il atteignit la plage assez vite, et tous les jeunes purent regarder avec tristesse cet endroit qui, la veille encore, était synonyme d'amusement, de vie au soleil, de bonnes parties de surf, et bien d'autres choses agréables encore.

De très hauts mats avaient été plantés en différents points de la plage, et des drapeaux chromaiens hissés à leurs extrémités, claquaient au vent. Une bonne

cinquantaine de bus étaient garés le long de l'esplanade jouxtant la plage, et sur celle-ci, on pouvait voir des colonnes de jeunes attendant immobiles, devant une rangée de membres de la Force de Sécurité se tenant les mains derrière le dos.

— Vous allez rejoindre vos camarades ! ordonna l'un des deux Sécuritaires qui avaient été du voyage.

Tout le monde s'exécuta, et bientôt Joe et Ted se retrouvèrent sur la plage à la queue leu leu, à côté d'une colonne où avait pris place Tony qui les regarda d'un air consterné.

L'un des Sécuritaires commença :

— Jeunes gens, vous allez avoir le privilège de recevoir pendant les jours qui vont suivre, un entraînement vous permettant de devenir des combattants d'élite de Chromaïa. Après cela, vous pourrez aller combattre pour la noble cause de notre nation, mais aussi pour sauver le monde libre. Vous partirez pour le front. Bien sûr, beaucoup n'en reviendront pas vivants. Mais sachez aujourd'hui que votre sacrifice ne sera pas vain. Car vous combattrez et laisserez votre vie pour contrer la barbarie, pour contrer l'empire du mal !

Puis le Sécuritaire plaqua sa main droite sur son cœur, et laissa échapper un vibrant :

— Vive Chromaïa !

Il y eut alors un grand moment de silence, pendant lequel tous les Sécuritaires retirèrent leurs mains de derrière leur dos, montrant ainsi qu'ils tenaient une matraque dans celle de droite. Ils commencèrent tout doucement, et en fixant les colonnes de jeunes gens, à tapoter leur cuisse avec, prolongeant ainsi le silence qui devint

horriblement pesant.

Aussi, comme pour rompre enfin cette pesanteur insupportable, soudain, un bon millier de gorges laissèrent échapper un énorme :

« *Vive Chromaia !* »

Un sourire apparut sur le visage des Sécuritaires, et celui qui avait délivré le discours patriotique, annonça :

— L'entraînement va pouvoir commencer !

L'entraînement en question consista à courir durant cinq heures sur la plage, et à ramper dans le sable en en avalant sans cesse. Le vent tomba très vite et la chaleur devint suffocante, si bien que lorsqu'une pause fut autorisée, tous les jeunes étaient inondés de sueur et enduits de sable collé à leur peau. Joe était lui aussi dans ce triste état, quand il reçut comme tous les autres, une boîte de corned-beef et une autre de coca en guise de remontant. Il venait juste de finir de se sustenter et de s'hydrater un peu, quand il fallut recommencer l'entraînement.

Au soir, quand on sonna la fin du supplice, comme beaucoup, il ne tenait plus debout. Certains s'étaient évanouis dans le courant de l'après-midi, et on les avait chargés à bord de camions arrivés à la rescousse. On ignorait ce qui allait advenir d'eux. Joe avait perdu de vue Ted et Tony, et se demandait s'ils n'avaient pas été emmenés dans un camion. Quand il se retrouva de nouveau avec tous les autres rescapés de l'entraînement rangé en colonne et qu'il ne les aperçut nulle part, il fut pratiquement convaincu que c'était bien ce qui leur était arrivé.

À voir leurs larges sourires, les Sécuritaires paraissaient plus que satisfaits, et l'un d'eux déclara :

— Jeunes gens, nous sommes fiers de vous. Vous êtes les dignes enfants de Chromaïa, la mère patrie. Vous allez pouvoir rentrer chez vous. Afin de ne pas relâcher l'entraînement, nous vous demandons de partir à pied. Et c'est également à pied que nous vous demandons de revenir à l'entraînement, ici-même, demain à 7 h. Quiconque aurait la mauvaise idée d'oublier de venir serait traduit en conseil de guerre, et risquerait cinq ans de forteresse ! Rompez !

Chacun rompit les rangs, et c'est une foule de jeunes harassés qui se mirent en route. Tandis qu'il marchait en grimaçant tant il avait mal aux pieds, Joe sentit une présence à ses côtés. Il jeta un coup d'œil, et vit une fille aux vêtements pleins de sable, avec les cheveux tout autant ensablés, collés à son visage qui avait pris une teinte d'écrevisse.

Il finit par reconnaître Cindy Taylor qui le regardait avec une certaine crainte dans les yeux, pensant sans doute qu'il ne parviendrait jamais à mettre un nom sur son visage.

— Cindy ? fit-il, avec toutefois un soupçon de doute.

L'intéressée hocha la tête en souriant.

— Oui, c'est moi. Je m'imagine que je dois être difficilement reconnaissable.

— Oh, tu sais, fit Joe, ce ne doit guère être mieux en ce qui me concerne.

Cindy balança doucement la tête et dit :

— Les salopards, nous faire subir ça ! Heureusement que j'ai toujours pratiqué pas mal de sports. Sinon je pense que j'aurais fait partie de ceux qu'on a évacués. En tout

cas, voilà qui ne va pas me réconcilier avec mon père.

— Comment ça ?

— Tu sais, l'autre jour, Ted Riley n'avait pas vraiment tort.

— C'est-à-dire ?

— Bien, mon père est vraiment devenu un collabo. Au début, je l'excusais d'être conciliant avec les Chromaïens, du fait que sans ça il perdait son boulot. Mais maintenant, il va trop loin. Figure-toi qu'il a voulu m'emmener à la mairie pour que je m'engage et que je parte pour l'Alaska.

— C'est donc vrai ce qu'on raconte à propos de l'Alaska ?

— Oui, des troupes se préparent à franchir le détroit de Behring à bord de navires de guerre et à débarquer en Sibérie. Et mon père veut que j'en fasse partie. Je crois que je vais m'enfuir, Joe.

Cindy lui prit le bras et le serra.

— Écoute, Cindy, dit Joe, il ne faut pas t'affoler, il va sûrement revenir sur sa décision.

— Non, il est complètement acquis à la cause chromaïenne. Il dit qu'il doit tout à Chromaïa.

Joe et Cindy, ainsi que bon nombres d'autre jeunes, remontaient maintenant une avenue très fréquentée. Les piétons se retournaient sur ces drôles de créatures pleines de sable, et dans les grosses voitures chromées qui roulaient au pas sur la chaussée, il y en eut plus d'un pour laisser échapper un rire, voire une invective.

— Bande de crétins, fit Joe avec hargne, ils n'ont pas l'air de se douter que l'heure est grave ! Eux aussi ne vont pas tarder à aller faire l'idiot sur la plage et à devoir déambuler en ville pleins de sable !

Puis il marcha en silence, toujours avec Cindy pendu à son bras.

Bientôt, à sa grande surprise, il vit son père venir vers lui.

— Tiens, voilà mon père, dit-il à Cindy.

Celle-ci lui lâcha le bras et prit un air affolé.

— Je vais te laisser, fit-elle.

Joe se moqua d'elle.

— Mais attends, ne te sauve pas ! Mon père ne va pas te manger.

William était maintenant devant eux.

— Bonjour 'pa, fit Joe, je te présente Cindy, Cindy Taylor.

William hocha doucement la tête.

— Bonjour, Cindy, fit-il, l'air grave.

— Bonjour, monsieur Whitecloud, fit Cindy. Bon, je dois y aller, on m'attend chez moi. Puis elle s'en alla, et se faufila à travers un groupe de jeunes gens harassés.

— Eh bien, elle a l'air pressée, dit William.

Joe ne fit aucun commentaire, et son père poursuivit tandis qu'ils se mettaient en route :

— Écoute, Joe, ça m'embête de te le dire, mais il vaut mieux que tu ne fréquentes pas cette fille.

Joe se raidit.

— C'est à cause de son père ?

William hésita un peu et finit par dire :

— Oui, c'est à cause de son père. Je n'ai pas à juger Franklin Taylor. Je sais qu'il a eu de sérieux ennuis de santé, qu'il n'était plus rentable et qu'il risquait de se faire virer de son usine. Qu'il se montre conciliant avec les Chromaiens pouvait se comprendre du fait qu'ils lui ont permis de garder son job et de toucher un salaire. Mais il est vraiment allé trop loin en acceptant de devenir un de leurs supplétifs.

— Un supplétif ? s'étonna Joe.

— Oui, un supplétif. On appelle comme ça les auxiliaires terriens de la Force de Sécurité chromaïenne. Disons qu'il est amené à arrêter des Terriens jugés comme subversifs par les extraterrestres, et qui sont ensuite envoyés pour plusieurs années au bagne.

— Mais comment sais-tu cela ?

— À l'usine où on travaille ta mère et moi, plusieurs gars ont été arrêtés par une patrouille dont Franklin Taylor faisait partie. Leurs proches ont témoigné de cela. Et le pire, c'est qu'il accomplit ce sale boulot bénévolement. Les Chromaïens ne rémunèrent pas leurs supplétifs. Ils doivent continuer à trimer dans leur usine pour un salaire de misère, un salaire de Terrien.

— Mais peut-être qu'il est coincé ? dit Joe.

William fit la moue.

— Pas au point d'être devenu un traître, de nuire à ses frères les Terriens.

Joe préféra changer de conversation.

— Au fait, qu'est-ce qui t'a donné l'idée de venir à ma rencontre ?

— Ta mère s'inquiétait de ne pas te voir rentrer, fit William. Puis il regarda son fils et dit : Eh bien, ils vous ont mis dans un sacré état les Chromaïens. Sur le chemin j'ai rencontré un tas de jeunes gens aussi ensablés que toi. Ma parole, ils vous ont fait avaler tout le sable de plage !

— Oui, c'est à peu près ça, dit Joe. Et ce qui me turlupine, c'est qu'à la fin de l'entraînement, je n'ai pas revu Ted et Tony. Je ne les avais pas revus non plus quand on a fait la pause pour manger un morceau. Il y a plusieurs jeunes qui sont tombés dans les pommes tellement c'était dur. J'espère que ça n'a pas été le cas de Ted et de Tony.

William prit un air soucieux.

— Et qu'est-ce que les Chromaïens ont fait de ces jeunes tombés dans les pommes ?

Joe haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, il y a des camions qui sont venus les chercher.

— Voilà qui est plus qu'inquiétant, fit William. Ils vont forcément être déclarés inaptes pour le service, inaptes pour la guerre. J'espère qu'ils ne vont pas avoir droit à la forteresse ou même au bagnon ! Ils sont prêts à tout ces Chromaïens. Pour l'instant ils n'ont pas encore largué leur bombe sur Moscou. Faut dire que l'ONU est intervenue ; elle a même pris une résolution pour éviter l'extension de ce qu'elle appelle « de regrettables incidents ». Mais c'est sûr que les Chromaïens vont s'asseoir sur la résolution de l'ONU. De même que les Soviétiques d'ailleurs. Tu vois, Joe, s'il est vrai que je ne porte pas les Chromaïens dans mon cœur, j'en veux pas mal aux Soviétiques. Car c'est quand même eux qui ont commencé avec leurs maudits missiles.

Puis William se tut, et continua avec son fils de marcher dans les rues qui devenaient de moins en moins peuplées au fur et à mesure qu'ils avançaient. C'était le plus grand calme qui régnait dans leur quartier quand ils y arrivèrent. Aucune Buick de la Force de Sécurité ne patrouillait, aucune soucoupe volante ne filait dans le ciel.

— C'est sans doute le calme avant la tempête, lâcha amèrement William avant d'ouvrir la porte de la maison.

Emma poussa un cri quand elle vit dans quel état se trouvait son fils.

— C'est pas grave, m'an, fit celui-ci, une bonne douche, une bonne lessive, et ça n'y paraîtra plus.

Joe voulait déjà oublier que ça allait recommencer dès le lendemain matin.

Chapitre VI

Ce fut encore pire que la veille. Dès l'arrivée sur la plage, chacun fut sommé de se déshabiller, pour enfiler une horrible combinaison verte, portant dans le dos l'inscription : *Supplétif*.

Joe pensa à son père et en eut des hauts de cœur. L'entraînement avec cet accoutrement fut encore plus pénible que le jour précédent. Mais Joe se sentit réconforté quand Ted vint le rejoindre à la pause. Il s'assit à côté de lui dans le sable avec sa boîte de corned-beef et sa boîte de coca, et soupira :

— Voilà qui termine tout. On a vraiment bel air avec cet uniforme à la noix. *Nuts and nuts !*

Joe le prit par le bras.

— Arrête, tu vas avoir des ennuis.

— Bah, un peu plus, un peu moins. Au fait, je me suis inquiété hier...

— Moi aussi, le coupa Joe, j'ai bien cru qu'on t'avait emmené en camion.

— Ça a bien failli, fit Ted. En tout cas, ce pauvre Tony, lui, n'y a pas échappé. Il souffre d'asthme, alors il a fini par avoir un malaise.

— *Shit !* laissa échapper Joe.

— M'ouais, *you can say it*, tu peux le dire, fit Ted.

— Et où est-ce qu'ils l'on emmené ? demanda Joe.

Ted afficha un mauvais sourire.

— D'après les bruits qui courent, tous ceux qui ont été emmenés en camion, sont partis pour Hawaï.

— Pour Hawaï ?

— Oui, pour Hawaï. Mais pas en vacances, pas pour se dorer la pilule sous les cocotiers. Paraît que là-bas, les Chromaïens ont installé des camps de rééducation civique. Une jolie formule pour désigner ce qui est ni plus ni moins que de véritables bagnes !

— Ah, *shit* ! laissa encore échapper Joe. Pauvre Tony, ce n'est pas possible !

— Oui, pauvre Tony, fit Ted en hochant la tête. Le pire, c'est que d'après ce qu'il m'a dit hier avant d'avoir son malaise, ses parents avaient réuni l'argent nécessaire pour aller se réfugier en Europe. Ils doivent être effondrés. Ils ne vont en tout cas certainement pas partir sans lui.

— Et ton père, fit Joe, il a réuni les 1000 chromas ?

Ted prit un air triste.

— Non, pas encore, il lui en manque encore huit cents. Je pense que c'est fichu pour nous, l'Europe. Bah, j'irai visiter l'Alaska comme tout le monde. Je n'y ai jamais encore posé un pied, ce sera l'occasion de découvrir.

Ted n'arrivait pas à masquer son angoisse, et la communiquait à Joe.

— Tu crois qu'on va tous être envoyés là-bas ? demanda celui-ci.

— Ouais, fit d'un ton morne Ted. Pour l'instant, les Chromaïens ont envoyé des jeunes du Maine, du Massachusetts, et je ne sais plus d'où. Mais ils ont besoin d'un maximum de chair à canon pour réussir leur débarquement en Sibérie. Seulement, il semble de plus en plus évident que les Soviétiques ont mis au point de nouvelles armes, bien supérieures à mon avis aux rayons des soucoupes volantes des Chromaïens. Ainsi, on va tous y rester, et au final Chromaïa deviendra envers et contre tout une nouvelle république soviétique.

Les deux copains durent achever leur conversation, car des coups de sifflet

stridents marquèrent la fin de la pause.

— *Go to hell*, ah oui, allez au diable, lâcha Ted, je n'ai même pas eu le temps d'avaler leur maudit corned-beef !

Le deux copains se regardèrent, et partirent d'un rire nerveux. Mais deux Sécuriténaires qui se dirigeaient vers eux avec la matraque levée, mirent très vite un terme à leur hilarité. Et ils se dépêchèrent de reprendre l'entraînement.

Comme la veille, à la fin de celui-ci, Joe était épuisé et donnait l'impression d'avoir passé la journée plus en dessous de la plage qu'au-dessus. Il en était de même de Ted qui fit route avec lui. La journée avait encore été très chaude, très ensoleillée. Pour l'heure, une douce tiédeur imprégnait l'atmosphère. Mais une escadrille de soucoupes volantes qui fila d'un coup dans le ciel, ramena à la triste réalité, et fit oublier ce qui aurait pu être un instant de bien-être.

Une fois devant sa maison, Joe proposa à Ted d'entrer, mais celui-ci déclina l'invitation.

— Non, je préfère me dépêcher de retourner chez moi, des fois qu'une bonne surprise m'y attendrait, que le départ pour Dublin serait pour cette nuit.

Joe sourit tristement à son copain en le saluant.

Il sourit tout autant tristement quand il découvrit ses parents dans le séjour, affublés de la même combinaison verte que la sienne, et désignés par l'inscription dans leur dos, également comme *Supplétifs*.

— Voilà, il ne manquait plus que cela, fit son père. Mais de toute façon, tout le monde va y avoir droit. Tout le monde va devoir porter cette combinaison infâme.

Emma soupira :

— À l'usine on est tous déguisés ainsi.

— Et la bombe sur Moscou ? demanda Joe, inquiet.

Son père balaya l'air de la main.

— Pour l'instant toujours rien. Mais d'après ce qu'on a vu à la télé, la Floride est déclarée zone militaire, et est isolée du reste du pays. Il y a des barbelés et des miradors tout autour. Un vrai camp de concentration. Il devrait en être de même de l'Alaska assez vite.

— Les Chromaïens préparent un débarquement en Sibérie, fit Joe.

— Oui, ça en prend la tournure, fit son père. En tout cas, je vois que l'entraînement est toujours aussi folichon. Combien as-tu avalé de litres de sable aujourd'hui ?

Joe haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Mais c'est plutôt dans la neige qu'ils devraient nous faire ramper.

Emma prit un air horrifié.

— Je t'en prie, ne parle pas de malheur !

— M'ouais, OK m'an, je vais essayer, fit Joe. Ah, j'ai retrouvé Ted aujourd'hui.

Par contre Tony a eu un malaise hier, et on l'a emmené à Hawaï.

— À Hawaï ? s'étonna William.

— Oui, paraît que les Chromaïens ont installé des bagnes là-bas. Officiellement ce sont des camps de rééducation civique.

— *Heavens !* s'exclama William. Ça ne m'étonne pas du tout de ces maudits Chromaïens. Aucune pitié pour les faibles, les malades.

— Tony est asthmatique, annonça Joe.

Son père secoua doucement la tête de dépit.

— Pauvre petit, fit-il avec amertume.

Comme la veille, Joe alla prendre une bonne douche, après s'être débarrassé de son horrible combinaison verte. Il se doutait qu'il valait mieux ne pas retourner en jeans le

lendemain à l'entraînement. Il ne pouvait pas non plus passer la combinaison à la machine, car elle risquait, vu l'épaisseur de son étoffe, de ne pas être sèche après seulement une nuit. Alors il la secoua autant qu'il le put pour ôter un maximum de sable, sachant que de toute façon il retournerait ramper dedans après une nuit qui serait forcément bien trop courte pour lui.

Les Whitecloud dînèrent d'un simple hot-dog arrosé d'un verre de lait, tant le moral était bas dans la maisonnée, et allèrent se coucher en souhaitant de ne pas trop cauchemarder.

Ils crurent tous les trois que c'était justement le cas quand ils furent réveillés en sursaut par une voix radiophonique qui tonitruait :

« Alerte, alerte ! Tout le monde debout ! Tout le monde dans la rue ! Alerte, alerte ! Tout le monde... »

Joe bondit de son lit et retrouva ses parents dans le séjour. Ils avaient l'air hébétés, et William bredouilla :

— *What... what happens ?* Mais... mais, qu'est-ce qui se passe donc ?

La voix reprit :

« Alerte, alerte ! Tout le monde debout ! Tout le monde dans la rue ! Alerte, alerte ! Tout le monde... »

Joe et ses parents sortirent de leur maison et trouvèrent la rue habituellement si calme, remplie de gens en pyjama ou en chemise de nuit, complètement affolés dans

la nuit moite.

Des Buick de la Force de Sécurité arrivèrent à grande vitesse en faisant hurler leur sirène, et comme si cela ne suffisait pas, un nombre incroyable de soucoupes volantes traversèrent le ciel étoilé avec d'insoutenables sifflements qui se mêlèrent au vacarme des Buick. Tout le monde semblait plongé dans un affreux cauchemar qui se prolongea durant une bonne dizaine de minutes, jusqu'à ce que la voix dont il était impossible de discerner la provenance, annonça :

« C'était un exercice d'alarme organisé par la protection civile chromaïenne. Cet exercice avait pour but de vous préparer à une attaque possible des forces du mal. Chacun peut maintenant retourner se coucher et goûter un repos salutaire afin d'être prêt demain à servir la nation. Vive Chromaïa, et bonne nuit à chacun. »

Un vent de révolte aurait pu légitimement souffler. Mais il n'en fut rien ; tout le monde était trop abasourdi. Comme les autres, Joe et ses parents rentrèrent chez eux. Une fois sur son canapé, William laissa échapper :

— Il va vraiment falloir déterrer la hache de guerre !

— Les Chromaïens s'en sont déjà chargés, ironisa Emma.

— Ce sont plutôt les Soviétiques, dit William ; mais de toute façon les Chromaïens n'attendaient que cela et ne se sont pas fait prier pour entrer dans le jeu. Oh, et puis, tout ça devient trop compliqué. Je vais retourner au lit, je suis exténué.

Emma et Joe en firent autant, et ce dernier eut le plus grand mal à se lever quand le réveil sonna à 6 h.

Sur la plage il retrouva Ted qui lui dit :

— Eh bien, le quartier a eu droit à des réjouissances cette nuit, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Joe d'un ton morne. Et sais-tu si d'autres quartiers ont eu droit au même traitement ?

— Oui, et à ce qui paraît, chaque nuit il y a une partie de la ville qui va y passer. Je pense que les Chromaïens tournent paranos ; preuve que les Soviétiques ont de quoi leur tenir la dragée haute. Attendons-nous à devoir bientôt vénérer le valeureux Dimitri Potjiniev, camarade Joe !

Des coups de sifflet stridents coupèrent la parole à Ted, et les deux copains se retrouvèrent bientôt la tête dans le sable.

À la pause, Ted reprit la conversation.

— Tu as regardé la télé hier soir ?

— Non, trop crevé, fit Joe, la bouche pleine de corned-beef.

— Hum, fit Ted, eh bien, ils ont montré les préparatifs du débarquement en Sibérie. Les Chromaïens ont apparemment renoncé au largage d'une bombe nucléaire sur Moscou, mais ils sont vraiment décidés à conquérir l'empire soviétique par voie terrestre. Leurs soucoupes volantes auront bien sûr pour mission de couvrir les pauvres gars se lançant au casse-pipe. Mais je pense que leur sort est déjà plié.

Joe regarda son copain, l'air courroucé.

— Mais tu te rends compte de ce que tu es en train de raconter ?

— Bien sûr, fit Ted. Et je vais aller encore plus loin. Tu n'as pas remarqué qu'il y avait un peu moins de monde sur la plage aujourd'hui ?

Joe regarda autour de lui, les centaines de jeunes gens en combinaison verte assis dans le sable, qui arrivaient à se régaler de l'infâme corned-beef, tant ils étaient affamés après six heures d'exercices physiques.

— Oui, peut-être, fit-il, mais ce n'est pas évident.

Ted plissa les yeux pour continuer :

— Moi je te dis qu'il y en a même beaucoup moins. Et tu sais pourquoi ?

— Non.

— Eh bien, parce qu'il y en a pas mal qui sont partis pour l'Alaska. Les gars des États du Nord ne vont pas leur suffire. Alors il déborde vers la côte Ouest, et après ça sera au tour des États du Sud. Je te dis qu'il leur faut un maximum de chair à canon.

— Arrête, Ted, supplia presque Joe, tu me rends malade avec tes prédictions.

— Comme tu veux, Joe ; fais l'autruche si tu préfères ne pas regarder la réalité en face. Mais sache qu'il vaut mieux être averti.

— M'ouais, maugréa Joe, mais sache qu'on est de toute façon tous des autruches, à force de plonger notre tête dans le sable quand ces maudits Chromaïens nous obligent à ramper.

Ted partit à rire, mais cet instant de relative décontraction fut encore troublé par des coups de sifflet et des Sécuritaires qui s'avançaient avec la matraque levée.

Joe trouvait Ted trop alarmiste, et il s'arrangea pour retourner seul chez lui le soir venu.

Il fit part à ses parents de ce qu'il pensait.

William qui suivait les dernières infos à la TV, dit :

— Il n'a pas tort, Ted. Tu sais ce qu'on vient d'annoncer là, juste avant que tu ne rentres ?

— Non, fit Joe.

— Eh bien, Chromaïa a demandé l'aide du Canada, et un pacte a été signé. C'est bien dans le but d'envahir l'empire soviétique par la Sibérie. Et effectivement, une telle opération demande beaucoup de troupes.

— Et ce n'est pas tout, fit Emma qui venait de sortir de la cuisine, tous les pays

d'Amérique centrale et ceux d'Amérique du sud, sont prêts aussi à combattre les Soviétiques.

— Oui, fit William, ils vont en quelque sorte fonder les États-Unis des Amériques.

— Qui seront en réalité Chromaïa, fit Joe. Depuis quarante ans, les Chromaïens n'ont qu'un seul but : occuper toute la planète Terre. La Troisième Guerre mondiale est bien commencée.

Comme pour faire diversion, Emma lança :

— Allez, profitons des derniers instants qui nous restent à vivre, et on va se taper une bonne escalope avec des spaghettis comme il y a longtemps que ça ne nous est pas arrivé.

William réussit à retrouver un semblant de bonne humeur, et Joe à se désangoïsser un peu. Et comme il était affamé, il passa à table avec sa combinaison et ses cheveux pleins de sable.

Chapitre VII

Il était loin de toute façon d'en avoir fini avec le sable et sa combinaison verte. En effet, l'entraînement se poursuivit pour une durée indéterminée. Petite « consolation » quand même pour Joe : bientôt toute la population de la ville fut enrôlée pour aller combattre « l'empire du mal ». Conséquence immédiate de cela : tout le monde dut revêtir la combinaison verte et aller ramper sur la plage pendant son temps libre.

C'est à la mi-octobre que l'invasion de la Sibérie fut lancée. Dès le début, les chaînes de télévision firent état des grands succès des forces chromaïennes, sans pour autant montrer la moindre image de la guerre. Elles expliquaient très simplement cela

en prétendant que le ministère de la défense avait interdit aux envoyés spéciaux des chaînes de télévision l'accès à la zone des combats qui étaient très rudes, afin de ne pas mettre en péril leur sécurité.

Mais bientôt, on commença à montrer le rapatriement de cercueils recouverts du drapeau chromaïen. À chaque fois, le commentateur faisait preuve de lyrisme en prétendant que tous ces jeunes morts pour Chromaïa, ne s'étaient pas sacrifiés pour rien, car plus les jours passaient, plus les troupes chromaïennes s'approchaient de Moscou. Il était impossible de vérifier ces dires, ni même de savoir exactement ce qui se passait en Alaska, cet État ayant été coupé du reste du pays comme auparavant la Floride.

Joe et Ted se faisaient le plus grand des soucis, craignant chaque jour d'être envoyés sur ce que tout le monde appelait « le front du Nord ».

Les infos prétendaient que le Canada s'était totalement impliqué dans la guerre contre l'empire soviétique. Par contre elles ne disaient mot sur les pays d'Amérique centrale et du sud. Par des voies parallèles, on parvint à apprendre que ceux-ci avaient fort à faire avec la guérilla marxiste, entièrement acquise aux Soviétiques, qui les minait de l'intérieur.

Mais l'événement le plus important, fut au début novembre, l'apparition de l'empire chinois sur le théâtre des opérations. Tout d'abord, les Chinois envahirent l'île de Formose qui abritait le gouvernement nationaliste s'y étant réfugié depuis la victoire de Mao-Tsé-Toung en 1949 et la proclamation de la république populaire de Chine. Les troupes nationalistes ne résistèrent pas longtemps à la violence des combats, et Formose fut rattachée à l'empire chinois. Puis, très peu de temps après, ce fut au tour du Japon d'être attaqué. Ce pays ne possédant plus de véritable armée depuis 1945, les Chinois s'en accaparèrent sans difficulté. Ainsi fut bien vite

constituée ce que l'on appela La Grande Chine.

Les Soviétiques entamèrent très vite des négociations avec celle-ci, ce qui aboutit à la signature du pacte sino-soviétique. Le devenir de l'empire chromaïen ne pouvait qu'en souffrir. Mais à vrai dire, il ne se passa rien de particulier les premiers temps ; on en vint même à penser qu'en dépit de ses engagements écrits auprès des Soviétiques, La Grande Chine n'interviendrait pas. Toutefois, à la mi-décembre, des patrouilleurs chromaïens aperçurent dans le Pacifique, des navires de guerre battant pavillon chinois. Ceux-ci devaient probablement venir de l'ex-Japon qui constituait maintenant une base de choix pour lancer une attaque contre l'empire chromaïen.

L'état major de celui-ci décréta l'alerte maximum, et le Guide de la nation annonça que tout le continent américain faisait désormais partie de l'empire de Chromaïa. Le gouvernement Canadien n'apprécia pas outre mesure cette initiative, mais ne s'opposa pas vraiment à l'annexion. Quant aux gouvernements des pays d'Amérique centrale et du sud, étant de plus en plus menacés par la guérilla marxiste, ils trouvèrent ainsi le moyen de se décharger de leur problème majeur.

Le Conseil de Sécurité de l'ONU se réunit en urgence vu la tournure que prenaient les événements, et vota une résolution pour empêcher l'extension de la guerre. En réponse à cela, plusieurs centaines de destroyers chinois s'approchèrent des côtes de Californie.

Ce jour-là, il faisait très froid, et Joe qui avait encore rampé toute la journée sur la plage couverte de givre, rentra chez lui exténué et désespéré.

Il prit une douche, enfila une chemisette et un jean, puis se rendit directement dans sa chambre et s'allongea sur son lit.

Son père vint aussitôt le voir.

Un bandeau indien enserrait son front ; il regarda son fils d'un air grave et dit :

— Je sais, nous devons nous préparer à une attaque chinoise, et la Californie va être bouclée, comme la Floride, comme l'Alaska. À l'usine, ils nous ont remis des armes afin que nous soyons prêts au combat.

Joe hocha la tête.

— À partir de demain, dit-il, tous les jeunes s'entraînant sur la plage depuis le mois de septembre, vont être consignés dans des bungalows qui ont commencé à être construits. Il faut que l'on soit en première ligne. En première ligne pour nous faire massacrer.

William garda le visage impassible.

— Joe, annonça-t-il, je dois te confier quelque chose de très important. J'ai fait un rêve durant ces dernières nuits. Et dans ce rêve, apparaissait un chaman navajo qui te remettait les clés du pouvoir temporel.

Joe écarquilla les yeux ; il crut que son père perdait la raison.

— Qu'est-ce que tu racontes ? fit-il.

William eut un petit sourire.

— Je pense que tu dois me prendre pour quelqu'un de complètement *crazy*, hein ?

Joe s'assit sur son lit, puis haussa les épaules en disant :

— Eh bien, pour ne rien te cacher...

— Oui, je comprends, le coupa William. Pourtant, ce que je te raconte est tout ce qu'il y a de plus sérieux. Je sais qu'en Arizona, au Canyon de Chelly, il y a un chaman navajo doté de pouvoirs permettant de voyager dans le temps, de traverser les époques. Et comme je te l'ai dit, j'ai rêvé que ce chaman te remettait les clés du pouvoir temporel. Tu dois aller au Canyon de Chelly, Joe, tu dois te mettre en route pour l'Arizona.

Joe cligna nerveusement les yeux.

— É... écoute, p'a, balbutia-t-il, je ne vois vraiment pas où tu veux en venir.
Pourquoi veux-tu que j'aille me balader à travers les époques ?

— C'est ainsi, il le faut, fit William.

Joe se leva de son lit, et resta immobile devant son père.

— Écoute 'pa, je ne vais pas te cacher que j'ai envie de prendre la route, de quitter la Californie. Mais j'ai des scrupules à vous laisser seuls ici, maman et toi.

— Pars, Joe, insista William. Va en Arizona.

Emma entra dans la chambre avec un sac à dos qu'elle tenait par une sangle.

— Écoute ton père, Joe, dit-elle, il faut que tu ailles au Canyon de Chelly ; c'est très important.

Joe était complètement perdu. Mais il dit :

— Bon, de toute façon, je n'ai pas envie d'attendre les Chinois, de mourir pour que dure l'ère de Chromaïa. Je suis Américain, d'origine Séminole, il est vrai, mais Américain quand même. Je ne veux pas être sacrifié à la cause des envahisseurs de l'Amérique !

William s'approcha de son fils et le serra fort contre lui. Puis quand il se fut reculé, sa mère tendit le sac à dos. Joe le prit, et sa mère le serra à son tour contre elle.

— Dans ton sac il y a des vêtements, un peu de nourriture et environ 100 chromas, dit-elle. Va voir le chaman, fais ce que te demande ton père.

Emma malgré son apparence de pure Écossaise, semblait encore plus convaincue de la nécessité pour son fils de rencontrer le chaman navajo.

— Mais, fit Joe, quel âge a-t-il exactement ce chaman ?

Son père prit un air mystérieux pour répondre :

— Il n'a pas d'âge.

Alors Joe hocha la tête et alla enfiler ses boots. Il prit sa flying jacket accrochée à

un porte-manteau dans l'entrée et se décida à sortir.

Sa Plymouth était garée devant la maison. Il marchait vers la voiture, quand il vit une Chevrolet s'arrêter. Il y avait plusieurs personnes à l'intérieur, et quand la portière fut ouverte, Ted en descendit.

Il alla vers son copain.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Joe, demanda-t-il.

— Me tirer en Arizona, répondit Joe.

Ted eut un large sourire.

— Ah, tu as raison. Eh bien, pour nous, ça y est, on a l'argent nécessaire pour prendre l'avion pour l'Irlande.

— Ah, super ! s'exclama Joe. Je suis vraiment content pour vous.

Ted secoua nerveusement la tête.

— Ouais, c'est vraiment super. On est vraiment très contents, oui, vraiment très contents, Joe.

Celui-ci tapota énergiquement l'épaule de son copain en lui souhaitant bon voyage ainsi qu'à sa famille. Puis il se retourna vers ses parents tandis que Ted rejoignait la Chevrolet, et leur fit un grand signe de la main.

La nuit était tombée, quelques étoiles scintillaient. Pour l'instant il n'y avait pas de soucoupes volantes dans le ciel ; mais il ne fallait pas se réjouir trop vite. Joe le savait bien, et avait surtout à l'esprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

Il s'installa au volant de sa Plymouth et démarra très vite, avec un dernier signe adressé à ses parents se tenant l'un contre l'autre devant leur maison.

Joe dut passer par le centre-ville pour atteindre l'autoroute. Il y régnait une grande effervescence, et à son grand dam, il fut obligé de rouler au pas. Sur les trottoirs, on voyait des troupes de la Force de Sécurité. Mais aussi des Terriens, portant la

combinaison avec le mot *Supplétif* inscrit dans le dos, et tenant un fusil-mitrailleur à la main. L'ambiance de guerre était plus que réelle, tout comme l'attaque chinoise était imminente. Joe se demandait s'il allait réussir à quitter la Californie, quand le trafic devint plus fluide. Il remonta une avenue conduisant à l'autoroute et aperçut une voiture noire dans son rétroviseur. C'était une Packard qui se mit à le klaxonner. Joe ralentit et se gara le long du trottoir. La Packard fit de même, et Joe vit une jeune fille portant une queue-de-cheval, également vêtue d'un jean et d'une flying jacket s'approcher de la Plymouth. Il baissa sa vitre, et aussitôt, complètement affolée, Cindy Taylor annonça :

— Oh, Joe, je me sauve, je quitte la Californie. Mon père a voulu me conduire de force à la plage pour rejoindre les troupes chargées de repousser l'attaque chinoise. Je me suis enfuie de chez moi par une porte de derrière. Je ne peux plus rester dans cette ville, je ne peux plus rester en Californie.

Très surprise, Cindy vit Joe lui sourire pour répondre en toute décontraction :

— Ça tombe bien, Cindy, moi non plus je ne peux plus rester ni dans cette ville, ni en Californie. Et si tu le veux bien, je t'emmène en Arizona.

— Quoi ! s'exclama Cindy.

— Eh bien oui, tu m'as dit que tu devais partir, alors allons en Arizona.

Cindy donna l'impression de trépigner sur place. Elle essaya de parler, mais n'y arriva pas ; elle était très nerveuse. Comme répondant à une impulsion, elle fit le tour de la Plymouth, en ouvrit la portière et s'assit à côté de Joe qui redémarra.

— En route pour le Canyon de Chelly, fit Joe. Ne me demande pas ce que c'est, je l'ignore. C'est en Arizona, un point c'est tout.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? demanda Cindy.

— Oh, rencontrer un chaman, dit Joe, d'un air dégagé.

— Un chaman ! s'exclama Cindy.

— Oui, un chaman. N'oublie pas que j'ai des origines séminoles, que je suis un métis de Peau-Rouge.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire avec ce chaman ?

— Alors ça, je pense que je ne le saurai qu'une fois arrivé à destination. À condition de ne pas se faire bloquer en route.

— Je t'en prie, ne parle pas de malheur.

— Non, non, absolument pas, je t'assure que je suis d'une humeur très optimiste.

Cindy sourit, et Joe dit :

— Au fait, ça fait un moment que je ne t'ai pas vu ramper sur la plage !

— Tu parles, j'étais retournée dans mon usine.

— Ah oui, les Chromaïens préféraient privilégier la production à la guerre ?

— Ils y étaient bien obligés. Du moins, momentanément. Jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le moyen de réaliser des duplications à grande échelle.

— Quoi ! s'exclama Joe en manquant de rentrer dans la Chevrolet qui le précédait, tant il avait été surpris.

— Tu sais, reprit Cindy, que les Chromaïens réussissent à dupliquer n'importe quel être humain existant ou ayant existé à partir de quelques cellules ?

— Oui, bien sûr, la veille de l'attaque des tours de Manhattan, au *Dancing*, se produisait une duplication d'Elvis Presley.

— Bon, alors, jusqu'ici, la duplication ne pouvait se faire qu'à petite échelle. Or, ils ont décidé de pousser cela beaucoup plus loin ; par exemple, dupliquer tout le personnel de mon usine. Ainsi, les dupliqués viendraient travailler, tandis que les modèles iraient à la guerre.

— Et tu crois qu'ils vont y parvenir ?

— Oui, aux dernières nouvelles, il paraît qu'ils ont pratiquement atteint leur but. Et ça ne va s'arrêter là. Ils ont pour projet de dupliquer x fois la même personne afin de démultiplier leur potentiel militaire.

— Mais c'est complètement dément ! s'écria Joe en manquant de s'étrangler.

— Oui, fit Cindy, tandis qu'ils approchaient de l'entrée de l'autoroute de l'Est, conduisant vers l'Arizona.

Les cabines des postes de péage furent bientôt en vue. Joe ralentit, et tressaillit quand il vit des agents de la Force de Sécurité venir se planter tranquillement devant chacune des cabines et faire signe aux véhicules qui s'avançaient, de stopper net.

Chapitre VIII

Il y avait deux autres voitures devant la Plymouth de Joe. Celui-ci aperçut un agent de la Force de Sécurité qui s'approchait de la première. Il était grand, portait comme les autres un casque luisant sur la tête, et tenait une lampe torche à la main. Joe le vit se pencher vers la vitre de la voiture. Il était pour sa part moite de peur et préférait ne pas regarder Cindy. Il se doutait que comme lui, elle devait être au plus mal. D'ailleurs, elle ne prononçait pas la moindre parole. Quand la voiture de devant, une Ford Mustang, avança pour aller se faire contrôler à son tour, Joe eut l'impression qu'il s'était écoulé un siècle depuis qu'il avait arrêté sa Plymouth. Il suivit la Ford puis s'arrêta de nouveau. Maintenant il pouvait mieux voir l'agent de la Force de Sécurité. Il distinguait parfaitement ce qu'il faisait. Le conducteur de la Ford lui tendit ce qui devait être son permis de conduire ou un document du même genre. L'autre se redressa puis recula un peu, et braqua le faisceau de sa lampe sur le document qu'il sembla fixer intensément. Joe crut bien qu'il allait rester dans cette position pour

l'éternité. Mais alors qu'il ne s'y attendait plus, l'agent rendit ce qu'il avait examiné avec soin au conducteur qui redémarra aussitôt. Joe commença à rouler tout doucement, et arriva au niveau de l'agent. Il stoppa net, puis baissa sa vitre. Il était très nerveux et respirait avec un peu de peine.

— Votre permis de conduire ! fit l'agent d'une voix glaciale.

Joe alluma le plafonnier, puis ouvrit la boîte à gants en tremblant légèrement. Il farfouilla dedans et réussit à en extraire son permis qu'il tendit à l'agent.

— Merci, fit celui-ci.

Joe s'aperçut que paradoxalement, il possédait un visage d'où il émanait une certaine douceur ; un visage qui ne collait pas du tout avec sa voix, et surtout le ton qu'il employait. Mais ce qui émut le plus Joe, c'est que l'agent ne devait pas être plus âgé que lui.

Comme précédemment, il se recula un peu, puis braqua le faisceau de sa lampe sur le permis de Joe. Il le lui rendit et demanda la carte grise du véhicule. Joe farfouilla encore dans la boîte à gants et la donna. L'agent l'examina, et commença à inspecter la Plymouth, en se fixant notamment sur la plaque minéralogique de devant, puis il décida d'en faire le tour.

Joe regarda Cindy ; elle était livide.

— On est foutus, dit Joe, d'une voix oppressée. On va se faire embarquer.

Cindy se contenta de hocher la tête en silence.

L'agent revint à la portière et rendit la carte grise, ce qui apaisa un peu Joe. Mais ce n'était pas terminé.

— Je peux voir votre carte d'identité ? demanda cette fois l'agent.

Joe se retint de soupirer, et sortit son portefeuille de la poche intérieure de sa flying jacket. Il en extrait sa carte d'identité chromaienne, portant toutefois la mention

Indigène. Quand il l'eut en main, l'agent recommença son petit manège avec sa lampe. Joe serra très fort le volant. Il se doutait que le gars allait cesser de jouer avec ses nerfs et ceux de Cindy, et annoncer qu'il les arrêta. Joe ne se faisait aucune illusion, s'efforçant de profiter au mieux des ultimes instants de liberté. Il regardait droit devant lui, essayant même d'oublier l'individu qui scrutait sa carte d'identité. Il finit par y parvenir, à se dégager complètement l'esprit ; aussi sursauta-t-il quand il entendit :

— C'est bon, vous pouvez y aller.

Joe sentit son cœur s'emballer d'émotion. C'était trop imprévisible.

Il regarda ébahi l'agent.

— Allez, ne traînez pas, ça vaut mieux, dit celui-ci, d'une voix retenue.

Joe secoua nerveusement la tête, récupéra sa carte d'identité qu'il fourra négligemment dans une poche de sa flying jacket, et redémarra.

Il était tellement ému, qu'il faillit oublier de prendre son ticket d'autoroute au distributeur. C'est Cindy qui le lui rappela à temps. La Plymouth accéléra, et Joe sentit l'air frais de la nuit qui entra à l'intérieur du véhicule. Il remonta la vitre, et seulement à ce moment-là, dit :

— Cindy, je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, mais en tout cas, on revient de loin, de très loin même.

— Oui, soupira Cindy. Je me demande si cet agent n'était pas un supplétif. Non seulement cela nous a valu notre salut, mais en plus c'est bon signe.

— Ah oui ?

— Oui, on peut penser qu'un mouvement de résistance va s'installer à l'intérieur même des forces chromaïennes.

— Oui, peut-être. Mais si c'était après tout un Chromaïen qui n'avait pas eu envie

de nuire à deux jeunes comme lui ? Car je te signale qu'il doit avoir notre âge.

— Oui, c'est possible aussi. En tout cas, si on n'était pas tombés sur lui...

— M'ouais, fit Joe, je n'ose même pas imaginer où l'on en serait en ce moment.

La Plymouth filait sur l'autoroute. Les lampadaires situés de part et d'autre apportaient une luminosité suffisante, et Joe éteignit le plafonnier que dans son émoi il avait complètement oublié. Puis il alluma la radio. Aussitôt fusèrent les premières notes de « Walk don't run », un succès instrumental du groupe The Ventures, datant de 1960. Les teen-agers aimaient danser sur cette musique aussi bien au *Dancing* que sur la plage, quand il y avait du soleil et que des filles bronzées s'adonnaient au hula hoop. C'était un peu l'hymne de la Californie ; enfin de la Californie d'antan, pas celle qui allait peut-être se retrouver occupée par les troupes de La Grande Chine.

Joe et Cindy se sentaient égayés par la musique, et fredonnaient par-dessus. Mais celle-ci s'arrêta d'un coup, et la voix nasillarde d'un présentateur annonça :

« Nous réclamons toute votre attention. Voici une annonce concernant l'État de Californie. Celui-ci est menacé par les troupes chinoises qui risquent de l'attaquer à tout moment. La Californie, comme d'ailleurs l'ensemble de Chromaïa, a besoin de toute l'abnégation de ses citoyens. Or, tandis que les Chinois s'apprêtent à vouloir débarquer dans la baie de San Francisco, des familles entières de traitres ont essayé de quitter Chromaïa pour partir se réfugier lâchement en Europe. Je suis chargé par les autorités de vous communiquer l'identité de ces ignobles traitres qui ont été arrêtés à l'aéroport de Los Angeles... »

— *Heavens !* s'exclama Joe, Ted et sa famille !

Cindy le regarda, l'air affolée.

— Comment ça, Ted et sa famille ?

— Ils voulaient prendre l’avion, fit Joe, la gorge nouée. Ils voulaient partir pour l’Europe, aller se réfugier en Irlande.

Le présentateur radio commença à énumérer sinistrement une liste de noms :

« Fred, Gilda, Sam, Billy et Charly Piazzo, Tom, Louis et Abigail Clinton, Suzy et Eddy Carter... »

Puis vint :

« Patrick, Louisa et Ted Riley... »

Joe coupa aussitôt la radio.

— Il sont pris ! fit Cindy.

— Oui, il n’y a aucun doute, lâcha Joe. Pauvre Ted, pris avec ses parents. Qu’est-ce que les Chromaïens vont faire d’eux ? Sans doute les envoyer en première ligne dans la baie de San Francisco. Pour servir de boucliers humains contre les Chinois. Après Tony, voilà Ted complètement perdu.

— Tony ? fit Cindy.

— Oui, Tony, les Chromaïens l’ont envoyé dans un bagne à Hawaï. Le premier jour de l’entraînement militaire, il s’est évanoui à cause de son asthme et a été embarqué en camion. D’après Ted, tout ceux qu’on emmenait ainsi, étaient expédiés dans un bagne.

— C’est vrai, fit tristement Cindy. Et il paraîtrait aussi que c’est là-bas qu’ils vont entreprendre leurs expériences de duplications à grande échelle. Enfin, ce ne sont que des bruits qui courent.

— Quoi ! s'écria Joe, tu es en train de me dire qu'on va peut-être retrouver Tony reproduit à des centaines, voire des milliers d'exemplaires ?

Joe partit d'un rire nerveux.

— Mais c'est dingue ça, oui vraiment dingue !

Le rire nerveux, un peu fou de Joe était contagieux, car Cindy ne put se retenir longtemps. Les deux teen-agers rirent de bon cœur, jusqu'à ce que leurs rires se transforment en sanglots et qu'ils cessent soudain toute hilarité, les yeux remplis de larmes. La situation était à la fois trop dure et trop folle.

Joe s'essuya les yeux d'un revers de main, et c'est à ce moment-là qu'il eut le regard attiré par l'indicateur du niveau d'essence qui clignotait.

— Il faut faire le plein au plus vite, dit-il, si on veut au moins quitter la Californie.

Il dut rouler un bon moment, craignant de tomber stupidement en panne sèche, quand il aperçut une station éclairée sur la droite. Il ralentit et alla se garer devant une pompe. Il descendit de la Plymouth et distingua très bien le caissier de la station coiffé d'une casquette rouge, qui était assis dans son local et ne semblait pas s'intéresser à ce qui se passait alentour. Joe préférait qu'il en soit ainsi. Il allait faire rapidement le plein et irait payer en espérant que le caissier ne se montre pas curieux. Il ôta le bouchon du réservoir puis décrocha le pistolet de la pompe. Mais à son grand étonnement, celle-ci ne se déclencha pas. Il regarda attentivement la pompe ; elle ressemblait à toutes les pompes que l'on pouvait trouver sur le territoire de Chromaïa. Elle n'avait rien de particulier. Joe regarda en direction du local du caissier, et vit que celui-ci se tenait devant la porte et lui faisait signe.

Joe raccrocha le pistolet de la pompe et alla le voir. C'était un type d'une quarantaine d'années, vêtu d'un jean et d'une chemise qui mettaient en valeur sa bedaine proéminente, et dont le visage était celui d'un alcoolique, ou du moins d'un

poivrot notoire.

— Alors, mon gars, fit-il d'une voix éraillée, en balade ?

— Heu, oui, fit Joe, je voudrais bien prendre de l'essence, mais...

— Mais la pompe ne se déclenche pas, le coupa l'autre.

— Heu... oui, c'est ça, fit Joe.

L'autre s'esclaffa :

— Normal, puisque c'est moi qui tient les commandes !

— Ah bon ?

— Oui, c'est moi.

Le caissier regarda attentivement Joe, et poursuivit avec un mauvais sourire :

— Bien sûr, t'as envie que je la déclenche cette pompe, hein ?

Joe était très oppressé ; il ne comprenait pas où voulait en venir le caissier.

— Eh bien, oui, dit-il.

— Alors ce sera 150 chromas, fit l'autre.

— Comment ! s'exclama Joe, mais ce n'est pas possible !

— Si c'est possible, fit l'autre d'un ton dur.

— Mais je ne les ai pas, les 150 chromas, fit Joe avec angoisse.

L'autre battit l'air de la main.

— Tu as combien, alors ?

— Eh bien, à peu près 100 chromas.

— 100 chromas, ça pourra aller, décida le caissier.

Joe avait envie de protester, de clamer son indignation, mais l'autre intervint :

— Faut bien comprendre une chose, mon gars ; ou tu me donnes 100 chromas pour l'essence, ou j'appelle la Force de Sécurité pour les prévenir qu'il y a un déserteur dans ma station. Car il ne faut pas te regarder deux fois pour savoir que tu es en âge

d'être mobilisé, et qu'à cette heure, vu les derniers événements, tu devrais te trouver dans la baie de San Francisco prêt à te faire trouer la peau par les Chinois.

Joe en resta interloqué.

— Allez, fit le caissier, va chercher le fric et j'arrange ton affaire.

Joe hocha la tête nerveusement et retourna à la Plymouth. Il mit Cindy au courant, et prit dans son sac les billets de 10 chromas que sa mère y avait mis. Il y en avait bien pour 100 chromas en tout.

— Mais c'est du racket ! s'indigna Cindy.

— Oui, c'est tout à fait ça, dit Joe. Seulement, ces 100 chromas sont le prix à payer pour notre liberté.

Joe retourna voir le caissier qui était rentré dans son local. Il s'était installé derrière un comptoir sur lequel Joe posa les 100 chromas.

Le caissier compta l'argent et dit :

— C'est parfait, le compte est bon. Au fait, j'ai vu que tu n'étais pas seul, mon gars. Tu as embarqué une jeunette de ton âge dans l'aventure. Eh bien, dis donc, deux déserteurs dans ma station, avoue qu'en ne réclamant que 100 chromas je suis plutôt bon bougre.

— De toute façon, je ne pourrais pas vous en donner plus, lâcha Joe. Je n'ai plus rien du tout maintenant, je suis complètement fauché.

L'autre afficha un air qui se voulait triste et dit :

— Attends, le bon bougre que je suis ne va pas quand même te laisser, ainsi que ta petite amie, dans la détresse.

Il sortit de derrière son comptoir et se dirigea vers un distributeur de sandwichs qui trônait, de même qu'un distributeur de boissons, au milieu du local.

— Tu les veux à quoi tes sandwich ? demanda-t-il.

— Peu m’importe, fit Joe.

L’autre prit une clé dans sa poche et ouvrit la machine. Il attrapa à l’intérieur deux sandwichs sous cellophane et les tendit à Joe.

— Bon, pour la boisson, deux cocos ? fit-il.

— M’ouais, fit Joe.

— Ça marche, fit le caissier en allant cette fois s’occuper du distributeur de boissons.

Quand Joe fut servi, le caissier fouilla la poche de son jean et en sortit une pièce d’1 chroma.

— Tiens, prends encore ça, c’est pour payer l’autoroute. Tu vois, je tiens vraiment à ce que vous puissiez quitter la Californie.

— Merci beaucoup, fit Joe en serrant les mâchoires.

— Allez, je vais débloquer la pompe, lança le caissier tandis qu’il sortait du local.

Joe put en effet faire le plein. Et tandis que la Plymouth redémarrait, il lâcha d’un ton morne :

— 100 chromas pour un plein, au lieu des 6 habituels. Ce type est un salaud !

Cindy était en train de manger son sandwich. S’en apercevant, Joe lui dit :

— Fais attention, il est peut-être empoisonné !

Cindy ne répondit rien, elle avait l’air affamée.

Ils continuèrent de rouler sur l’autoroute. Il y avait pas mal de circulation. Un tas de voitures, mais aussi de trucks, ces énormes camions qui sillonnaient tout le territoire de Chromaïa, filaient vers l’Arizona.

Joe reparla du caissier.

— Après tout, dit-il, j’ai été stupide, j’aurais dû lui raconter que je n’avais que 20 chromas.

Cindy haussa les épaules.

— Pour ce prix-là, il n'aurait pas marché et aurait appelé la Force de Sécurité. S'il t'a demandé 150 chromas au départ, c'était dans l'espoir d'en avoir au moins 100. Enfin, c'est mon avis.

— Oui, tu as raison, reconnut Joe. Ce type est vraiment un salaud. Combien a-t-il racketté de gens, rien qu'aujourd'hui ?

Cindy haussa encore les épaules.

— Ça j'en sais rien.

— En tout cas, toi qui pensais que la résistance s'organisait, ce type-là n'en fait sûrement pas partie. Il profite au maximum de la situation.

— C'est certainement un cas isolé, dit Cindy en s'efforçant de toute évidence de se convaincre.

— Espérons-le, fit Joe.

Le jour s'était levé et un soleil réconfortant brillait quand la Plymouth arriva au poste de péage. Dans la cabine où Joe s'arrêta, semblait somnoler un homme d'une soixantaine d'années au visage ridé. Joe et Cindy ne furent nullement ennuyés par l'individu qui n'avait pas fini sa nuit, et empruntèrent une voie rapide pour les 50 kms lafayettiens, (l'unité de mesure des distances qui avait remplacé le mile en 1965), les séparant encore de l'Arizona.

Joe maintenait la Plymouth à 120 kms lafayettiens/h, et machinalement il ralluma la radio. Il faillit l'éteindre quand il entendit la fin de l'hymne chromaïen et aussitôt après des slogans à la gloire de la nation censée sauver la liberté du monde, mais il se retint, car une voix de présentateur annonça :

« Avis à tous les citoyens de Chromaïa. Il n'est plus possible de sortir de la

Californie, ni d'y entrer. Cet État est désormais bouclé, suite à la lâche attaque de la Chine, attaque que nos vaillantes troupes repoussent par ailleurs sans aucune difficulté. »

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Joe, des larmes dans les yeux. On est coincés ! On est faits comme des rats ! On n'atteindra pas l'Arizona, et on va se faire arrêter !

Mais soudain, contre toute attente, il donna un coup de volant à droite et emprunta une voie de dégagement.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Cindy, affolée.

— Je risque le tout pour le tout, lâcha Joe.

Ils arrivèrent bientôt en vue d'une bourgade. Joe prit une petite route juste avant l'entrée de la bourgade, et ils roulèrent au milieu de champs. Un sourire se dessina sur le visage de Joe.

— Je pense qu'il nous reste encore une chance, dit-il.

Confiante, Cindy se mit à sourire à son tour, mais d'un coup elle montra le ciel de l'index en s'exclamant :

— Regarde, là-haut !

Une escadrille de soucoupes arrivait en volant à basse altitude. Les engins passèrent au-dessus de la Plymouth avec d'horribles sifflements.

— Il ne faut pas s'inquiéter, estima Joe, ces Chromaïens doivent filer vers la baie de San Francisco, ils ont autre chose à faire que de s'occuper d'une Plymouth perdue au milieu des champs.

— On est vraiment perdus ? s'inquiéta Cindy.

Joe éclata de rire.

— Mais non, je voulais plaisanter, fies-toi au flair d'un descendant de Séminole !

La Plymouth roula encore sur des routes qui étaient de plus en plus en mauvais état, et Joe poussa un cri de joie, quand sur le bas-côté herbeux, il vit un panneau indiquant en lettres noires à moitié effacées par le temps :

State of Arizona

— On est vraiment en Arizona ? fit Cindy, incrédule.

— Bien sûr, fit Joe. Mais nous sommes passés par un endroit tellement oublié, que le panneau date d'avant l'arrivée des Chromaïens, et est encore écrit en patois. Je me doutais que s'il y avait encore une partie de la Californie qui n'était pas bouclée, c'était bien celle-ci. Je suis venu me balader dans le coin il y a un an ou deux. Je ne le regrette pas aujourd'hui.

Mais l'enthousiasme de Joe se tempéra très vite, quand la Plymouth fut gagnée par d'inquiétantes secousses et qu'un voyant rouge se mit à clignoter sur le tableau de bord.

— Mais qu'est-ce qui se passe ! s'exclama Joe. Elle ne va pas nous lâcher maintenant ! Être en Arizona, ce n'est qu'une première étape. On n'est pas tirés d'affaires pour autant. Il faut encore atteindre le Canyon de Chelly.

Mais la voiture ralentit d'un coup, et Joe dut se rendre très vite à l'évidence que le moteur ne tournait plus. Il continua quelques mètres en roue libre, jusqu'à ce que le véhicule soit immobilisé.

Il se hâta d'en sortir, s'énerva sur le capot en s'efforçant de l'ouvrir, et quand il y fut enfin parvenu, il se recula en toussant, tandis qu'une fumée noirâtre s'échappait du moteur.

Chapitre IX

Joe rabattit violemment le capot, autant pour se calmer les nerfs que pour échapper à l'horrible fumée noirâtre.

Cindy était descendue à son tour ; il la regarda, prêt à fondre en larmes.

— Ce n'est pas vrai, se lamenta-t-il. On n'y arrivera pas, on n'atteindra jamais le Canyon de Chelly. Et pourtant, mon père était catégorique ; il faut absolument aller là-bas.

Cindy ne chercha même pas à connaître les raisons exactes qui poussaient Joe à vouloir se rendre à cet endroit, mais dit :

— Écoute, on n'a plus de voiture. Ce n'est pas un problème, on va continuer à pied.

Joe la regarda, abasourdi.

— Mais... mais, bredouilla-t-il, ça va nous prendre un temps fou. C'est impossible.

— Alors qu'est-ce que tu proposes d'autre ?

Joe haussa les épaules, découragé.

— Je ne sais pas, avoua-t-il.

Ils étaient arrêtés sur une route de campagne déserte, bordée par des champs à perte de vue. La Plymouth occupait plus de la moitié de la route. Aussi, quand soudain on entendit un bruit de moteur, Joe regarda de tous les côtés, et finit par apercevoir un tracteur qui arrivait d'un champ.

— On est sauvés ! s'exclama-t-il.

Cindy ne s'associa pas à son enthousiasme, bien au contraire.

— Et si c'est quelqu'un du même genre que le caissier de la station ? fit-elle.

— Mais non, rétorqua Joe. Et puis, on n'a pas le choix !

— Si, celui de s'en aller au plus vite !

— Mais non, c'est notre seule chance de nous en tirer, on n'y arrivera jamais à pied.

Il se mit à faire des signes en direction du tracteur.

— Tu l'auras voulu ! dit Cindy, exaspérée.

Le tracteur suivait une ligne à travers le champ. Bientôt, Joe pu détailler l'homme qui le conduisait. Il était grand, vêtu de jeans et coiffé d'un stetson aux larges bords. Il fallut attendre encore un peu, et le tracteur aborda la route. L'homme qui le conduisait, un quadragénaire au visage buriné, fronça les sourcils, puis tourna son volant pour aller s'arrêter un peu au-dessus de la Plymouth. Il descendit de son engin et vint vers Joe et Cindy. Il portait des santiags aux talons bisotés, ce qui lui donnait une démarche un peu chaloupée.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous arrive ? demanda-t-il.

— En panne, dit Joe.

— Hum, je vois, dit l'autre en s'approchant de la Plymouth.

Il en fit le tour, et après avoir jeté un coup d'œil à la plaque arrière, dit :

— Vous venez de Californie ?

— Bien oui, répondit Joe.

— Pas besoin de m'en dire plus, fit l'autre. Bon, je vais vous remorquer.

Il retourna à son tracteur, et revint vers Joe et Cindy avec un câble enroulé à la main.

— Allez, mon gars, dit-il à Joe, tu vas m'aider.

— OK, fit l'intéressé.

Il ne fallut que très peu de temps pour attacher solidement le câble au pare-choc de

la Plymouth et le relia au tracteur.

— Bon, fit le conducteur de l'engin, tu vas te mettre au volant, et je vais vous tracter jusqu'à ma ferme. J'espère que le pare-choc est solide, qu'il va tenir le coup. Sinon on essaiera autre chose.

Joe hocha la tête et remonta dans la Plymouth avec Cindy.

Le trajet ne fut pas très long. Ils parcoururent environ 5 kms lafayetteiens, et arrivèrent en vue d'une immense bâtisse plantée au milieu d'une cour spacieuse. Dans celle-ci, des engins agricoles ainsi qu'une vieille Oldsmobile qui n'avait pas dû recevoir le moindre jet d'eau depuis des lustres étaient garés.

Le tracteur s'arrêta, au moment où une porte de la bâtisse s'ouvrit pour laisser apparaître une blonde aux longs cheveux d'environ seize ans, vêtue d'un jean et d'une chemisette, et chaussée de santiags.

Elle fronça les sourcils en voyant l'équipage que formaient le tracteur et la Plymouth. Le conducteur du tracteur coupa le moteur, et la jeune fille dit :

— Eh bien, 'pa, qu'est-ce que tu ramènes là ?

L'autre répondit :

— T'inquiète pas pour ça, Lynn, ces deux jeunes gens ont besoin d'un coup de main.

Joe et Cindy qui étaient descendus de la Plymouth, se tenaient l'un à côté de l'autre, plutôt mal à l'aise.

Le conducteur du tracteur leur dit :

— Je vous présente ma fille Lynn. Ah, au fait, moi c'est Pat, Pat Carlson.

La jeune fille s'approcha des deux fuyards et leur tendit la main.

— Alors soyez les bienvenus, fit-elle.

Joe et Cindy acquiescèrent de la tête et lui serrèrent chacun leur tour la main en

mentionnant leur prénom respectif.

— Bon, reparti, Pat, je suppose que vous n’avez pas encore pris le petit-déjeuner ?

— Non, fit Joe, on a roulé toute la nuit, jusqu’à ce que le moteur lâche.

— Hum, fit Pat. Pour le moteur, je vais voir si je peux vous dépanner. En tout cas, pour le petit-déjeuner, ma femme va vous en servir un copieux qui vous redonnera des forces. Ensuite, si vous le voulez, vous pourrez aller vous reposer un peu. Je pense que ça ne sera pas du luxe.

— Non, avoua Joe.

— Je vais les accompagner, proposa Lynn.

— C’est parfait, fit Pat.

Les deux fuyards suivirent la jeune fille et entrèrent dans la maison dont l’intérieur était typique des fermes de l’Arizona avec ses murs blanchis à la chaux, et ses sols constitués de grandes dalles de couleur ocre. Ils arrivèrent dans une cuisine où s’affairait une jeune femme d’une quarantaine d’années aussi blonde que sa fille et vêtue dans le même style.

Devant l’air étonné de sa mère, Lynn expliqua :

— Joe et Cindy sont tombés en panne près de la ferme, et papa les a remorqués.

— Ah d’accord, fit sa mère. Eh bien, soyez les bienvenus. Je m’appelle Rose.

— Bonjour, Rose, firent presque en chœur les deux fuyards.

— Vous voulez sans doute prendre un petit-déjeuner ? fit Rose.

Joe et Cindy ne purent qu’accepter tant ils avaient faim.

Cinq minutes plus tard ils furent attablés devant des toasts et un grand bol de café au lait. C’est à ce moment-là que Pat arriva dans la cuisine et expliqua à sa femme :

— Joe et Cindy débarquent de Californie. Nous savons à peu près ce qui se passe là-bas. Les Chinois ont pris possession de San Francisco.

— C'est vrai, continua sa femme ; les médias chromaiens mentent à la population. L'Arizona est pratiquement aux mains des milices maoïstes pro-chinoises qui s'appêtent à conquérir Phoenix. Leur radio émet sur tout le territoire de l'État et nous fournit un tas d'informations. Alors bien sûr, nous avons d'autres sons de cloche que ceux des autorités chromaiennes.

— Les milices maoïste ! s'exclama Joe.

— Oui, les milices maoïstes, reprit Pat ; depuis le début de l'occupation chromaienne, en 1961, il y a beaucoup d'ex-Américains qui se sont convertis au marxisme. C'est particulièrement vrai au Texas et en Arizona. Mais pour l'Arizona, ça a évolué un peu différemment. Le maoïsme l'a emporté sur le communisme soviétique. Si bien que des milices se sont formées pour établir l'État populaire de l'Arizona, et leur but ne va plus tarder à être atteint.

Joe et Cindy étaient abasourdis, ce qui amusa Pat et Rose.

— Oui, repartit celle-ci, vous êtes complètement manipulés par les médias chromaiens qui vous cachent tout. Ainsi, vous ne devez certainement pas savoir que le Texas qui a complètement absorbé le Nouveau Mexique, est devenu une république soviétique depuis quinze jours.

— Et l'Alaska ? demanda Joe, en donnant l'impression de débarquer d'une autre planète.

— L'Alaska ? fit Pat. Oh, l'Alaska comme le Canada sont devenus des républiques soviétiques depuis un bon mois !

— Mais, ce n'est pas possible ! s'exclama Joe. Les Chromaiens possédaient des armes très puissantes ! Et les rayons de leurs soucoupes ?

— Pfutt, fit Pat, les Mig soviétiques sont équipés de rayons beaucoup plus puissants, et pas plus tard qu'hier, j'ai vu deux soucoupes aller s'écraser dans un

champ après avoir été touchées par un Mig. Comme les Chinois en sont équipés également, suite à l'accord qu'ils ont conclu avec les Soviétiques, autant dire que la Californie va faire très bientôt partie de La Grande Chine.

Joe et Cindy eurent du mal à avaler leurs toasts à la marmelade et leur café au lait. Quand ils y furent enfin parvenus, ils ressentirent un gros coup de fatigue. Pat s'en aperçut et leur proposa d'aller se coucher. Ils occupèrent deux lits séparés mais dormirent dans la même chambre. Avant de sombrer dans le sommeil, Joe fut envahi par un curieux sentiment. Mais il s'enfonça très vite dans un épais coton symbolisant le sommeil le plus urgent.

Quand les deux fugitifs se réveillèrent, un chaud soleil frappait contre la fenêtre de la chambre. Joe se leva le premier. Il était en slip, et alla au lavabo qui se trouvait dans la pièce afin de se débarbouiller. Puis il enfila son jean, sa chemisette et ses boots, et sortit, laissant Cindy tranquille pour faire à son tour sa toilette.

Il descendit au rez-de-chaussée et se rendit à la cuisine d'où provenait une délicieuse odeur. Il y trouva attablés Pat, Rose et Lynn, ainsi qu'un vieillard à qui Pat ressemblait énormément.

— Ah, voilà notre ami Joe, fit ce dernier. Joe, je te présente mon père Bob.

— Enchanté, jeune homme, fit celui-ci. Vous avez bien récupéré ?

Bob, comme toutes les vieilles personnes possédait un fort accent, mais son français était correct.

— Heu, ça peut aller, estima Joe.

— En tout cas, tu n'as pas forcé, fit Pat. Il est tout juste midi. On s'attendait à ce

que tu dormes au moins jusque dans le milieu de l'après-midi... Remarque, c'est peut-être ce que nous réserve Cindy. Elle est encore là-haut ?

— Elle va descendre, fit Joe.

— Ah bon, fit Rose, alors on va rajouter deux assiettes.

Quelques minutes plus tard, Cindy arriva à son tour dans la cuisine, et put goûter également aux escalopes/spaghetti qu'avait cuisinés Rose.

Pat annonça :

— J'ai regardé le moteur de la Plymouth. C'est réparable. Mais il faut que j'aille chercher quelques pièces à la ville voisine. Vous ne pourrez pas repartir avant demain soir.

Joe prit un air anxieux.

— Mais, ce n'est pas dangereux pour nous...

— Mais non, répliqua Pat. Rappelle-toi ce qu'on vous a dit ce matin. L'ex-Nouveau Mexique et le Texas voisins sont des républiques soviétiques, et l'Arizona est sur le point d'intégrer La Grande Chine. Autant dire que les Chromaiens ne traînent plus trop dans le coin. Des fois on voit passer une escadrille de soucoupes, mais elle file vite. Elle craint trop de se faire décimer par des Mig.

Joe avait du mal à croire tout ce qu'il entendait, mais surtout, il se mit à penser très fort à ses parents. La Californie allait devenir chinoise. Dans ces conditions, comment seraient-ils traités ?

— Tu me sembles soucieux, dit Pat.

— Heu, non, dit Joe ; enfin, si, c'est à propos de la réparation de la voiture. Nous n'avons plus d'argent, je me suis fait rançonner par le caissier d'une station d'essence sur l'autoroute.

— Comment cela ? dit Rose.

Joe raconta ce qui s'était passé.

— C'est honteux, vraiment honteux ! s'exclama le vieux Bob, quand il eut fini.

— Ne t'inquiète pas pour ça, fit Pat, on va s'arranger.

Joe prit un air ennuyé.

— Écoute, vous n'allez rien nous devoir, absolument rien, crois-moi, dit Pat.

Joe le regarda, étonné.

Pat eut un grand sourire pour poursuivre :

— Dans une ferme, il y a toujours à faire. Je vais vous engager tous les deux jusqu'à demain soir. Ainsi, vous gagnerez de quoi payer la réparation de la voiture, et il vous restera un peu d'argent pour continuer votre voyage. Ça marche ?

— Ça marche ! dit Joe.

C'est ainsi, que dans l'après-midi, Cindy et lui se retrouvèrent dans une grange attenante à la maison, en train de charrier des bottes de paille.

Le soir venu, ils étaient exténués et couverts de courbatures quand ils s'installèrent dans le séjour où fut servi le repas.

Le vieux Bob prit la parole dès le début.

— Je ne sais pas ce que nous réserve l'avenir, dit-il. Il paraît que les fermes vont êtres nationalisées, et transformées en fermes collectives. Ça c'est le programme des maoïstes de l'Arizona. Pour ce qui est des Soviets du Texas, ils veulent installer des kolkhozes comme dans l'empire soviétique.

— Bah, fit Pat, de toute façon on a de plus en plus de mal à y arriver. Ce sera sans doute une bonne chose pour nous.

— Mais, objecta Bob, nos terres ne nous appartiendront plus !

— Puisqu'on était de toute façon condamnés à s'en séparer, fit Rose.

— Oui, peut-être, fit Bob, assez désappointé. En tout cas, ce Kennedy nous a mis

dans de beaux draps. Sous Eisenhower c'était quand même mieux.

— Voyons, 'pa ! s'indigna Pat, tu as toujours voté démocrate !

— C'est vrai, et j'avais un grand espoir en Kennedy. Seulement, je trouve qu'il a livré l'Amérique aux extraterrestres de façon quand même cavalière !

— Il n'a pas eu le choix, intervint Joe.

Bob sursauta et demanda :

— Mais qu'en savez-vous exactement, jeune homme ? Vous n'étiez pas né !

— Sans doute, fit Joe, mais mon père l'était, lui, et il m'a tout raconté. Il ne faut pas oublié qu'il y a 40 ans, les Chromaïens apparaissaient comme invincibles. Ce n'est pas comme maintenant, où d'après ce que vous dites, les Soviétiques et les Chinois peuvent en venir à bout.

— Oui, c'est vrai, concéda le vieux Bob.

Joe s'aperçut que Cindy le regardait avec admiration suite à son intervention, et il s'empourpra.

Durant la nuit il rêva d'elle, et au matin, il se sentait très troublé.

Tous deux travaillèrent à la ferme durant toute la journée. Dans l'après-midi, tandis que Joe s'occupait seul des vaches qui avaient regagné leur étable suite à une averse particulièrement copieuse, il vit arriver Lynn.

Elle avait déboutonné le haut de sa chemisette et affichait un drôle d'air. Aussitôt, elle dit à Joe :

— Il faut que je te demande quelque chose.

— Ah oui, quoi ?

— Cindy, c'est ta petite amie ?

Joe se sentit confus.

— Heu, non, pas vraiment, fit-il. Enfin, disons que je la connais depuis pas mal de

temps. Nous habitons dans la même ville en Californie.

Lynn s'approcha de Joe, et il put renifler le parfum dont elle s'était copieusement aspergée.

— Tu as vraiment envie de continuer ton voyage ? fit-elle.

— Oui, bien sûr, répliqua Joe.

— Tu n'aimerais pas travailler ici ? Tu serais tranquille, non ?

Joe était très troublé. Il ne trouvait plus ses mots. Il ne savait comment expliquer à Lynn qu'il devait aller au Canyon de Chelly. Que son père le lui avait demandé. Que c'était très important pour lui.

Mais il fut tiré d'affaire quand il entendit Pat appeler sa fille.

Celle-ci afficha un air dépité, et s'en alla. Joe reprit son travail, et vit arriver Pat.

— Ça va, Joe ? fit celui-ci.

— Ça va, Pat, fit Joe.

Pat hocha doucement la tête, l'air soucieux, et dit :

— Lynn s'ennuie toute seule ici. Ce n'est pas très marrant pour elle ce coin perdu.

Ça allait bien quand elle était encore une enfant. Mais elle grandit, c'est une jeune fille maintenant.

Joe ne savait que répondre, et Pat demanda :

— Au fait, tu as un endroit précis où tu dois aller ?

— Oui, rétorqua Joe, je dois aller au Canyon de Chelly.

— Au Canyon de Chelly ! s'exclama Pat. Mais qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

— C'est mon père qui m'a demandé d'y aller.

— Ah oui, mais pourquoi ?

— Je dois aller y rencontrer un chaman.

— Bon, dit Pat, je vais te faire un plan pour y parvenir. Ce n'est pas tout près et pas

très évident à trouver. Et surtout, je voudrais te faire éviter les grandes agglomérations, on ne sait pas exactement ce qui s'y passe. On a beau être informés par les milices maoïstes, on ne sait pas si elles nous disent toute la vérité. On est un peu obligés de prendre tout pour argent comptant.

— Alors peut-être que tout est faux, suggéra Joe.

— Non, je t'assure que j'ai vraiment vu deux soucoupes chromaïennes se faire dézinguer par un Mig. Il y a forcément une partie de vraie. Une sacrée partie même.

Joe hocha la tête en silence.

— Bon, repartit Pat, tu peux arrêter ton travail, toi et Cindy, vous avez largement gagné les 100 chromas que je vais vous verser.

Joe eut un large sourire.

— Merci, on récupère ainsi ce que le gars de l'autoroute m'a racketté.

— Oui, et en plus ta Plymouth est comme neuve. La panne n'était pas aussi sévère que ça y paraissait. Vous pourrez reprendre la route après le repas du soir.

Celui-ci se composa de deux hot-dogs cuits à point et d'un coca, et à la nuit tombée, la Plymouth ressuscitée quitta la ferme.

Joe avait ressenti un pincement au cœur quand il avait croisé le regard de Lynn au moment des adieux, mais la présence de Cindy à ses côtés ôta vite toute tristesse de son esprit.

Chapitre X

Il mit la radio, mais au lieu du rock'n'roll habituel, il entendit une curieuse mélodie.

— Bon sang ! c'est de la musique chinoise ! s'exclama-t-il.

— Ça y ressemble, fit Cindy.

Ainsi, ce qu'ils avaient appris à la ferme des Carlson était bien vrai.

Il essaya de changer de station, mais à chaque fois on entendait la même musique, jusqu'à ce qu'une voix annonce :

« Camarades, nous pouvons vous annoncer que les milices maoïstes ont pris possession de la ville de Phoenix. Le drapeau rouge frappé des cinq étoiles jaunes, l'étendard de notre glorieuse mère patrie, La Grande Chine, flotte au sommet de la résidence du gouverneur qui a été arrêté sur le champ. Nous vous rappelons que cette opération a été appuyée par les Mig alloués par nos frères soviétiques, qui ont entièrement détruit toutes les soucoupes chromaïennes. Vive l'État populaire de l'Arizona, vive La Grande Chine ! »

— Incroyable, dit Joe, en éteignant la radio.

— À mon avis que ça va être mieux pour les Américains, estima Cindy. Après tout, les Chinois, comme d'ailleurs les Soviétiques, sont des Terriens comme nous, pas des extraterrestres. On devrait s'entendre avec eux, mieux qu'avec les Chromaïens.

— Va donc savoir, dit Joe.

Dehors la nuit étendait son voile sur un paysage rocailleux qui avait succédé aux champs, à un univers campagnard. Et bien que l'on approchât de Noël, il faisait plutôt chaud ; Joe transpirait d'ailleurs dans sa flying jacket. Il avait rangé précieusement le plan pour atteindre le Canyon de Chelly dans la boîte à gants. Il savait qu'il lui restait pas mal de kilomètres lafayettiens à parcourir avant de parvenir à destination, aussi avait-il l'intention de rouler toute la nuit. Pat semblait avoir réparé convenablement la

Plymouth ; elle fonctionnait sans faire d'histoire. Aussi quand soudain elle se mit à toussoter, Joe sentit son cœur s'emballer.

— C'est pas vrai, fit-il, ça ne va pas recommencer !

Mais plus la Plymouth avalait des kilomètres, plus il devenait évident qu'elle chauffait anormalement, et qu'une mauvaise odeur de brûlé envahissait l'habitacle.

— Il faut qu'on s'arrête un peu, conseilla Cindy, pour la laisser refroidir.

— Oui, tu as raison, fit Joe, mais je ne sais pas si ça suffira.

Ils aperçurent au loin une lumière.

— On va pousser jusqu'à cette lumière, ce doit être une maison, fit Joe, et on demandera de l'eau. À mon avis, le radiateur doit en consommer trop.

— Je te fais confiance, dit Cindy, je n'y connais rien en mécanique.

— Moi pas davantage, avoua Joe, c'est mon père qui s'occupait de cette vieille bagnole.

Bientôt, ils arrivèrent en vue de ce qui était un bar en planches. Une grande enseigne lumineuse clignotait dans la nuit. Joe gara la Plymouth sur un parking occupé par une dizaine de voitures aux chromes rutilants, et en sortit suivi de Cindy. Ils entendirent ce qui avait tout l'air d'être de la country music provenant du bar. Ils poussèrent la porte de l'établissement, et à peine furent-ils entrés, qu'ils crurent suffoquer, tant l'endroit était enfumé. Il y avait en plus pas mal de monde, et en grande majorité, des hommes coiffés de stetsons. Sur une petite scène, se produisait un groupe country. C'était une fille au corsage décolleté, portant une jupe à franges, chaussée de santiags et coiffée d'un stetson qui faisait office de chanteuse, et interprétait « Stand by your man », un standard de Loretta Lynn datant de 1960.

Derrière le comptoir, une grande brune habillée également en country girl, s'employait à servir des bières en boîte à une bande de gros bras ayant l'air

passablement éméchés.

L'un d'eux, un géant roux vêtu d'une chemise à carreaux et coiffé d'un stetson bien trop petit pour sa tête, brailla :

— Hé, les gars, regardez un peu ce qui vient d'entrer !

Tous les regards se fixèrent sur Joe et Cindy.

— Incroyable ! brailla à son tour un borgne au visage balafré.

Le gros rouquin se tourna vers l'orchestre, et hurla :

— Oh, la ferme, vous autres ! J'ai quelque chose à dire !

Et comme on n'exécutait pas assez vite son ordre, il sortit un colt d'un étui pendant à sa ceinture, et tira en l'air.

Aussitôt, on n'entendit plus ni violon, ni steel guitar, ni chanteuse ; les membres du groupe country restèrent figés.

Le rouquin s'adressa à Joe :

— Oh là, mon gars, tu peux me dire ce que tu fiches ici ?

Joe ne se démonta pas, et répondit calmement :

— Je cherche de l'eau pour le radiateur de ma voiture. Elle a tendance à trop chauffer.

L'autre éclata d'un rire gras.

— Ta bagnole a tendance à trop chauffer, fit-il en imitant Joe. Mais mon gars, à l'heure qu'il est, tu ne devrais pas avoir de soucis avec ta bagnole ; à l'heure qu'il est, tu devrais être en train d'en découdre avec les milices maoïstes de l'Arizona ! Tu ne devrais pas être ici, mon gars, mais au combat. Pareil pour ta nana, mon gars !

Joe regarda Cindy ; elle était blême. Dans le bar, ça ne sentait plus la fumée maintenant, mais une horrible odeur âcre de sueur, une véritable odeur d'adrénaline.

— Alors, qu'est-ce que t'as à répondre à ça, mon gars ? fit le rouquin en plissant

ses petits yeux porcins.

— Rien, fit crânement Joe. Si ce n'est que je n'ai pas à combattre pour la cause des Chromaïens qui occupent illégalement les États-Unis d'Amérique depuis quarante longues années !

Le rouquin sembla tout d'abord interloqué, mais très vite il se reprit et dit :

— Tu préfères te mettre aux ordres des communistes alors ?

— Je n'ai pas dit ça, objecta Joe.

— Si tu l'as dit ! lui cracha presque à la figure le rouquin. Chromaïa, c'est le rempart contre le communisme, contre le maoïsme, contre le bolchevisme. Il faut être aux côtés des Chromaïens, les défenseurs du monde libre. Et toi, si tu refuses cela, tu es pour les envahisseurs chinois et soviétiques ! Tu es contre le monde libre ! Tu es contre nous !

— Lynchons-les tous les deux ! ordonna le borgne.

— Oui, lynchons-les, approuva le rouquin. Lynchons ces traîtres à Chromaïa !

La serveuse du bar sortit à son tour un colt et tira en l'air, puis s'exclama :

— Ça suffit ! Pas d'histoires ici ! Ils veulent de l'eau pour leur voiture ? Eh bien, je vais leur en donner, et après ils fichent le camp !

— T'es trop bonne, fit le rouquin.

— C'est mon affaire, conclut la serveuse. Et maintenant, tournée générale, ça vous va ?

— Ah, bien sûr ! s'écria le borgne, car il fait drôlement chaud dans ton bar !

La serveuse lui adressa un clin d'œil puis cria :

— Oscar !

Aussitôt, un homme petit et bossu s'approcha du comptoir.

— Qu'est-ce que tu me veux, Rita ? demanda-t-il.

La serveuse répondit :

— Amène un jerrycan d'eau à ces deux là, et magne-toi !

— D'accord, Rita.

La serveuse s'adressa à Joe :

— Bon, vous allez prendre votre eau et déguerpir d'ici. Comme vous l'avez compris, ça vaut mieux pour vos os !

Joe acquiesça timidement de la tête, et la serveuse ouvrit un immense frigo rempli de boîtes de bière. La distribution commença sous les cris de joie des clients, qui furent bientôt couverts par le groupe de country music qui se remit à jouer.

Joe en avait la tête qui tournait. Il sursauta quand il sentit qu'on le tirait par la manche. C'était le dénommé Oscar qui lui amenait le jerrycan d'eau. Il le prit et fit signe à Cindy de le suivre. Ils sortirent tous deux tandis que les clients tiraient frénétiquement les languettes de métal de leur boîte de bière.

Dehors la nuit était étoilée et douce. Joe soupira un grand coup et dit :

— Eh bien, je croyais qu'il n'y avait qu'au cinéma, dans les westerns, qu'on pouvait vivre une chose pareille. Tu les as vu sortir leurs colts ?

— Ne m'en parle pas, fit Cindy, j'étais morte de trouille. J'ai bien cru qu'on allait y rester.

— Oui, moi aussi. Enfin le principal, c'est qu'on ait de l'eau.

Joe souleva le capot de la Plymouth. Il se dégageait une horrible odeur de brûlé du moteur.

— Vas chercher la lampe torche dans la boîte à gants, demanda-t-il à Cindy. Et fais gaffe au plan qu'il y a dedans.

Cindy acquiesça et revint avec la lampe allumée. Joe ôta le bouchon du vase de remplissage du radiateur, tandis que Cindy l'éclairait.

— Dis donc, fit-il, je crois bien qu'il n'y a plus une seule goutte d'eau là-dedans.

Il remplit le vase jusqu'à ras-bord, puis remit le bouchon.

— Allez, dit-il, espérons que la voiture va réussir à redémarrer.

Elle y parvint, mais il dut insister un moment.

La Plymouth venait de parcourir une vingtaine de kilomètres lafayettiens, quand elle recommença à toussoter, et très vite, une odeur de brûlé envahit l'habitacle.

Joe s'arrêta et alla remettre de l'eau avec l'aide de Cindy. La Plymouth voulut bien redémarrer, mais une quinzaine de kilomètres plus loin, elle s'arrêta d'un coup.

Joe soupira :

— Je pense que cette fois, c'en est fini.

Il redescendit de la voiture, ouvrit encore le capot qui laissa s'échapper une épaisse fumée noire, tandis qu'une odeur de brûlé empestait l'atmosphère.

Il rabattit le capot et alla s'asseoir à côté de Cindy.

Encore une chance qu'elle n'ait pas pris feu ou qu'elle n'ait pas explosé.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Cindy.

Joe haussa les épaules.

— Ce n'est vraiment plus la peine d'espérer quoi que ce soit de cette voiture maintenant. On va la pousser pour la garer sur le bas-côté. Je ne suis pas sûr qu'une autre bagnole n'ait pas l'idée de passer sur cette route. Alors il ne faudrait pas se faire rentrer dedans pendant qu'on est en train de dormir.

— Dormir ? s'étonna Cindy.

— Oui, dormir, il ne reste plus que cela à faire pour l'instant. On avisera demain pour la suite ; quand il fera jour ; qu'on verra clair.

Cindy hocha la tête, puis s'apprêta à descendre.

— Non, fit Joe, tu n'as qu'à te mettre au volant, c'est moi qui vais pousser cette

pauvre Plymouth.

Celle-ci fut garée sur le bas-côté de la route, et Joe s'installa près de Cindy. Pour l'heure, il avait oublié la guerre, la voiture en panne, le Canyon de Chelly. Toutes ces choses de grande importance, primordiales même. À la lumière du plafonnier, le visage de Cindy apparaissait paisible, détendu. Joe posa sa main sur la sienne. Elle le regarda, avec tout d'abord une expression de surprise dans les yeux. Mais elle se blottit très vite contre lui. Joe sut que cette nuit serait celle de la trêve et qu'il n'était pas pressé d'arriver au lendemain.

Chapitre XI

Le jour était levé et un chaud soleil égayait le ciel, quand Joe ouvrit les yeux. Mais il comprit très vite pourquoi il s'était réveillé en sursaut : on cognait avec insistance à la vitre de la voiture. Quand il vit que c'était un individu casqué et vêtu d'une combinaison verte qui se tenait penché, il tressaillit. Il réveilla Cindy qui dormait appuyée contre son épaule. Celle-ci bougonna, puis ouvrit à son tour les yeux et demanda :

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

De l'index, Joe lui désigna celui qui les regardait. Cindy eut un haut-le-cœur, et Joe baissa la vitre.

— Vos papiers d'identité ! dit l'agent de la Force de Sécurité.

Joe sortit sa carte de la poche de sa flying jacket, et Cindy fit de même. Joe la lui prit et donna les deux cartes à l'agent qui le fixait avec suspicion. Il jeta un vague coup d'œil aux cartes et avec un sourire déclara :

— C'est bien ce qui me semblait. Vous devriez être au front, et en plus sur le front

de Californie en train de participer à la glorieuse victoire sur les troupes chinoises.

Joe ravala sa salive.

— Allez, sortez de cette voiture ! ordonna l'agent.

Joe comme Cindy s'exécutèrent sans commentaires.

Le coin était désertique, aride, et alentour on voyait des chaînes de collines de couleur ocre. Entre la route et les collines, sur une bande de terre apparemment très sèche, étaient posées deux soucoupes. Les agents de la Force de Sécurité étaient au nombre de cinq, dont quatre pointant leur mitrailleuse sur Joe et Cindy. Ces derniers se liquéfiaient de peur. Ils savaient qu'ils étaient perdus, ce que leur confirma l'agent qui les avait contrôlés.

— Vous allez vite être envoyés au front, et en première ligne, fit-il d'un ton grinçant.

Joe comme Cindy avaient les jambes flageolantes, mais ils durent marcher jusqu'aux soucoupes.

L'agent qui les avait contrôlés leur en indiqua une en ordonnant :

— Allez, montez là-dedans !

Joe passa en premier et emprunta une petite échelle métallique. Il n'était jamais entré dans une soucoupe. Il découvrit l'intérieur pourvu de cinq sièges, et d'un tableau de bord constellé de boutons et de voyants. Cindy vint vite le rejoindre, et c'est alors qu'un bruit de mitraille fusa. On entendit des cris, puis le bruit de mitraille s'intensifia, et au bout de quelques minutes, ce fut le silence complet, comme s'il ne s'était rien passé. Cindy s'était blottie contre Joe qui l'enlaçait.

— Mais... qu'est-ce que c'est ? fit-elle, la voix tremblante.

— Je n'en sais absolument rien, je vais aller voir, décida Joe.

Cindy se recula, et il descendit l'échelle. Une fois en bas, il tressaillit en

découvrant les cinq agents de la Force de Sécurité étendus sur le sol, baignant dans des flaques de sang que la poussière ocre du sol commençait déjà à absorber. Il sentit l'émotion le submerger en s'apercevant que les Chromaïens pouvaient saigner comme les Terriens. Jusqu'à cet instant, comme beaucoup d'autres, il avait toujours considéré les Chromaïens comme des créatures à part qui, si elles avaient l'apparence d'humains, ne pouvaient rien posséder de commun avec eux. Mais son trouble cessa d'un coup, quand il vit venir vers lui toute une troupe d'individus vêtus de vert. Ils étaient armés de lourdes mitraillettes. Au sourire que chacun d'eux affichait, Joe en conclut qu'ils ne pouvaient être des ennemis. D'ailleurs, s'ils étaient vêtus de vert, leur tenue était différente de celle des Chromaïens. Elle se composait d'une veste dont le col leur arrivait au menton, et d'un pantalon. De plus, ils étaient tous coiffés d'une casquette, avec une étoile rouge ornant le devant.

Bientôt ils furent tout près de Joe, et l'un d'eux, un grand mince au regard d'un bleu perçant, s'exclama :

— Salut, camarade ! On peut dire que tu reviens de loin ! Mais vous étiez deux il me semble ?

— Oui, fit Joe, très troublé. Il y a mon amie qui est encore à l'intérieur de la soucoupe.

— Eh bien, qu'elle nous rejoigne, elle n'a plus rien à craindre. Vous venez d'être sauvés par la 5^{ème} brigade des milices populaires de l'Arizona. Je m'appelle Fred Anderson, et je suis le chef de ces vaillants maoïstes !

— Moi, c'est Joe, fit le fugitif qui avait du mal à reprendre contact avec la réalité.

Cindy descendit à son tour de la soucoupe, et serra les poings contre sa bouche quand elle découvrit les cinq Chromaïens morts.

— Voici, Cindy, mon amie, fit Joe.

— Salut, Cindy ! fit Fred, avec enthousiasme.

Puis il se tourna vers la dizaine de miliciens qui l'accompagnaient, où l'on trouvait autant de filles que de garçons.

— Camarades, nous avons deux recrues de plus pour faire triompher la cause du maoïsme !

Joe ravala difficilement sa salive, et Fred poursuivit :

— Il y a encore beaucoup à faire, même si on peut considérer à cette heure que l'Arizona fait partie de La Grande Chine. Il y a encore quelques Chromaiens qui traînent dans le coin et qu'il faut liquider. Mais du haut de nos collines, rien ne nous échappe. Nous avons vu les deux soucoupes arriver et se poser. On avait également repéré votre voiture arrêtée, et on se doutait qu'il allait se passer quelque chose. Nous avons attendu le meilleur moment pour intervenir et liquider ces salopards.

Joe était au plus mal. Les paroles de Fred le glaçaient, mais en même temps il devait admettre que Cindy et lui n'avaient pas été emmenés par les Chromaiens vers une destination peu enviable grâce à l'intervention des maoïstes.

— On va rejoindre notre campement, décida Fred.

— Attendez, fit Joe, j'ai des choses à récupérer dans la voiture.

— Eh bien, vas-y, camarade, fit Fred. Par contre, il faut laisser la voiture là où elle est, car elle ne pourra pas passer par les chemins que nous allons emprunter.

— Oh, ce n'est pas un problème. Le moteur est foutu.

Joe alla récupérer son sac ainsi que le plan pour atteindre le Canyon de Chelly, puis avec Cindy, il suivit la troupe de miliciens. Ils marchèrent pendant une bonne heure dans les collines sous un soleil cognant dur, si bien qu'ils étaient à la fois épuisés et assoiffés quand tout le monde arriva dans une vallée encaissée où avaient été dressées une centaine de tentes. Tout autour s'affairaient des miliciens armés. Ils devaient être

au moins deux cents, peut-être plus.

Fred s'adressa aussitôt à eux.

— Camarades, lança-t-il, notre brigade compte deux miliciens de plus : Joe et Cindy. Nous les avons tirés des griffes d'un commando de Chromaïens que nous avons liquidés. Je vous propose de leur souhaiter la bienvenue.

Les deux fugitifs eurent droit à des applaudissements, et même à des « vivats », de la part des miliciens qui étaient tous des teen-agers que l'on aurait pu rencontrer quelque temps auparavant au *Dancing*, ou dans un endroit du même genre. Mais pour l'heure, ils portaient la tenue maoïste, ainsi qu'une imposante mitrailleuse à l'épaule, décidés à en découdre avec l'ennemi.

— Bon, fit Fred, vous allez partager une tente avec d'autres camarades. Il va falloir vous trouver une tenue de milicien et une arme. Pour l'instant, vous allez manger un peu car je pense que vous en avez besoin, ensuite on passera à un cours d'instruction idéologique. Tout bon milicien se doit de connaître parfaitement les pensées du Président Mao, le précurseur de La Grande Chine et notre guide.

Joe était très mal à l'aise. Jusqu'à ce jour, pour lui, « guide » était un terme chomaïen. De l'entendre utiliser dans ce camp ne l'enthousiasmait guère.

Il put prendre avec Cindy le petit-déjeuner qui se composait de hot-dogs arrosés de coca, ensuite tous deux furent adressés à une jeune fille d'environ seize ans se prénommant Sharon, qui leur fit découvrir le petit livre rouge du Président Mao, et ils durent réciter jusqu'à les retenir, un tas de citations. Joe fut étonné de remarquer que Cindy montrait une certaine bonne volonté, alors que lui était réticent. Mais Sharon ne laissa rien paraître, et au bout de deux heures, elle indiqua qu'ils auraient droit à une nouvelle séance dès le lendemain. Joe s'efforça de sourire ; il valait mieux se montrer conciliant. Dans l'après-midi, les deux fugitifs durent partir avec un groupe de dix

miliciens, patrouiller dans les collines. On leur avait fourni à chacun une mitraillette, en leur promettant qu'ils pourraient revêtir leur uniforme très bientôt. Joe n'était pas pressé ; il en avait bien assez avec la mitraillette. Ils revinrent à la nuit, et après un frugal repas, on leur indiqua la tente où ils allaient dormir. Celle-ci était déjà occupée par deux filles qui leur souhaitèrent la bienvenue dans l'abri de toile, et se lancèrent dans l'éloge du Président Mao et de La Grande Chine en guise de « bonne nuit ».

Pour Joe commença une période effroyable. Il lui tardait de rejoindre le Canyon de Chelly, mais il ne savait vraiment pas comment l'expliquer à Fred. Il était d'ailleurs persuadé que celui-ci ne le laisserait pas partir, car il le comptait comme l'un des siens, en dépit du peu d'enthousiasme qu'il affichait. Pour Cindy, c'était différent, elle avait très vite insisté pour qu'on lui fournisse un uniforme, et excellait en matière d'idéologie maoïste. Mais l'intérêt qu'elle éprouvait pour Fred n'était pas étranger à ce phénomène. Et la veille de Noël, elle annonça à Joe qu'elle allait désormais dormir dans la tente du chef des miliciens. Joe en ressentit un pincement au cœur, mais plus que jamais il lui tardait de rencontrer le chaman navajo.

La nuit de Noël se passa comme d'habitude au camp ; on se coucha après un frugal repas, et après avoir évoqué le Président Mao et La Grande Chine.

Le lendemain, il faisait froid, et une légère couche de givre recouvrait les collines. Joe grelottait dans sa flying Jacket, quand soudain un sifflement perça le silence des lieux. Aussitôt, apparurent trois soucoupes filant dans le ciel. Joe se mit à les suivre du regard, mais très vite un bruit de réacteur couvrit le sifflement des soucoupes, et l'on put voir deux avions qui les prenaient en chasse.

Fred, surgi d'on ne sait où, s'exclama :

— Camarade, il va y avoir du sport !

Les soucoupes opérèrent un demi-tour et foncèrent sur les avions. L'une d'elles

lâcha un rayon incandescent qui frappa l'un des appareils, sans que cela ne produise pour autant le moindre effet. En réponse, l'avion envoya à son tour un rayon. On entendit alors un curieux bruit de succion, et la soucoupe s'enflamma.

Des « hourras » fusèrent alentour.

— Et une de moins ! s'écria Fred.

Mais il n'avait pas fini de se réjouir, car l'avion envoya son rayon sur une deuxième soucoupe, puis sur la troisième, les transformant en torches qui piquèrent comme la première vers sol où elles s'écrasèrent en explosant.

Joe était horrifié, mais Fred lui dit en riant :

— Faut pas te laisser impressionner, camarade, c'est le métier qui rentre !

Joe hochait nerveusement la tête et Fred poursuivait :

— Ce sont des Mig pilotés par des Soviétiques du Texas. Ces appareils ont été acheminés depuis le Mexique qui est, comme tu ne le sais peut-être pas, une république soviétique depuis un mois. Il en est d'ailleurs de même du Brésil, du Venezuela et du Chili. Le chef suprême de la Grande Chine laisse ces pays à l'empire soviétique. Par contre, pour ce qui est de l'Amérique du Nord, il a conclu un accord avec Dimitri Poutjinev pour qu'il la partage avec lui.

Joe grimaça un sourire en réponse.

— Viens, dit Fred, je vais te montrer le résultat du magnifique travail de nos frères soviétiques.

Joe le suivit à contre cœur, d'autant qu'il dut crapahuter à travers les collines pendant une bonne demi-heure pour atteindre l'endroit où les soucoupes s'étaient écrasées : une plate-forme rocheuse où elles finissaient de se consumer. Joe et Fred s'approchèrent de débris fumants, et Joe tressaillit quand il découvrit trois corps entièrement carbonisés étendus dans la poussière ocre.

— C'est que les rayons sont efficaces ! s'exclama Fred avec un enthousiasme qui glaça Joe.

Il ressentit d'un coup une terrible nausée, et dut accomplir des efforts surhumains pour ne pas se mettre à vomir.

— À une certaine époque, continua imperturbablement Fred, les Chromaïens étaient les premiers en matière de rayons de combat, mais les Soviétiques les ont largement dépassés, et ont même trouvé un alliage qui rend leur Mig indestructibles. Autant dire que la fin de l'ère de Chromaïa a bel et bien commencé, et que celle-ci ne tardera plus à s'achever.

Joe regardait les corps calcinés en se demandant jusqu'où irait la folie de la guerre. Miami et La Havane atomisées, et maintenant des rayons de plus en plus destructeurs ! En quelques mois on avait basculé dans un monde monstrueux où l'ignoble et l'irréparable voulaient absolument s'imposer, jusqu'à se banaliser. Mais Joe refusait de tout son être cet état de fait. Il lui fallait gagner le Canyon de Chelly, rencontrer le chaman navajo.

Les jours passèrent cependant sans qu'il ne trouve le moyen de quitter le camp.

Et l'on arriva ainsi en 2002. Le mois de janvier promettait d'être très froid, mais chaque jour il fallait patrouiller dans les collines à la recherche de Chromaïens. Un après-midi, tandis que Joe se reposait après une marche harassante qui avait commencé tôt le matin, il vit revenir le groupe de Fred et de Cindy. Il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir qu'ils ramenaient un prisonnier. Il s'agissait d'un jeune gars d'à peine seize ans, portant la combinaison verte des Chromaïens, avec dans le dos l'inscription le désignant comme un supplétif.

— Nous avons capturé un traître ! lança Fred à la cantonade. Un supplétif, un vendu à Chromaïa !

Joe sentait son cœur battre à se rompre. Il regarda Cindy, mais il ne croisa qu'un regard dur. Et il sursauta quand Fred s'adressa à lui :

— Camarade Joe, tu vas avoir l'honneur de garder le traître jusqu'à demain matin à l'aube, où tu l'exécuteras.

Joe faillit perdre connaissance. Un voile noir apparut devant ses yeux, mais il secoua la tête et recouvra aussitôt ses esprits.

— Qu'est-ce qu'il y a, ça ne va pas ? fit Fred. Tu n'as pas l'air bien !

— Si, si, ça va très bien, mentit Joe.

Il regretta aussitôt de ne pas avoir dit la vérité ; de ne pas avoir avoué qu'il était incapable de tuer. Mais aussitôt il pensa qu'il avait sans doute agi pour le mieux.

Le prisonnier avait la tête baissée. Il se tenait voûté avec les mains attachées derrière le dos. Il était effondré, incapable de la moindre réaction.

Il fut conduit sous la tente de Joe, et la garde commença.

Le prisonnier était assis par terre comme celui qui devait s'appliquer à pointer son arme sur lui. Il finit par regarder Joe, et celui-ci put lire dans ses yeux toute la détresse du monde. Les deux filles avec lesquelles Joe partageait la tente étaient dehors ; alors n'y tenant plus, il dit à voix basse :

— Écoute, je ne sais pas comment ça va se passer, mais on va foutre le camp d'ici cette nuit. Je vais te tirer de ces sales draps.

Le prisonnier le regarda, incrédule, et Joe ajouta :

— T'en fais pas, mon pote, ça va s'arranger.

Le soir venu, le prisonnier eut droit à un plat de porridge que tenta de lui faire avaler l'une des deux occupantes de la tente, car il devait rester attaché, suivant les ordres de Fred. Même si Joe s'était évertué à le rassurer, il demeurait encore très noué, et le porridge passait mal. Après le repas, eut lieu comme d'habitude

l'encensement du Président Mao et de La Grande Chine, et les deux filles décidèrent de se glisser dans leur sac de couchage car elles étaient épuisées.

L'une d'elle dit à Joe avant de s'endormir :

— Tu nous réveilleras pour qu'on assiste à l'exécution.

— Pas de problème, fit Joe qui n'en revenait pas d'une telle perte d'humanité.

Il resta à attendre, à la lueur d'une lampe diffusant une pâle lumière. Il écoutait le souffle des deux filles qui dormaient d'un sommeil profond. Bientôt il se glissa sans faire de bruit hors de la tente. La nuit était froide, parfaitement étoilée, et le camp semblait endormi.

Comme chaque nuit, quatre sentinelles avaient été laissées de faction. Cindy avait prévenu Joe qu'elle assurait le premier tour de garde et serait postée à l'extrémité nord. Elle ne lui adressait plus la parole que pour ce genre de sujet. Mais dans le cas présent, cela constituait une précieuse information, qui laissait penser qu'elle était encore capable d'éprouver de la compassion.

Joe sortit un couteau à cran d'arrêt d'une poche de son jean, puis s'approcha du prisonnier. À peine fut-il près de lui, qu'il devina qu'il tremblait de peur.

— Te t'inquiète pas, dit-il, je vais simplement trancher tes liens, ce sera plus pratique pour notre cavale.

Il passa à l'action, puis prit une lampe torche qu'il avait préparée et fit signe au prisonnier de le suivre. Il mit le cap sur l'endroit où devait se tenir Cindy. Il était confiant, aussi n'en crut-il pas ses yeux quand elle surgit, en pointant sa mitraillette sur lui et en ordonnant :

— N'avance plus où je t'abats.

Il resta tout d'abord sans voix, puis réussit à dire :

— Mais, Cindy, laisse-moi passer.

— Arrête, je t'ai dit !

Il était parti sans arme, trop content de s'être enfin débarrassé de cette maudite mitraillette qu'il avait dû traîner pendant des jours. Il lui fallait persuader Cindy. Mais il la sentait déterminée, intraitable. Tout à l'heure, il avait cru qu'elle lui avait indiqué son tour de garde parce qu'elle avait deviné qu'il chercherait à fuir. Mais maintenant il était persuadé qu'elle lui avait tout bonnement tendu un piège. Elle allait les ramener, lui et le prisonnier, à Fred, et il risquait bien d'être exécuté avec celui qu'il avait voulu sauver. Il n'avait donc rien à perdre, il lui fallait tenter le tout pour le tout. Il s'avança vers Cindy qui serra très fort sa mitraillette. Il ne lui parla pas, ça ne servait à rien. Il continua d'avancer. Il se retourna rapidement pour vérifier si le prisonnier le suivait. C'était le cas ; alors il continua encore. Il se retrouva tout près de Cindy et la fixa. À la lueur de la lune, son visage apparaissait blafard. Elle serrait ses mâchoires autant que sa mitraillette. Au moment où il allait la toucher, elle s'écarta, le laissa passer.

— Merci, Cindy, dit tout simplement Joe.

En moins de deux, il fut absorbé avec le prisonnier par la nuit.

— Je ne sais pas comment te remercier, dit alors ce dernier.

— Tu t'appelles comment ? fit Joe.

— Aristote, répondit l'autre.

— Tiens, c'est marrant comme nom, estima Joe. Bon, c'est pas tout ça, mais je ne sais pas comment on va se débrouiller dans ces collines...

— Moi je sais où aller, fit Aristote.

— Ah oui, et où ça ?

— À Athéna.

— Qu'est-ce que c'est ce truc ?

- Ce n'est pas un truc, c'est la ville d'où je viens.
- Et tu connais vraiment le chemin pour y parvenir ?
- Bien sûr.
- Alors, à toi de jouer maintenant, fit Joe.

Chapitre XII

Aristote fut un guide exemplaire ; Joe n'eut qu'à le suivre. Ils marchèrent dans la nuit, éclairés par la lune qui rendait presque inutile la lampe torche que Joe avait confiée à son nouvel ami. Tous deux avançaient sans songer aux miliciens qui auraient pu se lancer à leur poursuite. Mais ils pensaient que leur fuite ne serait découverte qu'au petit matin, et d'ici-là ils auraient pris une sacrée avance. Plus les deux fuyards progressaient, plus les collines semblaient hautes, jusqu'à devenir de véritables montagnes. Mais ils étaient déterminés, et Joe, plus que jamais, voulait atteindre le Canyon de Chelly.

Quand le jour se leva, Joe et Aristote commençaient à traîner les pieds d'épuisement. Mais soudain apparut en contrebas, une ville des plus insolites. Elle était toute blanche, et constituée de maisons à l'architecture étrange.

— Voici Athéna ! s'exclama Aristote. La ville principale de la communauté des Graéquiens.

— Des Graéquiens ? s'étonna Joe.

— Oui, reprit Aristote, la communauté des Graéquiens s'est formée il y a environ quinze ans. Ce sont des ex-Américains, tous d'origine grecque qui ont eu l'idée de cette communauté.

— Et tu en fais donc partie ! dit Joe.

— Oui, absolument. Je m'appelle Aristote Paramandis. Mon père s'appelait à l'origine Norman Paramandis, mais il a pris le prénom de Périclès.

— Vraiment amusant tout cela, estima Joe.

— Peut-être, mais c'est ainsi. Tous les membres de la communauté des Graéquiens ont décidé de renouer avec la Grèce antique : sa culture, ses coutumes.

— Et l'architecture bizarre de cette ville que nous apercevons là-bas, fait également partie de la culture de la Grèce antique ?

— Oui, dans les villes de la Grèce antique, il y avait des maisons toutes blanches, avec des colonnades, des frontons sculptés. L'esthétisme comptait énormément chez nos ancêtres.

Joe qui n'avait jusqu'à cet instant, jamais entendu parler de la Grèce antique, se contenta de hocher la tête.

— Bon ce n'est pas tout ça, dit Aristote, mais nous ne sommes pas encore arrivés. De là où nous nous trouvons, nous avons l'illusion qu'Athéna est à portée de main, mais il nous faut encore parcourir au moins dix kilomètres lafayettiens.

— Hum, oui, bien sûr, fit Joe qui commençait à avoir besoin d'un bon lit.

Et les deux amis descendirent des sentiers de plus en plus escarpés, mais avec la satisfaction de voir Athéna se rapprocher toujours davantage.

Le soleil était très haut dans un ciel d'azur quand ils entrèrent dans la ville. Un groupe d'hommes et de femmes vint à leur rencontre, et Joe fut très étonné par leur aspect. Les hommes portaient des tuniques qui leur arrivaient aux genoux, et les femmes de longues robes. Le blanc était de mise ; et pour compléter sa tenue, chacun était chaussé de sandales. Les hommes avaient tous les cheveux courts et la plupart arboraient des barbes de différentes longueurs. Quant aux femmes, elles s'étaient

toutes évertuées à remonter leurs cheveux, afin de les porter en chignons très impressionnants. Elles étaient par ailleurs parées de bijoux et notamment de boucles d'oreilles.

Un vieillard à la longue barbe s'approcha d'Aristote, et s'exclama :

— Mais, par Zeus, c'est le fils de Périclès !

— Tu as raison, Socrate ! s'exclama à son tour une femme, c'est bien lui. Mais tu as réussi à t'échapper, à fuir les Chromaïens ?

— Ce sont plutôt les milices populaires que j'ai fuies, répondit Aristote. J'ai été capturé par elles, tandis que tous les Chromaïens de mon unité ont été tués.

Un murmure s'échappa du groupe d'hommes et de femmes qui avaient les yeux rivés sur Joe et Aristote.

— Ensuite, reprit ce dernier, j'ai été emmené jusqu'à leur campement. Et à cette heure je serais mort si Joe ne m'avait pas délivré.

Il désigna son ami du doigt et le vieillard vint l'étreindre.

— Ah, merci, fit-il.

Joe crut suffoquer tant il le serrait fort contre lui. Puis il relâcha son étreinte et dit : Aristote, va donc voir Périclès, ton père, il se fait beaucoup de souci.

— Oui, j'y vais, dit l'intéressé.

Il guida Joe à travers des rues blanches, parmi les habitations qui semblaient provenir d'une autre planète. Joe en aperçut une encore plus grande, plus blanche et plus finement décorée que les autres.

— C'est le temple voué au dieu Zeus, expliqua Aristote. Zeus est notre dieu principal.

Joe ne comprenait pas grand-chose à tout cela. La religion n'existait pas, ou du moins n'existait plus à Chromaïa, si ce n'est sous la forme du culte du Guide, que tous

les Terriens se refusaient à respecter.

— Voilà ma maison ! s'écria d'un coup Aristote, tandis qu'ils arrivaient en vue d'une demeure à colonnades comme beaucoup d'autres, et dont la façade était parée de sculptures représentant des scènes de banquets.

Il n'y avait pas de porte et l'on entrait directement dans la pièce principale, très spacieuse, aux murs d'un blanc immaculé, au sol recouvert de dalles de couleur vermillon, et pourvue de meubles en bois. Un homme en tunique était assis sur une sorte de canapé, et il se tourna brusquement vers Joe et Aristote.

— Par Zeus, le maître de l'univers ! s'exclama-t-il, mais tu es bien Aristote ! Aristote mon fils !

— Oui, papa, fit Aristote avec un large sourire. Tu n'es pas victime d'une hallucination. C'est bien moi, en chair et en os.

Périclès comptait une quarantaine d'années. Ses cheveux bruns étaient coupés très courts et sa barbe finement taillée. Il présentait le même nez droit et le même menton volontaire que son fils. Ils se ressemblaient tous deux énormément.

— Mais, reprit-il, comment as-tu pu échapper aux Chromaïens ?

Aristote se lança dans un récit qui se termina évidemment par l'intervention de Joe. Alors Périclès se perdit en remerciements, ce qui finit par mettre mal à l'aise le jeune Californien.

Puis Périclès invita son fils et son sauveur à s'asseoir près de lui, et dit :

— La situation est très préoccupante. Qu'allons-nous devenir ? Apparemment, les Chromaïens vont être chassés des ex-USA. Mais une terrible guerre se prépare entre les Soviétiques et les Chinois pour le partage de l'Amérique du nord.

— Mais, objecta Joe, Fred, le chef de la brigade maoïste où je me trouvais, affirmait qu'un accord était passé entre l'empire soviétique et La Grande Chine

concernant ce partage !

— Foutaise que tout cela, rétorqua Aristote. L'un comme l'autre veut contrôler l'ensemble de l'Amérique du nord. Et pour cela, une fois les Chromaiens partis, ils vont s'entretuer.

— C'est hélas vrai, fit Périclès. Les temps sont de plus en plus troubles, et notre communauté n'a plus long à vivre. À moins que Zeus, dans sa toute puissance...

Mais Périclès se mit à réfléchir et devint très sombre. Il finit par déclarer :

— Il est vrai que dans les temps anciens, il n'a pas empêché la disparition de notre civilisation exemplaire... Enfin, c'est le passé. Mais au fait, mes enfants, vous devez mourir de faim après avoir marché toute la nuit. Je vais prévenir Héléna pour qu'elle apporte des dattes, du miel et du lait.

Périclès se leva et partit dans une autre pièce.

— Qui c'est Héléna ? demanda Joe.

Aristote sourit.

— C'est ma sœur. Elle n'a que 18 ans, mais elle s'occupe de la maison depuis la mort de notre mère l'année dernière.

Joe vit le regard de son ami s'assombrir. Mais très vite il reprit son sourire, et dit :

— Au fait, la fille qui nous a finalement laissé passer cette nuit, tu la connaissais bien ?

Joe hocha la tête.

— Oui, ça a été ma petite amie pendant un temps, d'ailleurs très court. Mais elle s'est entichée de Fred, le chef de la brigade. En tout cas, elle nous a laissé nous enfuir.

— Tu ne penses pas qu'elle va avoir des problèmes ?

— Oh, rien ne pourra prouver que c'est elle qui nous a laissé filer. Enfin, je l'espère. Puis de toute façon, je ne pense pas que la milice de Fred ait seulement

songé à nous retrouver.

Joe s'interrompit de parler en voyant arriver une jeune fille brune au chignon très sophistiqué et dont la peau mate tranchait avec le blanc de sa longue robe. Elle portait un panier rempli de victuailles.

— Héléna, fit Aristote, je te présente Joe, le gars à qui je dois la vie sauve.

— Salut, Joe, fit Héléna avec un large sourire.

Elle posa son panier sur une table placée devant le canapé, et dit :

— Je dois y aller. Je vous souhaite un bon appétit.

Et elle se retira tandis que Joe la suivait des yeux.

À la fin du petit déjeuner, Périclès revint dans la pièce et demanda à Joe :

— Que comptes-tu faire maintenant ?

La réponse fut immédiate.

— Je dois me rendre au Canyon de Chelly.

— Au Canyon de Chelly ! s'exclama Périclès.

— Oui, je dois y rencontrer un chaman navajo.

— Eh bien, si tu le veux, je peux te conduire là-bas. Ça ne devrait pas nous prendre plus de deux jours.

— J'ai un plan pour arriver à bon port, précisa Joe.

Cela amusa Périclès.

— Oh, il ne sera pas bien utile. Je connais très bien l'Arizona, tu sais. Nous partirons demain de bonne heure, car tu as tout d'abord besoin de te reposer.

— Entendu, dit Joe.

Il était trop énervé à la pensée de parvenir bientôt à son but où l'attendait sans aucun doute une mission d'importance, mais dont il ignorait paradoxalement la teneur exacte. Aussi ne ressentit-il pas le besoin de dormir durant la journée. Il en fut

de même d'Aristote qui accusait le contre coup de toutes les émotions qu'il avait connues ces derniers temps.

Les deux jeunes gens avaient pris un bain, et si Joe avait gardé ses vêtements qu'il traînait depuis plusieurs semaines, Aristote avait quant à lui opté pour une tenue graéquienne, se débarrassant avec plaisir de ses frusques de supplétif chromaïen.

Dans l'après-midi, il emmena Joe dans un jardin d'intérieur, où s'épanouissaient sous une verrière, des plantes grasses de différentes espèces. Les deux jeunes gens s'assirent sur un banc, et Aristote raconta son histoire. Il dit comment il avait été enrôlé de force dans les troupes chromaïenes deux mois plus tôt, et donna des détails sur sa vie de supplétif. Joe parla de l'entraînement sur la plage, de la préparation pour partir au combat, puis de sa fuite avec Cindy.

Le soir, Périclès organisa une fête à laquelle il convia une dizaine de voisins. On y servit des mets que Joe n'avait jamais eu l'occasion de goûter, telles des viandes roulées dans des feuilles de vigne et accompagnées de fruits très sucrés, qu'il apprécia et préféra même aux hamburgers ou encore aux hot-dogs. Durant le repas, il discuta beaucoup avec Héléna, sous le regard amusé de Périclès et d'Aristote.

Le lendemain, il fut réveillé de bonne heure par Périclès, et après un petit-déjeuner composé une fois encore de dattes, de miel et de lait, il fut amené à un chariot bâché semblable à ceux de la conquête de l'Ouest, qu'un vieux cheval s'apprêtait à tirer.

Il ne cacha pas son étonnement et, s'en amusant, Périclès dit :

— Eh oui, ici, nous n'utilisons pas de véhicules à moteurs, afin de préserver la planète. Nous sommes des ennemis de la pollution.

— Très bien, dit Joe, en prenant place sur le chariot et en se demandant s'il allait vraiment arriver un jour à destination.

Périclès attrapa les rênes du cheval, et après qu'il eut tiré légèrement dessus, le

canasson se mit à avancer, en tractant laborieusement le chariot.

Joe aperçut alors Héléna qui lui faisait signe au revoir. Il agita la main, très ému, puis le chariot remonta une rue déserte, où sur le blanc des habitations, se projetait l'ombre de l'étrange équipage en partance pour le Canyon de Chelly.

Chapitre XIII

Périclès ne s'était pas trompé en déclarant que le voyage ne prendrait pas plus de deux jours. Ce fut en effet le cas. Il faut toutefois préciser que le vieux cheval se montra finalement beaucoup plus robuste, et surtout plus rapide qu'il ne l'avait laissé penser au départ d'Athéna.

Durant le temps qu'il passa avec Périclès, Joe lui fit part de ses craintes à propos de ses parents. Périclès tenta de le rassurer, en lui disant que d'après des sources bien informées, la Californie était assurément occupée par les troupes chinoises, mais qu'aucune exaction n'aurait été commise à l'encontre de la population.

Joe voulut bien le croire. Ils passèrent une nuit dans le chariot, et au matin, ils furent réveillés par un sifflement. C'était une soucoupe qui fuyait au plus vite. Très peu de temps après, cinq Mig apparurent, et Joe raconta à Périclès comment des avions soviétiques avaient détruit des soucoupes et carbonisé leurs occupants. Périclès se montra très triste et déclara que c'était la violence qui avait amené la fin de la civilisation de la Grèce antique ; la violence qui l'avait emporté sur la philosophie, l'art des grands penseurs que cette nation avait pourtant engendrés, et dont elle pouvait s'enorgueillir. Pour lui, la violence était le signe annonciateur de la fin des empires. Chromaïa allait disparaître, mais ceux qui avaient contribué à sa perte n'avaient guère plus de chance de survivre s'ils n'oubliaient pas la violence.

Joe aimait discuter avec Périclès et se demandait s'il apprécierait autant la compagnie du chaman.

Le chariot traversa des paysages arides où des cactus se dressaient sur des rocs de plus en plus hauts.

Quand ils parvinrent à un endroit impressionnant, tant il reflétait l'aspect grandiose que possède souvent la nature, Joe comprit qu'ils étaient arrivés à destination. Le chariot roulait dans une gorge cernée de hautes montagnes que les siècles et les éléments avaient sculptées en des formes étranges, abstraites, parmi lesquels dominaient des pics géants se dressant vers le ciel dépourvu de nuages. Joe ne s'était jamais demandé à quoi pouvait ressembler la planète Chromaïa que ses habitants avaient dû fuir, mais en cet instant, il lui vint à l'esprit que les paysages qu'elle présentait, étaient peut-être semblables à ceux qui s'offraient à ses yeux. Le chariot roula pendant trois bons kilomètres lafayettiens, et Joe et Périclès arrivèrent en vue de huttes coniques, autour desquelles étaient garées des voitures aux chromes rutilants. Bientôt, ils virent venir vers eux un groupe d'individus. C'étaient des hommes aux longs cheveux noirs retenus par des bandeaux, et portant des costumes très colorés.

Périclès tira sur les rênes du cheval qui s'arrêta aussitôt. L'un des individus demanda :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Je suis Périclès, de la communauté des Graéquiens, dit le conducteur du chariot.

L'homme qui avait posé la question, un Navajo d'une quarantaine d'années, au visage cuivré et déjà marqué par le temps, dit :

— Je ne connais pas ta communauté, homme blanc. En tout cas, ton chariot me rappelle une bien triste époque ; celle de la conquête de l'Ouest.

— Désolé, fit Périclès, je comprends très bien votre sentiment. Seulement, avec ce

chariot, on ne pollue pas la planète. Ce n'est pas comme avec toutes ces voitures...

Mais Périclès n'alla pas plus loin devant le regard courroucé du Navajo. Celui-ci s'adressa cette fois à Joe :

— Et toi, qui es-tu ?

— Joe Whitecloud, répondit l'intéressé, et je suis venu pour voir le chaman.

Le Navajo eut un sursaut et posa la main sur son cœur.

— Joe Whitecloud ! fit-il, soit le bienvenu au Canyon de Chelly. Descends de ce maudit chariot, je vais te conduire chez le chaman.

Joe acquiesça de la tête, puis descendit.

— Bien, fit Périclès, je vais repartir, on m'attend dans ma communauté.

— C'est ça, fit le Navajo, va donc rejoindre ta communauté.

Joe regarda Périclès pour lui signifier qu'il était désolé, mais le Graéquien haussa les épaules avec un petit sourire.

— Allez, bonne chance, Joe, lança-t-il, avant de donner l'ordre au canasson de reprendre la route.

Joe suivit le Navajo à travers les huttes qui semblaient faites de terre séchée. Bientôt il entra dans l'une d'elles. Il vit tout de suite un vieil homme aux traits ravinés, dont les nattes grises tombaient sur ses épaules, assis par terre avec quatre autres hommes plutôt jeunes qui, s'ils portaient des tenues indiennes, avaient les cheveux courts. Tout ce petit monde avait les yeux rivés sur un écran de téléviseur placé sur une table basse.

Le vieil homme délaissa le téléviseur et regarda l'individu que Joe avait suivi.

— Ce jeune homme s'appelle Joe Whitecloud, dit celui-ci, et il veut te rencontrer.

Il faisait suffisamment clair dans la hutte grâce à une ouverture laissée dans le toit.

Alors Joe vit deux yeux noirs très perçants interroger les siens.

— C'est mon père, commença-t-il la gorge serrée par l'émotion, c'est mon père qui...

Le chaman sourit et dit :

— Ne te perds pas en explications, je sais pourquoi tu es venu jusqu'à moi, descendant de Jesse Whitecloud, qui fut un grand chaman séminole.

— Co... comment ? fit Joe.

— Ah, tu n'es pas au courant apparemment, reprit le chaman. Ton grand-père était en effet un grand chaman séminole. Nous avons eu l'occasion de nous rencontrer lors de certains conciles. Il n'était pas rare il y a quelque temps que des chamans de plusieurs tribus se rencontrent. Mais regarde un peu ce que diffuse ce téléviseur.

Joe regarda ce qui défilait sur l'écran, et vit des troupes marchant au pas dans les rues d'une grande ville.

— Il s'agit de Salt Lake City, déclara le chaman. Les Chinois ou leurs milices américaines se sont rendus maîtres de la Californie, du Nevada, de l'Arizona, de l'Utah, et s'appêtent à s'accaparer du Colorado. Quant aux forces soviétiques, en plus du Texas et du Nouveau-Mexique, elles ont annexé l'Alaska et le Canada, mais aussi presque tous les États du Nord. Le drapeau soviétique flotte sur le toit de la Maison Blanche à Washington, et le Guide des Chromaïens aurait été exécuté. Enfin, ça reste à vérifier. Maintenant la guerre devrait commencer entre Chinois et Soviétiques. Car malgré ce qui aurait été conclu, Dimitri Poutjiniev n'a guère l'intention de partager l'Amérique du nord avec les autorités de Pékin. La seule chose qu'il ait concédé, c'est d'offrir la Floride à Fidel Castro, en guise de consolation suite au bombardement nucléaire de La Havane. Mais Fidel Castro hérite d'un État avec une ville, Miami, qui est désormais tout autant radioactive que La Havane. Tout cela n'est que folie, monstrueuse folie.

— Et les tours de Manhattan ? demanda Joe, c'était vraiment une erreur des Soviétiques, ou une déclaration de guerre ?

Le vieux chaman afficha une moue de dégoût.

— Va savoir, tout ça n'est que folie, et je ne le répéterai jamais assez. Mais nous n'en avons pas fini avec les horreurs. Car les Chromaïens ne vont pas en rester là, n'est-ce pas, Yéris ?

Joe se tourna vers celui que le chaman venait de solliciter. C'était un jeune homme au teint clair, mais au nez busqué et aux cheveux très noirs.

— Yéris est un métis de Chromaïen et de Navajo, expliqua le chaman.

L'air éberlué de Joe l'amusa.

— Eh oui, ça existe. Son père est un Chromaïen et sa mère une fille de notre communauté. Yéris est né de cette union. Ses parents ont caché aux autorités chromaïennes cet événement peu commun le temps qu'ils ont pu, mais ils ont fini par être intrigués. Alors, Yéris n'a plus eu qu'à s'enfuir, et il est venu se réfugier parmi nous. Il n'est d'ailleurs pas venu seul. Il a amené avec lui ses trois camarades qui ont refusé de combattre pour Chromaïa. Mais vas-y, Yéris, on t'écoute.

Le jeune homme commença d'une voix tremblante :

— Une partie des Chromaïens ont contribué à la perte de leur planète. La société chromaïenne, depuis toujours, comptait des Guerriers et des Penseurs. Un jour, les Guerriers ont décidé d'anéantir les Penseurs. Seulement, ce ne fut guère aisé. Car si ces derniers ne possédaient pas la force, ils surent utiliser la ruse pour mettre en échec les Guerriers. Ne reculant devant rien, ceux-ci ont mis au point une arme extrêmement toxique qu'ils ont utilisée contre les Penseurs réfugiés dans une immense vallée. Il y eut énormément de morts parmi les Penseurs. Les survivants se rendirent, et devinrent les esclaves des Guerriers. Ces derniers avaient gagné la partie, mais en même temps

empoisonné toute la planète Chromaïa avec leur arme effroyable. Bientôt, les ressources naturelles de la planète s'épuisèrent, la faune et la flore moururent, et la planète se trouva en état de désintégration progressive. Alors, vint le temps où il fallut l'abandonner. C'est ainsi que les Chromaïens, du moins les Guerriers de Chromaïa, sont débarqués il y a quarante-et-un ans sur le territoire des États-Unis d'Amérique. Aujourd'hui, ces Chromaïens sont de nouveau en difficulté, et il y a tout lieu de croire qu'ils vont encore utiliser leur arme effroyable, avec la conséquence que cela ne peut qu'impliquer.

Le jeune métis s'arrêta de parler, et c'est le chaman qui poursuivit :

— Oui, la planète Terre est menacée, comme autrefois la planète Chromaïa. Et comme elle, elle risque de disparaître, si on ne fait rien.

— Mais que peut-on faire ? demanda Joe, complètement dépassé par les événements.

Le chaman attendit un peu avant de répondre :

— Il nous faut agir sur le cours des événements, modifier l'Histoire. Et même la refaire.

— Refaire l'Histoire ? dit Joe d'une voix sourde.

— Oui, dit le chaman, on doit refaire l'Histoire à partir du 20 janvier 1961, jour où John Kennedy a été enlevé par les Chromaïens.

Joe avait les yeux exorbités.

— Mais comment cela ? Je ne comprends rien à ce que vous dites.

Le chaman sourit.

— Normal, il te faut des explications. Viens donc, nous allons sortir de cette hutte.

Joe s'exécuta et suivit le chaman. Les quatre autres en firent autant. Dehors, bien que le soleil fût radieux, le temps était frais, et des jeunes filles étaient assises en

cercle sur le sol, avec des couvertures aux couleurs chatoyantes enroulées autour d'elles.

À la vue du chaman et des cinq jeunes gens qui l'accompagnaient, chacune d'elles se recula, pour que tout le monde puisse prendre place dans le cercle.

Quand cela fut fait, le chaman dit à une jeune fille qui tenait une fine baguette à la main :

— Ah, Cheena, ta baguette est la bienvenue. Donne-la-moi que j'explique quelque chose de très important à notre ami Joe qui vient d'arriver parmi nous.

L'interpellée était une jeune fille d'au moins dix-huit ans. C'était une Navajo au teint cuivré, aux traits harmonieux dont les cheveux d'un noir de jais étaient coupés au carré. Elle ôta sa couverture, laissant ainsi apparaître une veste à franges et un jean. Elle était par ailleurs chaussée de mocassins indiens. Elle regarda Joe et lui sourit, ce qui troubla le jeune homme.

— Cheena, tu me donnes ta baguette ? répéta le chaman avec une certaine ironie dans la voix.

La jeune fille la lui tendit.

— Parfait, dit le chaman ; bon, maintenant, Joe, regarde bien.

Joe suivit des yeux la baguette qui traça un cercle au contour parfait sur la poussière ocre du sol.

— Tu vois, Joe, reprit le chaman, ce cercle représente le déroulement du temps. Tous les événements s'enchaînent les uns après les autres, suivant le mouvement du cercle. Comme ce cercle, le temps est tracé, ainsi que les événements, les différents destins, etc... Mais il peut arriver qu'un événement que l'on pourrait qualifier de divergeant, vienne troubler le bon déroulement du temps, vienne fausser le cercle.

Le chaman traça une petite croix à un emplacement du cercle.

— J'ai représenté là une divergence, dit-il. Alors que se passe-t-il quand un tel phénomène se produit ?

Personne ne répondit, et avec un sourire, le chaman traça un autre cercle, autour du premier.

— Eh bien, nous assistons à un autre déroulement temporel, un déroulement modifié. Cette modification peut être de plus ou moins grande importance, mais ce qui est certain, c'est que le cours des événements n'est plus le même. Mais qu'advient-il du premier cercle ?

Le silence se fit encore dans l'assemblée.

— Allons, Joe, fit le chaman d'un ton faussement courroucé, un petit effort quand même ! Essaie de répondre !

— Désolé, fit Joe, mais je n'entends vraiment rien à toutes ces histoires. Non, vraiment rien.

— Ce n'est pas grave, fit le chaman d'un ton indulgent. Eh bien, Joe, figure-toi que le premier cercle existe toujours, il est mis en quelque sorte en sommeil. Les événements qui le composent deviennent secondaires, au profit de ceux du cercle principal né de la divergence. Ainsi dans ce qui nous intéresse, le point de divergence est le 20 janvier 1961. Ce jour-là, le cours de l'histoire des États-Unis d'Amérique a été modifié, et aujourd'hui c'est toute l'histoire de la planète Terre qui est en jeu. Il nous faut donc revenir au 20 janvier 1961, et agir sur la divergence.

— Mais comment ? fit Joe, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— En empêchant l'enlèvement de Kennedy par les Chromaiens, rétorqua le chaman.

— Mais, reprit Joe, même si Kennedy n'avait pas été enlevé, les Chromaiens possédaient à l'époque des armes qui leur auraient quand même permis de s'accaparer

des USA.

— Pas sûr, fit le chaman. Disons que l'enlèvement de Kennedy suivi de ce qu'on peut appeler sa soumission, a ébranlé le moral des Américains, et notamment des hommes politiques, ainsi d'ailleurs que des militaires. Si l'enlèvement n'avait pas eu lieu, je pense que les différents corps d'armée des États-Unis auraient mené une dure bataille contre les Chromaïens, et qu'ils auraient été victorieux. Mais le plan que nous avons établi avec Yéris et ses amis, est plus subtil, et devrait éviter toute violence. Nous allons frapper psychologiquement les Chromaïens, comme ils l'ont fait avec les Américains il y a 41 ans.

Joe souffla un grand coup.

— Écoutez, je ne vous suis toujours pas.

— Je vais sans doute trop vite, dit le chaman, ou alors, je ne suis pas assez méthodique. Yéris va te montrer l'un des points fondamentaux de notre plan.

Le jeune métis hocha la tête puis se leva. Le chaman en fit autant en disant :

— Viens avec nous, Joe.

Sans paraître très enthousiaste, celui-ci s'exécuta. Il marcha avec le chaman et Yéris jusqu'au flanc d'une montagne. Il y avait une faille à un endroit, et Yéris s'y engouffra.

— Attends-toi à être étonné, Joe, dit le chaman.

Très vite, Yéris réapparut, suivi d'un homme en costume-cravate.

Alors, Joe crut qu'il allait défaillir, quand il reconnut l'homme en question. Et il remua doucement la tête de gauche à droite, marquant ainsi toute son incrédulité, tandis qu'avançait vers lui en souriant, John Fitzgerald Kennedy.

Chapitre XIV

— *How are you ?* fit Kennedy en tendant la main à Joe qui demeurait éberlué.

— *Fine*, répondit-il tout étonné de parler machinalement patois.

— Ah, commença le chaman, notre ami K s'assure toujours que l'on va bien, et il aime qu'on réponde que tout gaze. Le voilà donc satisfait.

— Vous pouvez m'expliquer ? fit Joe.

— Bien sûr, fit Yéris, il s'agit tout bonnement d'une duplication de John Kennedy que nous avons appelée K.

— D'accord, fit Joe, soulagé d'être enfin en face d'un phénomène qui ne lui était pas étranger.

— Tu connais bien sûr la duplication, Joe ? s'enquit toutefois Yéris.

— Oh, que oui, il n'y a pas si longtemps j'ai vu une duplication d'Elvis Presley. Mais au fait, les Chromaïens n'avaient-ils pas le projet de créer une gigantesque armée de dupliqués ?

— Il en était question, fit Yéris. Seulement, le projet a été abandonné.

— Et pourquoi ?

— Parce que les dupliqués ont une durée d'existence de seulement un mois. Donc il aurait fallu avoir recours de façon continue à la duplication. Mais sachant qu'on ne peut tirer que dix duplications d'un seul individu, l'entreprise aurait été trop fastidieuse. C'est pour cela que l'état major chromaïen a décidé plutôt d'avoir recours à son arme absolue, ce qui nous amène à penser que la planète Terre est condamnée.

— Je vois, fit Joe qui songeait à cet instant fortement à Tony. Mais au fait, comment vous êtes-vous procuré cette duplication de Kennedy ?

— Dans l'usine où travaillait mon père, dit Yéris.

— Vous avez pu l'embarquer sans problème ?

Yéris prit un air à la fois taciturne et ennuyé.

— Nous avons été aidé par un ami de mon père, un repent.

— Un repent ? s'étonna Joe.

— Oui, ce cadre chromaïen a très mal vécu le fait que mon père, dont il était le meilleur ami, ait été arrêté parce qu'il avait eu un enfant avec une Navajo, puis mis en forteresse.

— Mis en forteresse ! s'exclama Joe.

Yéris baissa les yeux.

— Oui, c'est ainsi, et son ami a décidé de m'aider quand je le lui ai demandé.

— Bon, fit, Joe, alors je reprends : vous vous êtes procurés une duplication de Kennedy... Mais qui a eu cette idée ?

— Le chaman, dit Yéris.

Le chaman reprit la conversation :

— Maintenant, je peux fournir tout le déroulement de notre plan. J'ai pensé qu'il fallait retourner au 20 janvier 1961, et placer une duplication de Kennedy au moment du serment, c'est-à-dire juste avant l'intervention des Chromaïens. Ensuite, suivant le plan, les Chromaïens vont arriver, enlever K, et l'embarquer. Seulement, celui-ci va refuser de demander que l'on se soumette au Guide de Chromaïa, comme Kennedy l'a fait il y a 41 ans, et il disparaîtra.

— Il disparaîtra ? fit Joe, étonné.

— Il disparaîtra, répéta le chaman. N'oublie pas que les dupliqués ont une durée d'existence limitée. Eh bien, celle de K doit s'achever le 20 janvier 1961 dans l'après-midi. Nous pensons que tout cela aura un impact psychologique très fort sur les

Chromaiens qui emmèneront cette fois leurs soucoupes vers d'autres planètes. Pendant ce temps, le vrai Kennedy aura pris la place de K et prononcera son discours d'investiture comme si rien ne s'était passé. Tout le monde présent croira avoir été victime d'une hallucination collective, et le cercle temporel initial se substituera à celui qui l'avait remplacé ; la divergence aura été annulée.

Joe réfléchit un court instant et dit :

— Et si tout ne se passe pas ainsi ? Si l'attitude de K, puis sa disparition rendent furieux les Chromaiens et qu'ils attaquent les USA ?

Le chaman soupira :

— Eh bien, dans ce cas, il faudra hélas faire confiance à l'US Air Force.

— Et ce n'est pas tout, renchérit Joe, vous parlez d'envoyer K dans le passé, comme si cela était possible ! Mais personne n'a jamais réussi à voyager dans le temps ! Surtout physiquement !

— C'est vrai, Joe, dit le chaman, mais tu vas justement être le premier humain à tenter cette expérience, et en plus en compagnie d'une duplication de John Fitzgerald Kennedy !

Tout d'abord interloqué, Joe finit par demander :

— Mais, pourquoi moi ?

— Parce que tu es le petit-fils de Jesse Whitecloud, Joe, fit le chaman. Ton grand-père réussissait par la méditation à voyager dans le temps. J'ai interrogé les esprits, et tous t'ont désigné comme l' élu de cette mission de très haute importance. Ensuite, par la pensée, je suis intervenu dans les rêves de ton père pour qu'il t'envoie jusqu'à moi. Selon la hiérarchie des rituels, c'est ainsi qu'on doit pratiquer. Maintenant, il nous faut une semaine de préparation, pour que tu puisses être en état de voyager dans les mondes parallèles, et pouvoir emmener K avec toi.

— En quoi consiste la préparation ? demanda Joe, inquiet.

— Rien d'affolant, assura le chaman. Tu vas juste devoir absorber des plantes ancestrales, puis il y aura un rituel pendant lequel, selon les pratiques que ton grand-père m'a enseignées, je voyagerai dans le temps par la méditation, en emportant ton esprit, qui lui-même emportera ton enveloppe charnelle. K restera bien agrippé à toi, de façon à pouvoir franchir aussi le palier temporel devant vous emmener en 1961.

— Et vous pensez qu'on va se retrouver pile en 1961 ? fit Joe, incrédule.

— Oui, et compte tenu du délai de préparation nécessaire à l'expédition temporelle, reprit le chaman, K et toi vous n'aurez que deux jours pour gagner Boston et convaincre Kennedy qui demeure là-bas.

Joe se mit à contempler la montagne qui se dressait devant lui, et ressentit un vertige. Cela n'était pas dû à la hauteur impressionnante du géant de roche, mais à tout ce qu'il venait d'entendre.

— J'ai vraiment du mal à croire tout cela possible, dit-il.

Le chaman soupira :

— Pourtant, il le faut.

Joe secoua la tête.

— Il le faut peut-être, mais je n'arrive quand même pas à y croire. Mais au fait, pourquoi les Chromaïens ont-ils réalisé une duplication de Kennedy ?

Yéris reprit la parole :

— C'est une vieille histoire qui existe entre Kennedy et les Chromaïens. Ils lui doivent en grande partie d'avoir pu s'accaparer facilement des USA, mais Kennedy pour sa part, leur devait la vie.

— Comment cela ? s'étonna Joe.

— Oui, fit Yéris, tu connais sans aucun doute la légende à propos du Kennedy,

héros du Pacifique ?

Joe dut reconnaître que non, vu que l'Histoire n'était pas enseignée aux Terriens sous l'ère de Chromaïa.

— Alors, poursuivit Yéris, je vais t'en parler. Figure-toi qu'en août 1943, John Kennedy commandait une vedette de guerre, la PT 109. Lors d'une patrouille dans le Pacifique, la vedette a été coupée en deux par un destroyer japonais. Sous le choc, deux hommes d'équipage ont été tués, et les autres sérieusement blessés, dont un grièvement brûlé. La légende raconte que Kennedy aurait réussi à gagner un atoll avec les survivants, et en remorquant notamment le marin brûlé. Mais la réalité est tout autre. Alors qu'ils allaient tous se noyer, est arrivée une soucoupe chromaïenne qui s'est posée sur l'océan, et qui les a recueillis à son bord. Cette soucoupe était en mission de reconnaissance pour trouver un endroit où les Chromaïens pourraient se réfugier. L'état de la planète était déjà très critique à ce moment-là. Ensuite, la soucoupe est allée déposer les rescapés de la PT 109 sur un atoll, et a réussi à donner l'alerte pour qu'on vienne les secourir. Seulement, entre temps, Kennedy avait conclu un pacte avec le commandant de la soucoupe, selon lequel, s'il en avait un jour la possibilité, il aiderait les Chromaïens à s'installer sur le territoire des USA. Il faut bien préciser que cette promesse avait été plus ou moins extorquée à Kennedy. Le commandant de la soucoupe a profité de l'état de faiblesse psychologique dans lequel il se trouvait après avoir vu la mort de près. Quoiqu'il en soit, Kennedy devait tenir sa promesse 18 ans plus tard. La parole donnée, même plus ou moins extorquée, est sacrée chez les Chromaïens, même ceux de la catégorie des Guerriers qui n'ont pourtant jamais eu beaucoup de scrupules. C'est pour cela que nous pensons que lorsque K va refuser de leur donner satisfaction, ils vont être déstabilisés, ce qui sera une excellente chose.

— Oui, peut-être, dit Joe, toujours peu convaincu. Et ça serait donc par rapport à cette parole donnée qu'ils ont voulu dupliquer Kennedy ?

— Sans aucun doute, fit Yéris. Il voulait l'avoir à nouveau près d'eux. Du moins pour un petit bout de temps.

— En tout cas, il ne va plus la donner sa parole, dit le chaman.

— Au fait, parmi les Chromaïens il n'y a vraiment que les Guerriers qui sont débarqués sur Terre ? demanda Joe, changeant ainsi radicalement de sujet.

— Oui, soupira Yéris, et mon grand-père en faisait malheureusement partie. Mais mon père a racheté en quelque sorte sa conduite, au prix fort.

— Et toi, Yéris, tu continues de la racheter, déclara le chaman.

— J'essaie, dit le jeune métis.

— Et que sont devenus les Penseurs survivants ? repartit Joe.

— Ils sont restés sur place, dit Yéris d'une voix tremblante.

Depuis tout ce temps, K était demeuré impassible, ne comprenant de toute évidence pas le français.

C'est le chaman qui se soucia de lui.

— Il faudrait peut-être remettre K dans la caverne, dit-il. Les rayons du soleil ne sont pas du tout bons pour lui. S'il y est trop exposé, il risque de devenir encore plus éphémère et ne pas arriver jusqu'au 20 janvier, ce qui serait très ennuyeux.

Yéris se chargea d'aller reconduire le dupliqué dans la caverne, et quand il revint, il dit :

— Je vais me mettre également un peu à l'ombre. J'ai beau être un métis, j'ai quand même une part de sang chromaïen dans les veines, et je crains aussi le soleil.

Joe sourit, se rappelant les parties de surf avec Ted et Tony, tandis que les Chromaïens qui se hasardaient un peu sur la plage, restaient toujours habillés, une

casquette sur la tête. De repenser à Ted et Tony le rendait triste, mais il se surprit en même temps à rêver qu'il allait vraiment pouvoir intervenir sur le cours des événements, et libérer ainsi ses deux meilleurs amis.

Il marcha avec Yéris et le chaman jusqu'au cercle qui s'était un peu rétréci, car les trois Chromaiens étaient partis, sans doute se mettre à l'ombre.

Joe croisa le regard rieur de Cheena, et une fois encore il se sentit rosir.

Mais le chaman le prit très vite en main, afin de le préparer au « grand voyage » comme il appelait l'expédition qu'il devait entreprendre pour atteindre le mois de janvier 1961, soit un bond dans le passé de 41 années. Un bond, l'expression lui semblait saugrenue ; mais tout l'était ; le monde tournait fou, pour lui, pour l'Humanité. Alors il accepta d'ingurgiter les étranges mixtures que lui distribuait le chaman et qui le détachait de plus en plus de la réalité, jusqu'à avoir l'impression d'être constamment sujet à des hallucinations.

Puis, arriva le jour, ou plutôt la nuit du rituel. Joe qui avait pris un long bain d'algues de Floride, s'était rasé et avait revêtu avec plaisir des vêtements neufs, fut introduit dans la caverne servant d'habitat à K. Des torches avaient été accrochées aux parois et apportaient une lumière étrange. Vingt personnes étaient réunies, assises en cercle : autant d'hommes que de femmes. Joe s'assit en tailleur devant le chaman, et K se plaça juste derrière lui, puis posa les mains sur ses épaules. Très vite, des tambours se mirent à battre, puis un chant envoûtant commença à monter, tandis que des danseurs et des danseuses tournaient autour du cercle. Au fur et à mesure que les tambours battaient et que les chants remplissaient ses oreilles pour se répandre en une mélodie hypnotique dans son cerveau, Joe ne distinguait plus que des formes imprécises autour de lui. Il sentit soudain son cœur battre à se rompre, eut l'impression que ses tympanes allaient éclater, et quand un voile noir s'abattit devant

ses yeux, il poussa un hurlement.

Il avait eu l'impression de tomber dans un énorme trou. Et quand il rouvrit les yeux, il était allongé sur un sol dur. Il n'y avait plus ni tambours, ni chants... Il crut même qu'il était seul, mais il entendit soudain :

— *How are you, boy ?*

Du patois ! Quelqu'un parlait patois.

Il se mit rapidement sur ses jambes, les sentit un peu flageolantes, et sursauta quand il vit John Kennedy qui lui tendait la main.

— *Fine*, répondit-il en la lui serrant.

Tout lui revint à l'esprit. Il était censé avoir voyagé dans le temps. Était-ce vraiment le cas ?

Il décida de sortir de la caverne illico. Kennedy le suivit, et ils furent bientôt accueillis par un radieux soleil d'hiver.

Joe se raidit quand il découvrit un homme d'une trentaine d'années qui attendait les bras croisés. C'était un Navajo aux yeux perçants, dont les nattes d'un noir de jais, tombaient sur ses épaules. Il était vêtu à l'indienne, et sourit tandis que Joe plissait les yeux.

— Mais... mais, bredouilla-t-il, vous êtes...

— Eh oui, je suis le chaman, déclara le Navajo. Bienvenue en 1961, messieurs !

Chapitre XV

Ainsi Joe devait admettre qu'il avait remonté de 41 années dans le temps, et que Kennedy qui discutait maintenant avec le chaman, dans ce qui n'était pas un patois, mais de l'américain, était en fait K, la duplication du futur président des États-Unis d'Amérique.

Il avait pourtant encore un peu de doute, d'autant que les huttes qui s'étendaient devant la montagne, étaient semblables à celle du mois de janvier 2002. Par contre, les personnes qui se trouvaient à proximité étaient différentes, et surtout, il n'aperçut pas la jeune fille qui...

— Tu cherches Cheena ? demanda d'un coup le chaman, faisant presque sursauter Joe.

— Heu... non, bredouilla celui-ci.

Le chaman se laissa aller à plaisanter

— Vois-tu, mon cher Joe, dit-il, Cheena n'est pas encore née en ce 17 janvier 1961. Toi non plus, d'ailleurs. Tu es une parfaite projection du Joe de 2002, tout à fait convaincante, il est vrai. Personne ne pourra trouver quoi que ce soit de bizarre. Si ce n'est quand même que tu ne vas pas avoir besoin de manger, de boire, de dormir, enfin, toutes ces contingences matérielles qui encombrent notre existence. Aussi, je dois te signaler que tu me vois tel que j'étais en 1961. Je n'ai fait qu'intégrer mon enveloppe charnelle de l'époque. Bon, ce n'est pas tout ça, mais vous avez du travail, K et toi. Nous sommes le 17 janvier, il est donc nécessaire que je vous conduise au plus vite à la gare de Phoenix, et que vous preniez le train pour le Massachusetts. Il vous faut y être pour le 19 au plus tard. Ensuite, K devra aborder sa matrice, et la convaincre de suivre notre plan pour la journée du 20, afin que l'Humanité soit sauvée en 2002.

Joe hocha la tête d'un air décidé. Puis il plongea les mains dans les poches de sa

flying jacket et suivit le chaman jusqu'à une Buick de couleur orange.

— Allez, en voiture, dit ce dernier.

Joe monta à côté de lui, et K prit place à l'arrière.

Le chaman attrapa une poche plastique qu'il avait placée sur le tableau de bord de la voiture, et en sortit une casquette de base-ball et une drôle de chose pleine de poils.

— Tiens, K, dit-il en tendant le tout au dupliqué. Mets cette casquette sur ta tête, et colle-toi sur le visage cette fausse barbe et cette fausse moustache. Il ne faudrait quand même pas qu'on te reconnaisse en route.

L'intéressé s'amusa de la situation, et en moins de deux, John Kennedy fut rendu méconnaissable. Les trois amis éclatèrent alors de rire, et le chaman actionna le démarreur de la Buick qui emprunta bientôt une route dont elle souleva la poussière.

— Nous serons à Phoenix d'ici une heure, déclara le chaman.

Il alluma la radio, et aussitôt fusa une intro de guitare caractéristique du style de Chuck Berry. Ce fut en effet « Roll over Beethoven » qu'entonna très vite le rockeur du Missouri.

— Mais c'est qu'on écoutait encore cette musique-là en 2002 ! fit Joe.

— Oui, fit le chaman, beaucoup de choses sont restées en l'état après l'arrivée des Chromaïens. Mais je ne sais pas si tu t'en es aperçu, Joe, mais tu as parlé de l'année 2002 au passé, alors que c'est notre futur !

Joe soupira :

— Je ne sais vraiment plus où j'en suis avec cette histoire de fou !

— Mais non, Joe, reprit le chaman, tu sais très bien où tu en es. Tu appréhendes tout simplement les paradoxes temporels.

— Ch'ais pas ce que c'est que ce truc, marmonna Joe.

Puis il regarda vers le ciel.

— Ne t'attends pas à voir surgir une soucoupe volante, fit le chaman. Ça n'existe pas à cette époque. Le rapport de 1955 que l'on doit à l'armée américaine est formel : les OVNI, ou UFO n'existent pas.

— On voit que l'armée américaine n'a pas vécu sous l'ère de Chromaïa ! s'exclama Joe.

Le chaman acquiesça de la tête.

— Tout à fait exact, Joe, tout à fait exact.

Puis il pointa du doigt des vautours perchés en haut des pics de couleur orangée cernant la route.

— Ces charmants oiseaux se sont chargés des soucoupes volantes, plaisanta-t-il.

Joe trouvait que le chaman version 1961 possédait un esprit plutôt taquin.

La Buick avala un bon paquet de kilomètres lafayettiens, en l'occurrence des miles de 1961, puis les trois amis arrivèrent dans une petite ville. Joe ne connaissait pas l'Arizona, et ignorait de quelle ville il s'agissait. Dans les rues, il y avait pas mal d'hommes portant le stetson, et Joe fut surpris de découvrir une affiche géante qui déclarait : ***Goldwater for Président!***

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-il.

— Tu parles de l'affiche, Joe ? fit le chaman.

— Oui.

— Eh bien, certains préparent déjà l'élection de 1964. Tu sais, en Arizona, on a l'habitude de voter républicain. Alors l'élection de Kennedy, un démocrate, en a chiffonné plus d'un. Et certains se surprennent à rêver de l'élection de Barry Goldwater, le sénateur de l'Arizona, en 1964. Ce sera sûrement lui qui sera opposé au candidat démocrate alors. Nixon est sur la touche, du moins pour la prochaine présidentielle.

Joe se contenta de hocher la tête, tandis que la Buick quittait la ville. Ils roulèrent encore un bon moment et finirent par arriver à Phoenix, capitale de l'Arizona, une ville impressionnante, tout comme sa gare de chemin de fer. Le chaman gara sa Buick dans un parking attenant et dit :

— Bon, le grand jeu va vraiment commencer.

Il sortit des billets de la poche de son pantalon et les tendit à Joe.

— Tiens, ce sont des dollars.

— Ah, au fait, dit Joe, j'ai 50 chromas sur moi.

Cela amusa le chaman.

— Je crains fort qu'ils ne te soient plus jamais utiles. Mais pour en revenir aux dollars, il y a de quoi acheter deux billets pour Boston, et nourrir K. Car si toi tu vas pouvoir te passer de manger, ce n'est pas le cas de notre duplicaté qui doit entretenir son potentiel énergétique. Il y a aussi de quoi payer ton trajet jusqu'à Washington, puis ton retour pour Phoenix. Tu devrais être de retour dans cinq jours. Je t'attendrai ici même. Après je te ramènerai au Canyon, et on procédera à ton transfert en 2002.

— D'accord, fit Joe, très songeur.

— Au fait, reprit le chaman, tu te débrouilles en américain ?

— Bof, moyen, dit Joe. Pour moi ce n'est qu'un patois.

— Oui, bon, avec K, vous n'allez pas pouvoir converser beaucoup alors.

Il se tourna vers l'intéressé qui sourit.

— Dis donc, fit le chaman, je ne sais pas si ton modèle est bavard ; à vrai dire je pense que oui, mais toi, tu es assez discret.

— C'est normal, fit Joe, on n'arrête pas de parler en français.

— À qui la faute ? fit le chaman. Allez, il ne faut plus traîner. Il doit y avoir un départ pour Boston bientôt, alors ne ratez pas ce train.

Joe sortit de la Buick, puis K, et tous deux saluèrent le chaman qui leur répondit d'un geste de la main.

Joe ne savait pas où tout cela allait le mener, mais il était de toute façon trop tard pour reculer.

Personne ne fit attention dans la gare à ce curieux duo composé d'un jeune homme vêtu d'un jean et d'une flying jacket, et d'un homme à la barbe et à la moustache postiches, qui avaient eu la bien curieuse idée de se coiffer d'une casquette de baseball d'un rouge vif, nullement assortie à son strict costume trois pièces et à sa cravate de couleur sombre.

Joe se rendit au guichet qui n'était pas trop fréquenté, et réussit à utiliser le peu de patois qu'il connaissait pour acheter deux billets pour Boston.

Un petit quart d'heure plus tard, il était installé avec K dans une voiture remplie de voyageurs, dont un nombre assez important d'enfants qui hurlaient en patois. Cela ne tarda pas à lui casser la tête. Quand le marchand de sandwiches passa dans l'allée, il en acheta plusieurs ainsi que des boîtes de bière pour K.

Le voyage dura deux jours. En tant que *projection*, Joe n'avait pas besoin de dormir comme on l'avait prévenu, ce qui lui fit paraître le temps très long. Car bizarrement, il ressentait les effets du temps, ce qui était sans doute incontournable pour une mission dans les méandres de la chronologie.

Quand enfin le train arriva en gare de Boston, il y avait beaucoup moins de voyageurs qu'au départ de Phoenix, et le contingent des enfants patoisants avait considérablement diminué également.

Joe et K sortirent de la gare, et le dupliqué héla un taxi. Ce n'était pas prévu au programme, mais K qui savait exactement où habitait Kennedy, avait sans doute jugé à bon escient de pratiquer ainsi. La course en taxi dura un bon moment, et l'addition

fut plutôt salée. Le taxi déposa Joe et K dans un quartier chic, devant une maison qui n'était, et de loin, pas la moins cossue des environs. Devant la maison, il y avait un groupe de personnes que quatre policiers surveillaient, la main posée sur leur matraque pendant à la ceinture. Joe et K se mêlèrent au petit groupe constitué de personnes qui ne tarissaient pas d'éloge sur Kennedy. C'est du moins ce qu'arrivait à comprendre Joe. De temps en temps, K lui adressait un clin d'œil. Depuis qu'ils étaient ensemble, c'est par ce moyen qu'ils avaient le plus communiqué. Joe tapota le cadran de sa montre et souffla pour lui signifier qu'il n'avait pas trop envie de poireauter éternellement devant la demeure de Kennedy, mais K haussa les épaules, indiquant ainsi qu'il n'y avait pas le choix. Joe resta donc parmi les admirateurs de celui qui allait prêter serment le lendemain à Washington, jusqu'à ce qu'une rumeur parcoure la foule. Joe comprit de quoi il s'agissait quand les policiers firent signe aux badauds de s'écarter, car une imposante Lincoln noire s'apprêtait à entrer dans l'immense cour de la propriété. Aussitôt, Joe vit K se débarrasser de sa barbe et de sa moustache postiches. Il écarquilla les yeux, mais personne ne fit attention au dupliqué, car tous les regards étaient tournés vers la Lincoln. Les quatre portes de celle-ci s'ouvrirent, et quatre individus hilares en sortirent, bien contents apparemment d'avoir joué un bon tour aux badauds. Il n'y avait nulle trace de Kennedy parmi eux. Alors, Joe se mit à trembler, car cette fois K allait être démasqué, il fallait qu'il se grime de nouveau. Mais trop tard, une jeune femme blonde sortie d'on ne sait où, s'exclama :

— John, oh, John !

Elle portait des lunettes noires, mais malgré cet accessoire, Joe reconnut sans peine Marilyn Monroe. Il se souvenait de son portrait géant peint sur la façade du *Tilt*. Il était évident que Marilyn était une grande admiratrice du nouveau président, car elle

ne cessait de clamer des « *John !* » à tout vent. Mais bientôt elle ne fut plus la seule, car tous les autres badauds avaient repéré leur cher Kennedy, là, parmi eux, sur le trottoir.

Joe était inondé de sueur ; l'opération tournait à la catastrophe ; c'était l'échec assuré.

Mais de nouveau, les policiers demandèrent aux badauds de s'écarter, tandis qu'une seconde Lincoln noire arrivait. Elle s'arrêta derrière la première, et cette fois John Kennedy en sortit. Il sourit, s'approcha des grilles pour saluer ses admirateurs complètement déboussolés. K se précipita aussitôt vers sa matrice. Il n'eut pas de mal à entrer dans la cour, les policiers complètement tourneboulés devant le sosie du président, n'essayant même pas de l'arrêter. Joe vit K s'approcher de Kennedy qui se figea de surprise, puis lui parler. Il devait évoquer les Chromaïens, leur soucoupe, ce qui allait se passer le lendemain... Kennedy paraissait très surpris. Mais il prit K par l'épaule et l'emmena avec lui.

Joe souffla un grand coup, la mission repartait, tandis que sur le trottoir régnait l'incompréhension la plus totale. Il ne lui restait plus qu'à s'en aller, mais Marilyn Monroe se campa devant lui, et dit :

— What's the matter ?

— Ah, je n'en sais rien, non vraiment rien, répondit Joe avec un large sourire.

Puis il abandonna Marilyn Monroe, qui continuait de lancer des « *What's the matter ?* » à tout crin.

Il lui fallait maintenant regagner la gare et prendre le train pour Washington au plus vite.

Chapitre XVI

Il réalisa très vite qu'il lui faudrait beaucoup de temps pour retrouver la gare. Il ne pouvait se le permettre et dut reprendre un taxi. La note fut encore salée, et après avoir payé son billet pour Washington, il se rendit à l'évidence qu'il ne lui restait plus que 2 dollars, alors qu'il allait avoir besoin de 5 pour retourner à Phoenix. Pour l'instant il avait autre chose à faire que de penser à cela ; il verrait au moment opportun.

Le voyage entre Boston et Washington dura toute la nuit, et ce n'est qu'au petit matin que Joe arriva à destination. Il faisait très froid et les rues de la capitale fédérale étaient couvertes de neige. Joe déambula sans trop savoir où aller, ses boots s'enfonçant dans la neige qui couvrait les trottoirs, parmi une population de plus en plus dense.

Plus on approcha de midi, plus il parut évident qu'il se préparait un grand événement, et pour trouver le chemin du Capitole, Joe n'eut qu'à se mêler à une foule enthousiaste, qui criait à tue-tête le nom de Kennedy, tout en agitant des petits drapeaux américains.

Joe finit par se retrouver devant le Capitole, noyé dans la foule, participant ainsi à la ferveur populaire. Il fallait noter que l'endroit n'était pas enneigé, on s'était de toute évidence chargé de bon matin de faire fondre la neige, pour éviter au public de patauger dedans.

Soudain, il y eut un murmure, et l'on vit apparaître devant le Capitole, Kennedy coiffé d'un haut-de-forme, accompagné de son épouse Jacqueline, née Bouvier, toute souriante. Lyndon Johnson, le vice-président, se tenait derrière lui ainsi que d'autres officiels. Ce fut Johnson qui prêta serment en premier. Ensuite, Kennedy ôta son

chapeau, fit face au président de la Cour suprême, leva la main droite afin de prêter serment sur la bible et commença :

« I, John Fitzgerald Kennedy, do solemnly swear that I will faithfully execute the office of President of the United States, and will to the best of my ability, preserve, protect, and defend the Constitution of the United States. So help me God. »

« Moi, John Fitzgerald Kennedy jure solennellement que j'exécuterai loyalement la charge de président des Etats-Unis et que dans toute la mesure de mes moyens, je préserverai, protégerai et défendrai la Constitution des Etats-Unis. Que Dieu me vienne en aide ! »

Aussitôt la fanfare militaire entonna le premier des quatre « Ruffles and flourishes » prévus, puis quand ceux-ci furent joués, vint le tour du « Hail to the Chief ».

Joe commença à trembler et à se sentir moite quand le premier des 21 coups de canon devant être tirés retentit, car d'après ce que lui avait raconté son père, ce fut au cours de cette canonnade que les Chromaiens étaient apparus. Il retint son souffle, et leva les yeux au ciel. Il se détendit finalement quand, suivant le cours de l'Histoire déjà écrite, il vit une dizaine de disques lumineux apportant une étrange et pénétrante clarté à ce jour d'hiver. La foule massée devant le Capitole regarda ce spectacle, médusée, en oubliant la cérémonie d'investiture. Puis, un disque descendit très bas, s'immobilisa au-dessus de l'endroit où se trouvait Kennedy, et pulvérisa alentour un gaz. Ce gaz n'eut aucun effet sur Joe protégé par sa condition de *projeté*. Par contre il

paralisa les milliers de personnes autour de lui. Plus aucune ne bougeait, n'était capable de la moindre action. Joe vit une échelle métallique descendre du dessous du disque, pour atteindre le sol. Très vite apparut une créature vêtue d'une combinaison verte et portant un masque lui permettant de toute évidence de ne pas subir les effets du gaz, puis une seconde créature accoutrée de la même façon suivit la première. Les deux créatures descendirent rapidement l'échelle et s'approchèrent de Kennedy qu'elles attrapèrent chacune par un bras. Elles l'emmenèrent avec peine, tant il semblait avoir les membres engourdis, mais réussirent à l'amener jusqu'à l'échelle métallique, sans que quiconque à proximité ne puisse faire le moindre mouvement, le moindre geste pour secourir le président. Ce dernier monta très difficilement l'échelle, poussé sans arrêt par l'une des créatures se tenant derrière lui, mais finit par disparaître à l'intérieur du disque. L'échelle ne tarda pas à suivre le même chemin, et le disque prit aussitôt de l'altitude avec un sifflement suraigu. Il disparut dans le ciel cotonneux, parti sans doute rejoindre les autres soucoupes qui, elles, ne s'étaient pas attardées sur place. Les effets du gaz commencèrent alors à cesser. Tout le monde retrouva ses moyens au milieu de quintes de toux. Au bout de quelques minutes, si la stupeur était majoritairement de mise parmi la foule figée devant le Capitole, celle-ci s'estompa quand John Kennedy fit face aux micros que l'on avait préparés pour son allocution, et commença celle-ci.

Joe crut qu'il allait perdre connaissance tant l'émotion était grande. Ainsi, K avait réussi sa mission. À cet instant, il se trouvait dans la soucoupe des Chromaïens, tandis que Kennedy délivrait son discours devant une foule qui, suivant un mécanisme psychique des plus incroyables, avait complètement refoulé les événements extraordinaires venant d'avoir lieu, au point de n'en garder apparemment aucun souvenir. Tout le monde regardait béat Kennedy parler, et notamment quand il

prononça cette phrase devant passer à la postérité :

« And so, my fellow Americans, ask not what your country can do for you; ask what you can do for your country. »

« Ainsi donc, chers concitoyens, ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous ; demandez plutôt ce que vous pouvez faire pour votre pays. »

Joe se mit à fixer le ciel d'hiver qui surplombait Washington, craignant de voir revenir les soucoupes. Au bout d'un petit quart d'heure, il se fraya un passage dans la foule, décidé à prendre le chemin du retour. Il savait qu'il ne lui était plus possible de regagner Phoenix par le train, à moins de faire « la manche » et de rassembler les 3 dollars qui lui manquaient. Mais il n'en avait guère envie. Alors il se mit à marcher le long d'interminables avenues. Il marcha et marcha encore. Il se félicitait d'être un *projeté* ne craignant pas la fatigue. Le soir commençait à tomber quand il arriva à la sortie de la ville ; alors il tendit le pouce, décidé à regagner Phoenix en auto-stop. Une Cadillac passa sans s'arrêter, puis une Chevrolet, puis une Chrysler, toutes des voitures encore en circulation dans l'année 2002 de l'ère chromaienne, qui était en train de s'estomper pour laisser place au cours de l'Histoire initialement prévue. Joe leva une fois encore les yeux au ciel. Aucune soucoupe en vue, le plan continuait de fonctionner à merveille. À cette heure, K le dupliqué avait disparu, et les Chromaiens étaient sans doute fort déçus. Ils n'avaient pas encore décidé d'attaquer les USA. Peut-être ne le feraient-ils pas ? Joe eut une pensée émue pour K. Leur relation avait été plutôt succincte, mais il s'était pris d'amitié pour lui. Il trouvait sa condition inhumaine. Mais comment pouvait-il en être autrement ? Il n'était pas un humain,

mais simplement la reproduction d'un modèle initial. C'était monstrueux.

Un énorme truck arriva, alors Joe retenta sa chance. Il ne le regretta pas, car le truck s'arrêta avec des crissements de pneus, tout en le dépassant de plusieurs mètres lafayetteiens.

Joe courut jusqu'à la cabine du camion. Celle-ci s'ouvrit, et un grand rouquin portant une salopette en jean, demanda :

— Chicago ?

— C'est-à-dire, commença Joe qui avait oublié qu'il devait parler patois, c'est-à-dire que je vais en Arizona.

— Oh, mais vous parlez français ? fit le conducteur.

— Bien oui.

— Moi aussi, je bosse pour une boîte de Californie, mais je suis Québécois. Et vous devez vous rendre en Arizona ?

— Oui.

— Écoutez, si vous avez un peu de temps, vous pouvez venir avec moi jusqu'à Chicago où je dois décharger et recharger, et ensuite je prends la Route 66 pour regagner la Californie. Je vous déposerai quelque part quand on traversera l'Arizona. En camion, le tout vous prendra cinq petits jours.

Joe songea au chaman qui l'attendait dans deux jours à la gare de Phoenix. Mais il estima très vite que vu la distance qu'il avait à parcourir, l'offre du Québécois était tentante, même s'il n'empruntait pas le chemin le plus court.

— Ça marche, dit-il.

— Alors montez à bord !

Joe grimpa dans le truck qui redémarra.

— Je m'appelle Jacques, fit le trucker, comme Jacques Cartier.

— Moi c'est Joe, fit le jeune Californien qui ne comprenait pas l'allusion du trucker.

— Salut, Joe, fit celui-ci, on se tutoie n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Tu es venu à Washington pour l'investiture de Kennedy ?

— Oui, je ne voulais pas rater ça.

— Hum, moi j'avais un truc à livrer. Paraît que ce fut une belle cérémonie, très réussie.

— En effet.

— Remarque, j'ai vu un extrait à la télé, pendant qu'on déchargeait mon camion.

Mais il n'était pas terrible cet extrait.

— Ah oui, pourquoi ?

— Bien, à un moment l'image s'est brouillée. C'était juste après le serment... tu sais ?

— Ah oui ? C'est bizarre. En tout cas, en direct, rien ne s'est brouillé.

— Je m'en doute. Et à cette heure, Kennedy s'apprête à faire un sacré gueuleton !

— Pour sûr !

Jacques s'arrêta un peu de parler, puis reprit :

— Tu es de l'Arizona ?

— En fait, je suis de Californie, mais là, je dois me rendre en Arizona.

— Oui, mais tu es Américain ?

— Ah, c'est sûr.

— Je te demande ça, parce qu'on pourrait vraiment croire que tu es Québécois.

— Vraiment ? Et pourquoi ça ?

— Eh bien, parce que tu parles parfaitement le français, mais avec une sorte

d'accent d'Amérique du nord, comme un peu les Québécois.

Joe se remémora son père et ce qu'il lui avait dit à propos de sa façon de parler.

— Écoute, fit-il, faut croire que quand un Américain parle bien le français, il ressemble à un Québécois.

— Alors ça, je ne le crois pas.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'un Américain est incapable de bien parler le français.

— La preuve que si, fit Joe, qui réalisait vraiment qu'il ne vivait plus sous l'ère de Chromaïa, cette ère appartenant à un cercle chronologique secondaire.

Jacques roula encore pendant un bon moment, puis s'arrêta dans un trucks stop, un restaurant pour camionneurs.

Avec ses deux dollars, Joe put largement payer son hamburger-frites et son coca, qu'il se força à avaler pour ne pas provoquer la curiosité de Jacques, mais il savait qu'il n'avait pas assez pour tenir 5 jours. Il verrait par la suite avec le trucker.

Celui-ci lui raconta sa vie tandis qu'ils mangeaient. Il lui apprit qu'il était âgé de 35 ans, qu'il avait été bûcheron au Canada, qu'il s'était marié deux fois, avait cinq enfants, et qu'il travaillait dans le transport depuis six mois. Pour sa part, Joe lui dit qu'il était apprenti maçon, qu'il vivait dans une petite ville de Californie près de l'océan, et que pour l'instant il lui fallait gagner Phoenix, et ensuite le Canyon de Chelly.

Jacques le regarda alors attentivement.

— Le Canyon de Chelly ! Mais tu es Navajo ?

— Non, mais j'ai des amis là-bas.

— D'accord, mais je n'aurais pas eu de mal à croire que tu étais Navajo. Tu as un peu le type...

— En fait je suis d'origine séminole ; d'origine séminole par mon père et écossaise par ma mère.

— Un mélange détonnant ! plaisanta Jacques.

Après le repas, il proposa à Joe de dormir dans le camion. La nuit que Joe passa les yeux grand ouverts fut plutôt courte car ils reprirent la route pour Chicago de bonne heure. Là-bas, Jacques fit décharger son camion, puis recharger avec des caisses d'enjoliveurs de voitures qu'il devait amener en Californie à Santa Monica.

Il était temps d'emprunter la célèbre Route 66, et en l'abordant, les deux copains ne purent s'empêcher d'entonner la célèbre chanson de Nat King Cole qui lui est consacrée. Et Joe de s'époumoner dans un brillant :

« Get your kicks on Route 66 »

— Ah, très bonne chanson, fit Jacques.

Le ruban de la route défilait sans cesse sous le truck, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient. Très vite Joe dut avouer à son ami qu'il n'avait plus du tout d'argent, mais cela ne contraria en rien le Québécois qui accepta avec plaisir de le dépanner. Il payait la note à chaque fois qu'ils s'arrêtaient dans un trucks stop où ils mangeaient des hamburgers-frites-coca au son de la musique country. Ils passèrent plusieurs jours et plusieurs nuits ensemble, parcourant différents États, et alors qu'ils roulaient sur la portion de la Route 66 traversant le Nouveau-Mexique, Jacques dit :

— En Arizona, je pourrais te déposer au parc national de Painted Desert.

— Pourquoi pas ? fit Joe qui ignorait où ça se situait.

— Oui, de là, tu pourras gagner Phoenix facilement.

— Très bien.

Ce fut à cet endroit que débarqua le jeune Californien après que Jacques eut fait un détour pour le déposer. Les deux amis se saluèrent chaleureusement, et Joe quitta le camion avec l'adresse de Jacques en Californie dans sa poche. Il eut un pincement au cœur quand il vit le truck s'éloigner, sachant bien qu'il ne reverrait sans doute jamais le camionneur qui aurait près de 76 ans à son retour en 2002.

Il ne prit pas la peine de visiter le parc de Painted Desert, mais retenta le stop. Ça marcha très bien, il monta dans une Ford qui se rendait directement à la gare de Phoenix ; il ne pouvait rêver mieux.

Une fois à destination, c'est le cœur battant qu'il se dirigea vers le parking où il devait retrouver le chaman. Il y avait pas mal de voitures ; le parking était pratiquement plein. Mais il finit par apercevoir une Buick orange, garée au même endroit que l'autre jour. Il s'en approcha, et vit le chaman qui baissait tranquillement sa vitre.

— Eh bien, fit celui-ci, j'ai failli attendre.

— Bah, c'est qu'il y a eu des imprévus, expliqua Joe.

— Allez, monte, tu vas me raconter ça.

Joe s'installa et raconta au chaman tout ce qui s'était passé.

— Voilà une sacrée aventure, estima celui-ci. En tout cas, nous sommes aujourd'hui le 25 janvier 1961, John Kennedy est bien à la Maison Blanche, et les Chromaïens sont donc partis pour une autre destination. Nous avons annulé la divergence, l'Histoire a repris son cours principal. Je ne te cacherai pas que je ne savais pas vraiment si nous allions réussir. Ce pouvait être de la pure folie. J'ai eu des scrupules à t'entraîner dans tout cela, Joe. Mais j'entendais la voix de ton grand-père Jesse. Et il m'affirmait qu'il te protégeait ; qu'il nous protégeait tous. L'ère de Chromaïa est terminée.

— Espérons que c'est pour le meilleur, dit Joe.

— Alors ça, on verra, fit le chaman, un rien fataliste.

Il démarra la Buick, et lança :

— En route pour le Canyon de Chelly et le transfert en 2002 !

Joe retrouva le camp navajo au bout d'une heure. Il dut se préparer pour le retour en 2002. Mais comme le lui expliqua le chaman, cette préparation allait être moins longue car il bénéficiait encore des effets de la précédente. Il reprit un bon bain d'algues, se rasa, et se rendit dans la caverne pour le rituel de passage. Il dut mâcher des écorces d'arbre sacré, puis le tambour battit, les danseurs entrèrent en transe, de même que le chaman qui avait ses deux mains posées sur les épaules de Joe.

Bientôt celui-ci ressentit des vertiges qui devinrent de plus en plus violents, jusqu'à ce qu'il se sente aspiré par un puits sans fond.

Alors devant lui défilèrent des tas de scènes. Il vit des hommes en uniforme, avec des fusils munis de baïonnettes, courir et se faire faucher par la mitraille. Puis ce furent des avions larguant des bombes sur des populations affolées. Puis apparut le champignon caractéristique d'un bombardement atomique. Et surgit Kennedy qui grimaçait, tandis qu'à ses côtés, sa femme Jacqueline que Joe avait vue souriante devant le Capitole, hurlait. Puis vint Hitler éructant devant un énorme micro. Et ce furent de nouveau des bombes, puis des flammes, et des enfants aux yeux bridés qui couraient, la peau complètement brûlée. Et soudain, deux tours se dressèrent ; Joe les reconnut ; c'étaient les deux tours de Manhattan détruites par les missiles soviétiques. Mais là, Joe vit un premier avion venir s'écraser contre l'une ; puis quelque temps après, un second avion venir heurter l'autre. Un homme barbu et portant un turban surgit d'un coup, l'index droit levé. Alors dans les oreilles de Joe se mirent à résonner les mots : *War, Destruction...*

Il sentait son corps rempli de convulsions, il haletait... il allait mourir, la vie le quittait... mais d'un coup il ouvrit les yeux et hurla :

« *No, no, no ! I don't want that ! I don't want !* »

Joe sentit qu'on lui passait un linge humide sur le visage.

— *It's all right ?* demanda une voix douce.

— Hein, qui, comment ? fit Joe.

— Cheena te demande si ça va, Joe ? fit cette fois une voix grave, profonde.

Joe qui était couché sur une couverture, se redressa, et vit le visage de Cheena qui lui souriait. À côté d'elle se trouvait le chaman avec ses deux nattes grises, tel qu'il était quand Joe l'avait rencontré après avoir été amené par Périclès.

— Nous avons bien cru te perdre, Joe, dit le chaman.

— Pourquoi ? fit Joe, d'une voix faible.

— Dans ton périple pour revenir jusqu'à nous, tu es allé te perdre jusqu'en 1916, puis en 1940. À chaque fois, je pensais que tu allais rester bloqué. Heureusement, tu as pu reprendre le cours du temps. Et te voilà parmi nous, et tiré d'affaire. Car tu as eu énormément de fièvre, et tu es resté dans le coma pendant 7 jours.

— Eh bien, moi qui croyais être tiré d'affaire après avoir rejoint la gare de Phoenix !
fit Joe.

Le chaman sourit.

— Maintenant, tu l'es, tiré d'affaire. Peux-tu te lever ?

— Oui, je pense.

Le chaman et Cheena l'aidèrent à se mettre debout. Puis ils le soutinrent tandis qu'il

commençait à marcher pour sortir de la caverne. Une fois dehors, il cligna des yeux, car le soleil était éblouissant.

— Bienvenue en cette belle journée du mois de février 2002, dit le chaman. Les chromaïens ont disparu, ils n'ont jamais occupé les USA, Miami et La Havane n'ont jamais été atomisées...

— Et l'empire soviétique, et La Grande Chine ? demanda Joe.

— L'empire soviétique, reprit le chaman, ou plutôt l'URSS, n'existe plus depuis 1991. Quant à la Chine, elle est peuplée de plus d'un milliard d'habitants, et si elle n'est pas un modèle de démocratie, elle n'a pas envahi et annexé la Corée, le Japon, et... la Californie ou l'Arizona. Non, tout ce qu'on a connu sous l'ère de Chromaïa a rejoint un cercle temporel secondaire. Tout cela est oublié, tout comme les gens présents devant la Capitole lors de l'investiture de Kennedy, ont oublié son enlèvement par des extraterrestres après que le véritable John Kennedy eut remplacé K, notre duplicaté. Il n'y a que ceux qui sont intervenus sur la divergence qui savent ce qui s'est réellement passé et le gardent en mémoire. Pour les autres, il ne s'est rien passé, ou à la rigueur tout s'est brouillé, comme les images des télévisions du monde entier diffusant en direct l'investiture de Kennedy.

Le chaman fit entrer Joe dans sa hutte.

— Et Yéris ? demanda-t-il.

— Yéris ? fit le chaman. Eh bien, Yéris était un garçon fort sympathique, mais qui n'existe pas dans ce cercle temporel. Et comme c'est toujours le cercle principal qui prévaut...

— On ne le reverra plus jamais ?

— Je ne pense pas.

Joe parut triste. Le chaman le regarda pendant un instant, puis lui dit :

— Il faut que je te montre quelque chose maintenant. Tiens, installe-toi devant la télévision.

Joe s’assit, et le chaman prit une télécommande.

— Tu vas voir ce qui s’est passé le 11 septembre 2001.

— Mais je le sais ! s’exclama Joe, deux missiles envoyés par erreur ou non par les Soviétiques ont frappé deux tours de Manhattan !

— Ça, c’était sous l’ère de Chromania, fit le Chaman. Je vais te montrer ce qui s’est passé sous la nouvelle ère, l’ère découlant du déroulement initial et principal du temps.

L’écran s’alluma, et très vite, comme dans un cauchemar, Joe vit deux tours dressées vers le ciel de Manhattan. Comme lors des scènes qui avaient accompagné son retour vers le présent, un avion vint percuter la tour de droite qui s’écroula, puis un second ...

— Mais j’ai déjà vu cela ! s’écria-t-il.

— Oui, fit calmement le chaman, lorsque tu as traversé la période concernée pour revenir en 2002.

L’homme barbu à l’index levé que Joe avait déjà vu, apparut très vite.

— Et voici Oussama Ben Laden, dit le chaman, le chef d’Al-Qaïda, un mouvement terroriste à l’origine de l’attentat contre les tours...

— Mais, objecta Joe, sous l’ère de Chromaïa...

— Les deux tours ont été également démolies. C’était dans ce contexte l’empire soviétique le responsable, et là il s’agit d’Al-Qaïda. Mais la violence est toujours présente. Cela est assez décourageant pour nous qui avons voulu changer le cours de l’Histoire, en pensant que nous vivrions une meilleure ère. Nous avons cru pouvoir stopper la destruction que nous jugions imminente de la planète. Mais suite à ce

dramatique événement que je viens de te montrer, nous sommes plongés de nouveau dans des conflits sanglants. Le pays est dirigé actuellement par George Walker Bush, un va-t-en-guerre. Il a déjà envoyé des troupes en Afghanistan suite à cet attentat, et s'apprête probablement à s'en prendre à l'Irak. Comment cela va-t-il finir ? La planète n'est-elle pas de nouveau en danger ? Tu sais, Joe, jadis j'ai pensé agir sur une autre divergence temporelle. Celle qui a fait que les Indiens n'ont plus continué à jouir de leur liberté et de leurs terres. Je voulais revenir au moment où les hommes blancs ont gagné la partie parce que les Indiens étaient trop divisés. Je voulais réussir l'union de toutes les tribus, chasser les Blancs et modifier ainsi l'Histoire. Mais j'ai pensé que cela serait encore source de violences, de malheurs... alors j'ai renoncé. Je n'en suis que plus découragé d'avoir voulu agir pour une œuvre pacifique, et de me retrouver encore dans la violence.

Le chaman s'assit, anéanti. Cheena arriva et demanda à Joe :

— Tu peux comprendre l'américain ou tu préfères que je parle en français ?

Joe prit un air amusé.

— Mais tu peux parler couramment le français alors que nous ne sommes plus sous l'ère de Chromaïa ?

— Bien sûr, fit Cheena, je l'étudie à l'université à Phoenix.

Joe hocha la tête.

— Ah d'accord, je comprends mieux.

— Je vais préparer le repas du soir, décida Cheena. Car maintenant, Joe, tu n'es plus une *projection*, et tu vas devoir à nouveau t'alimenter.

— Oui, d'ailleurs j'ai très faim, fit l'intéressé. Mais il est déjà si tard ?

— Il est midi, dit Cheena.

— Midi ! Ah, je pensais que c'était le soir. Décidément, j'ai vraiment perdu la notion

du temps.

Cette remarque amusa le chaman et le fit sortir de son accablement.

— Ne t'en fais pas, Joe, dit-il, tout va rentrer dans l'ordre. Je te propose de rester avec nous jusqu'à demain matin, histoire que tu te remettes vraiment d'aplomb. Ensuite, je te reconduirai chez toi, en Californie. Ça marche ?

— Ça marche, répondit Joe d'une voix étranglée, car il réalisa à cet instant qu'il allait retrouver sa ville, sa famille, ses amis qu'il n'avait connus que sous l'ère de Chromaïa. Il allait les retrouver dans un tout autre contexte qui risquait de le plonger dans l'inconnu le plus total.

Chapitre XVII

Joe passa la nuit dans la hutte du chaman. Il se réveilla assez tard, et quand il fut hors de son sac de couchage, le chaman lui dit :

— Tu vas prendre un petit-déjeuner et on se met en route. On a du chemin à faire.

Joe acquiesça, puis après avoir avalé un bol de porridge et fait sa toilette, il partit avec le chaman. Il y avait un drôle de véhicule garé près de la hutte ; une sorte de jeep, montée sur quatre pneus imposants.

— C'est une 4x4, expliqua le chaman, et de marque japonaise. On roule de moins en moins américain.

Joe marcha vers le véhicule avec le chaman, et en regardant sur le côté, il tressaillit. Il y avait un autre Joe qui marchait à côté de lui.

— Hé ! s'écria-t-il, je vois mon double !

Le chaman se mit à rire.

— Ce n'est rien, c'est le cercle secondaire qui vient faire des siennes. Ça risque de se reproduire encore. Mais à la longue, ça va complètement disparaître. Dans les heures qui ont suivi l'annulation de la divergence, j'ai vécu à la fois dans le cercle principal et sous l'ère de Chromaïa. Il fallait que tout se remette en place, que le cycle principal retrouve un contour temporel parfait. Mes pouvoirs de chaman m'ont aidé pour faire cesser ces effets perturbants. Mais pour toi, même sans pouvoir particulier, les effets secondaires ne devraient pas durer trop longtemps. La morphologie temporelle va s'affiner et tout rentrera dans l'ordre.

— J'aime mieux ça, avoua Joe.

— Je te comprends. Ah, autre chose, tu ne vas prendre réellement possession de ton existence dans le cercle actuel que progressivement. Ainsi, tu risques de connaître quelque temps de flottement avec tes parents, tes amis...

— C'est ce que je crains. Et c'est comme pour l'américain, je sens que je peux le comprendre et le parler, mais...

— Tu peux y aller tranquillement. Hier, tu t'es réveillé en ne parlant pas le français. Tu possèdes à mon avis parfaitement l'américain.

— Déjà une bonne chose, ça m'aurait quand même ennuyé de ne pas pouvoir me faire comprendre de mon père ou de ma mère.

— Oui, car eux, dans ce cercle, ils ne doivent certainement pas connaître un seul mot de français.

Joe et le chaman montèrent à bord de la 4x4, et le jeune Californien demanda :

— Et Cheena ?

— Elle est à l'université. Elle aurait bien aimé te saluer avant de partir. Mais tu dormais à poings fermés, elle a préféré ne pas te déranger.

Joe prit un air contrarié, mais le chaman sortit un bout de papier de la poche de son

jean et dit en faisant un clin d'œil :

— Tiens, Joe, voici son adresse. Tu pourras venir lui rendre une petite visite.

La 4x4 démarra, et Joe et le chaman prirent le chemin de la Californie.

En route, Joe parla au chaman de la communauté des Graéquiens dans laquelle il avait séjourné.

— Ah oui, fit le chaman, j'ai connu cette communauté sous l'ère de Chroamaïa. Attends, on va aller voir si elle existe sous cette ère.

La 4x4 roula sur des routes défoncées, grimpa des pentes infernales, et au final arriva dans une vallée déserte. Le chaman s'arrêta alors et dit :

— C'est dans cette vallée qu'avait été construite Athéna, la ville principale de la communauté des Graéquiens. Comme tu peux le voir, Joe, elle n'existe pas sous l'ère actuelle. Qu'est-ce que tu y as fait exactement ?

Joe raconta comment il s'était sauvé en pleine nuit avec Aristote et son arrivée à Athéna chez Périclès.

— Ah oui, je vois, fit le chaman. Eh bien, sous cette ère, Aristote et Périclès existent sans doute ailleurs, et peut-être s'appellent-ils tout simplement Bill et Sam !

— Oui, peut-être, fit Joe, un peu triste.

— Et tu n'as personne d'autre à aller voir ?

Joe réfléchit un court instant et dit :

— Si, il y a une ferme près d'un passage qui existait sous l'ère de Chromaïa ; un passage discret entre la Californie et l'Arizona, avec un panneau écrit en patois... enfin, en américain.

— Hum, fit le chaman, je crois voir. Et tu y as connu aussi quelqu'un là-bas ?

— Oui

— Attends, on va arranger ça.

La 4x4 roula pendant un bon moment, puis Joe et le chaman se retrouvèrent au milieu de deux lignes de champs qui semblaient ne jamais finir.

— Ça ne devrait plus être très loin, dit alors le chaman.

Joe hocha la tête et commença à regarder attentivement.

La 4x4 monta une côte, et aussitôt, apparut une ferme.

— Ce ne serait pas là ? demanda le chaman.

Joe haussa les épaules.

— Je n'en suis pas sûr.

— Regarde bien.

La 4x4 ralentit, et c'est à faible allure qu'elle arriva près de la ferme.

Sur la route passant devant, il y avait un tracteur. Le cœur de Joe se mit à battre plus fort quand il vit une grande blonde en jean et chemisette et chaussée de santiags sortir de la cour de la ferme, puis monter avec aisance sur le tracteur. Quand la 4x4 passa à côté, la blonde regarda en direction du véhicule, et son regard croisa celui de Joe. Elle resta totalement impassible, au grand désappointement de Joe qui avait très bien reconnu Lynn.

— De la façon dont tu as rosi, Joe, fit le chaman, je crois que tu connais cette fille !

Pas vrai ?

— Oui, fit Joe, enfin, je l'ai reconnue, ce qui n'a pas été apparemment son cas.

— Oh, on est passés un peu vite, Joe, déclara le chaman comme pour le consoler.

Puis, tu sais, c'est toujours le même processus ; contrairement à toi, elle n'a rien gardé de ce qui s'est produit sous l'ère de Chromaïa.

— Fichue ère de Chromaïa, maugréa Joe, elle commence à m'être pénible.

— Encore un paradoxe temporel, estima le chaman ; et dans le sens littéral du terme « paradoxe ».

Joe ne voyait pas très bien où le chaman voulait en venir. Il était tout simplement mélancolique. Cette mélancolie le quitta toutefois, quand il découvrit planté sur le bord de la route un panneau indiquant :

State of California

— Nous y voilà ! s'exclama le chaman.

Joe se sentit rempli d'émotions. Il avait quitté la Californie alors que la Troisième Guerre mondiale se préparait, et il y revenait sous une ère nouvelle, où la violence et de terribles menaces continuaient de peser. Il avait connu une aventure unique, incroyable, qu'il ne pourrait raconter à personne. Que risquait donc d'être la prochaine étape ?

Le chaman emprunta une autoroute encombrée de voitures dont Joe ne connaissait pas les marques. Il aurait été incapable de dire si c'était l'autoroute où il avait roulé avec Cindy, celle où se trouvait la station d'essence où un caissier peu scrupuleux l'avait racketté de 100 chromas, ces 100 chromas dont il en avait récupéré 50 parfaitement inutiles maintenant, qu'il gardait dans la poche de son jean.

Le chaman mit la radio, et aussitôt on entendit une suite de sons bizarres.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Joe.

— Ah, tu ne connais pas ça ? fit le chaman d'un ton amusé.

— Non.

— C'est de la techno.

— De la techno ?

— Oui, de la techno, une musique à la mode.

— Mais ce n'est pas de la musique ça, se défendit Joe, c'est affreux.

— Ce n'est pas l'avis des jeunes de ton âge, Joe !

— Et on n'écoute plus de rock'n'roll ?

— Si, mais plus autant que sous l'ère de Chromaïa où toutes les musiques en étaient restées à janvier 61.

— Il y avait au moins ça de bon sous l'ère de Chromaïa, dit Joe en faisant la grimace.

— Allons, reprit le chaman, je suis sûr que tu es un fana de techno.

— Sûrement pas !

— Mais attends, n'oublie pas que tu es dans la phase d'intégration de la nouvelle ère ; que tu vis depuis 18 ans sous cette ère, avec ta personnalité et tes goûts qui ne sont pas forcément ceux que tu avais sous l'ère de Chromaïa. Quand tu auras complètement intégré le cercle principal, tu pourras vraiment savoir où tu en es. Tu seras le Joe de l'année 2002 du cercle temporel initial.

— En tout cas, quand il en sera ainsi, ça m'étonnerait que j'aime la techno !

— On verra, fit le chaman en riant.

Ils roulèrent encore pendant une petite heure, puis Joe vit apparaître la ville qu'il avait quittée dans un climat de panique.

— Je ne vais pas aller jusqu'à chez toi, Joe. On est samedi, tes parents doivent être là, et je ne pense pas que ton père ait envie de me voir.

— Pourquoi ? s'étonna Joe.

Le chaman prit un air embarrassé.

— Écoute, ton père ne t'a vraiment jamais dit que ton grand-père Jesse était un chaman ?

— Non.

— Et il ne t'a pas raconté non plus comment il est mort ?

— Si, il me l'a raconté ; il est mort d'un cancer, il y a...

— C'était en mai 1960, Joe. Mais ce n'était pas d'un cancer. Il a été abattu par une

bande de racistes qui l'accusaient de sorcellerie. Le pire, c'est que ces gars-là n'ont jamais été retrouvés. Alors je sais que ton père n'aime pas beaucoup tout ce qui touche au chamanisme. S'il t'a envoyé jusqu'à moi, c'est parce qu'il a eu une révélation à laquelle il lui était interdit de résister. Mais ce n'est plus d'actualité maintenant. C'est pour cela qu'il vaut mieux qu'il ne me voie pas. Excuse-moi de t'avoir parlé de cette sale affaire, Joe, mais c'était pour que tu comprennes.

— Oui, oui, OK, fit Joe en hochant la tête.

— Merci, Joe, tu me dis où je peux te déposer ?

— Pas de problème.

Joe fit arrêter le chaman dans une rue voisine de la sienne, puis s'apprêta à descendre de la 4x4.

Le chaman lui tendit la main.

— Allez, salut Joe, et bonne chance. Et si jamais il se passe encore des trucs bizarres, ne t'inquiète pas. Comme je te l'ai déjà dit, ça va progressivement s'arranger.

— Ok, dit Joe en serrant la main du chaman.

Il descendit de la 4x4, puis commença à marcher.

Il entendit la 4x4 redémarrer, mais ne se retourna pas. Il voulait tout oublier. Mais il se remémora soudain Cheena, et estima que ça serait difficile.

Il gagna sa rue. Celle-ci était comme sous l'ère de Chromaïa avec ses maisons en bois. Il arriva très vite à la sienne. Il ne pouvait pas se tromper, car une Plymouth modèle 1959 était garée devant. Cela le rassura, lui donna même du baume au cœur. Il n'aurait pas aimé devoir conduire l'une de ces voitures japonaises qui paraissent avoir envahi les USA.

Quand il fut devant la porte de sa maison, il eut bien envie de prendre ses jambes à

son cou. Mais il fallait qu'il aille jusqu'au bout maintenant, qu'il entre.

Il tourna la poignée de la porte et la poussa d'un coup.

Dans le séjour, il trouva son père installé sur un canapé, en train de lire le journal tout en écoutant Eddie Cochran. Rien ne semblait avoir changé.

William se tourna vers son fils. Il était entièrement vêtu de jean, et deux nattes grises tombaient sur ses épaules. Il était exactement comme lorsque Joe avait quitté la maison pour tenter de gagner le Canyon de Chelly.

— *Salut, Joe*, fit William, *tu ne devais pas rester à l'université ce week-end ?*

Joe comprit parfaitement ce que venait de lui dire son père en américain, et il put lui répondre avec aisance dans cette langue :

— *Heu... si*, dit-il, *mais j'ai changé d'avis.*

D'une autre pièce, une voix demanda :

— *Qui est là ?*

Joe reconnut sa mère.

— *C'est Joe*, fit son père, *il a changé d'avis, et n'est pas resté passer le week-end à Los Angeles.*

— *Ah oui*, fit Emma, qui arriva aussitôt dans le séjour.

Elle était toujours la même.

— *Tu as mangé, Joe ?* demanda-t-elle.

— *Oui, m'an*, fit Joe.

Emma plissa les yeux et dit :

— *Mais où es-tu allé chercher cette flying jacket ? Elle m'a l'air toute crasseuse !*

Et ton jean n'est pas très net ton plus. Puis, tu es mal rasé !

— *OK*, dit Joe en souriant, *je vais me remettre à neuf.*

— *Tu ferais bien.*

Joe acquiesça de la tête et se rendit à la salle de bains. La maison était comme il l'avait laissée, voilà qui ne pouvait que l'aider. Il eut toutefois le désagrément de voir un autre Joe dans la douche quand il s'en approcha.

— Fiche le camp! dit-il en secouant la main.

Son double disparut aussitôt et il put prendre une douche bien chaude.

Il trouva dans sa chambre de quoi se changer. Et il s'habilla en regardant avec curiosité les posters qui ornaient les murs de la pièce. Ils représentaient des guitaristes pour la plupart chevelus. Il les fixa chacun avec attention, et des noms commencèrent à lui venir à l'esprit : Eric Clapton, Jimi Hendrix, Rory Gallagher...

Il souffla un grand coup, il sentait qu'il allait vite prendre possession du Joe de l'ère nouvelle.

Il dit à son père qu'il allait faire un tour en ville, et tandis qu'il s'apprêtait à quitter la maison, William demanda :

— *Au fait, Ted et Tony son restés sur le campus ?*

— *Oui*, répondit avec conviction Joe, qui était vraiment content que ses deux meilleurs copains qu'il avait laissés dans un sale pétrin sous l'ère de Chromaïa, soient finalement de paisibles étudiants, certainement en pleine forme.

— *Et Cindy ?* demanda à son tour sa mère.

— *Cindy ?* s'étonna Joe.

— *Oui, Cindy, ta petite amie voyons ! Elle est restée aussi sur le campus ?*

— *Oui.*

— *Et elle t'a laissé partir seul. C'est étonnant !*

Joe ne savait plus quoi dire.

— *Bon, allez, je vais faire un tour !* lança-t-il, faute d'arguments.

Il prit place à bord de la Plymouth, et quand il eut actionné le démarreur, il écouta

avec délice le moteur ronronner paisiblement, en repensant avec un certain amusement au moment où il avait « dû abandonner la voiture complètement fichue dans un coin perdu d'Arizona ». Ce qu'il avait vécu et continuait de vivre était vraiment stupéfiant.

Il enclencha la première et partit pour une ballade.

En ville, il restait encore quelques grosses voitures américaines bien chromées, mais les voitures japonaises étaient légion, et surtout les 4x4. Joe se rendit dans la rue où était situé le *Tilt*, et à la place il trouva une boutique d'informatique. Il avait lu ce mot machinalement sur la vitrine, et aussitôt lui était venu à l'esprit qu'il était justement un passionné de cette discipline. Et maintenant il savait à quoi servait cet étrange appareil qu'il avait vu dans sa chambre : c'était un ordinateur sur lequel il pouvait passer un temps fou. D'ailleurs, il en possédait un également dans sa chambre d'étudiant. Il en avait désormais la certitude.

Il poussa jusqu'à l'endroit où se trouvait le *Dancing* et faillit s'étrangler de rire quand il vit à la place une boutique de pompes funèbres. Il continua jusqu'à la plage, et stationna devant, pour admirer l'océan. La plage était déserte et il n'y avait pas en tout cas d'hurluberlus en combinaison verte en train de ramper pour se préparer à aller défendre Chromaïa. Il resta une petite demi-heure à contempler l'océan, puis rentra chez lui ; ça suffisait pour aujourd'hui.

Le soir au cours du repas, son père se plaignit qu'à leur usine, Emma et lui étaient la tête de turc de la direction, tout ça parce qu'il était Séminole et qu'Emma l'avait préféré à un Blanc. Joe estima que c'était un problème qu'on ne pouvait pas imputer à l'ère de Chromaïa, mais bien à l'ère actuelle. Puis son père parla des tours de Manhattan et dit tout le mal qu'il pensait de George Walker Bush, et que de toute façon il avait triché aux élections, que le véritable président des USA était Al Gore.

William était d'autant plus atterré que pour lui la fraude avait eu lieu en Floride, la terre des Séminoles. Un comble !

Cette nuit-là Joe dormit paisiblement, mais au réveil il était bouillant de fièvre. Quand sa mère l'appela pour le petit-déjeuner, il lui en fit part avec peine, et elle décida aussitôt de téléphoner au médecin. Quand celui-ci arriva, la fièvre avait heureusement pas mal diminué, mais le docteur estima que le cas était assez sérieux, sans pouvoir déterminer de quoi souffrait exactement Joe. Il prescrivit des médicaments, en conseillant de le rappeler au plus vite si ça ne s'améliorait pas de façon significative.

Mais dès le lendemain, Joe était en meilleure forme. En tout cas, il avait hérité dans cette affaire, du droit de rester chez lui jusqu'au lundi de la semaine suivante. Très vite il put se lever, et un soir, tandis qu'il écoutait sur sa microchaîne un CD de Hendrix, son musicien préféré comme il s'en était très vite souvenu, son père vint le voir et lui dit :

— *Ah, Joe, comment peux-tu supporter ce maudit hard-rock ? Quand je pense que je t'ai affiné les tympans alors que tu étais encore tout petit, avec Presley, Cochran, Buddy Holly... Et que tu as toujours été insensible à cette musique formidable, mais par contre que tu vénères ce boucan produit par Hendrix !*

— *Bah, 'pa, fit Joe, je n'écoute quand même pas de la techno !*

Son père ne répondit rien et quitta la chambre.

Un nouveau week-end arriva, et le samedi, Ted et Tony vinrent lui rendre visite. Il les retrouva comme ils les avaient quittés, et plaisanta avec eux pendant une bonne heure. Pendant cette entrevue, il s'était souvenu qu'ils les avait connus à l'âge de 5 ans, qu'ils étaient allés ensemble au collège de la ville, et qu'ils étudiaient maintenant tous les trois le français à l'université de Los Angeles. Ted n'avait apparemment pas

d'a priori contre cette langue comme sous l'ère de Chromaïa. Comme ses copains l'invitaient à sortir avec eux le soir même, Joe leur expliqua qu'il était encore un peu fatigué, mais que ça ne poserait pas de problème pour la semaine suivante.

Pourtant, vers les 21 h, il décida de faire un tour avec la Plymouth. Il était bien entré dans le bon cercle temporel maintenant. Il savait que Kennedy avait été assassiné à Dallas en novembre 1963, que le doute planait toujours sur cet assassinat malgré le rapport d'une commission appelée Warren. Il savait également que les USA avaient mené une guerre au Vietnam jusqu'en 1973, une autre en Irak en 1991, et que ça risquait de recommencer suite à l'attentat contre les deux tours de Manhattan. Il n'était pas sans ignorer également qu'en octobre 1962, le monde s'était retrouvé au bord de la Troisième Guerre mondiale, comme en 2001 sous l'ère de Chromaïa. Cercle principal ou cercle secondaire, annulation de la divergence ou pas, il y avait décidément de sacrées coïncidences...

Joe gagna la plage. Il roulait sur la route la bordant, quand il entendit un coup de klaxon derrière lui. Il jeta un coup d'œil dans son rétro, et découvrit une 4x4 qui lui faisait des appels de phares. Il ralentit, puis s'arrêta le long du trottoir.

Il descendit de sa Plymouth et vit venir vers lui une fille assez élancée. À son allure, il reconnut aussitôt Cindy.

Elle portait un tailleur, avait permanenté ses cheveux auburn et marchait avec des chaussures à talons.

— Ah, Cindy, s'exclama-t-il ! Comment vas-tu ?

— C'est à toi qu'il faut demander cela ! Mais au fait, tu es tellement bon en français que tu dédaignes l'américain maintenant ? Décidément, tu es un étudiant exemplaire. Tu vas décrocher ta licence sans problème !

— Oh, excuse-moi, Cindy, fit Joe, je...

— Non, non, te t'excuse pas, ça me fait des révisions de parler en français. Car moi aussi, je tiens à décrocher ma licence. Mais au fait, on ne s'est pas dit bonjour !

Cindy s'approcha de Joe et l'embrassa fougueusement sur la bouche, lui rappelant ainsi qu'elle était sa petite amie.

— Alors, ton coup de pompe, c'est oublié ? reprit Cindy.

— Oui, ça va vraiment mieux, affirma Joe.

Cindy prit un air embarrassé, et dit :

— Tant mieux, vu ce que j'ai à t'annoncer.

Joe la regarda d'un air étonné.

— Ah, d'abord, il faut que je te dise que mon père est un fervent partisan de Bush et qu'il veut s'engager pour partir en Afghanistan à la recherche d'Al-Qaïda. Il voudrait même que j'en fasse autant. Il n'a vraiment pas compris que mes idées étaient à l'opposé des siennes.

— Ah oui, vraiment, fit Joe en se retenant de ne pas éclater d'un rire nerveux.

— Alors figure-toi, continua Cindy, que j'ai rencontré un garçon sur le campus ; un dénommé Fred. Tu le connais ?

— Non, fit Joe d'une voix étranglée.

— Il est formidable ce type. À fond contre Bush, et il milite pour sa destitution. Je ne sais pas si on va y arriver...

— On ? fit Joe.

— Oui, j'ai rejoint son mouvement. On est déjà une quinzaine. Mais ce n'est qu'un début. Bientôt on sera un sacré paquet. Alors il faut que je te dise, Joe, Fred et moi, on sort ensemble depuis cette semaine. Tu comprends, tu n'étais pas sur le campus, et avec Fred, c'est tellement formidable...

— Oui, OK, il n'y a pas de problème, assura Joe. Je respecte tout à fait ton choix,

Cindy.

L'intéressée sembla être débarrassée d'un énorme poids.

— C'est vrai, Joe ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, Cindy.

— T'es vraiment un chic type, Joe !

— Et toi tu as fait de sacrés progrès en français, Cindy. Depuis tout à l'heure on n'a pas utilisé un seul mot d'américain.

Cindy éclata de rire, puis lança :

— Bonne soirée, Joe, je dois y aller !

— Bonne soirée, Cindy, fit Joe, en songeant très fort aux bégaiements de l'Histoire.

Il alla très vite se garer en face de la plage, et décida de se balader près de l'océan.

La nuit était délicieuse. Il faisait doux, le ciel était très étoilé, et la lune déversait un halo laiteux sur les vagues de l'océan.

Joe marcha jusqu'aux vagues mourantes. Finalement, il aurait quand même aimé oublier les éléments du cercles secondaire, mais comme le lui avait indiqué le chaman, sa condition d'acteur de la divergence ne le lui permettrait pas. Aussi, quand il entendit un sifflement et qu'il vit une soucoupe volante passer au-dessus de lui, il sentit une grande tristesse l'envahir, et souhaita en finir le plus vite possible avec les effets secondaires. Il regarda la soucoupe s'éloigner, et c'est alors qu'il entendit « At the hop », un morceau de Danny and the Juniors datant de 1957, que les orchestres qui se produisaient au *Dancing* avaient coutume de jouer. Joe commençait à désespérer, surtout qu'en retournant vers sa voiture, il vit une Ford Mustang d'où provenait la musique, garée juste à côté. Pour ce qui était de se débarrasser des effets secondaires, il se sentait plutôt mal parti.

Tandis qu'il s'approchait de sa Plymouth, la vitre de la Ford se baissa, et apparut la tête d'un jeune gars aux cheveux gominés et coiffés en *queue-de-canard*.

— *Salut, fit-il.*

— *Salut, répondit Joe, étonné que le jeune gars ne parle pas français comme sous l'ère de Chromaïa.*

— *Tu te balades ?* continua l'autre.

— *Oui.*

— *Moi c'est pareil. J'adore venir écouter de la musique ici. C'est cool.*

— *Tu n'a pas de potes en ville ?*

— *Non, j'ai emménagé avec mes parents depuis peu.*

— *Hum, je comprends.*

— *Tiens, si tu veux, tu peux venir dans la voiture écouter la musique.*

— *Bah oui, pourquoi pas ?*

Joe s'installa à côté du jeune rockeur, et celui-ci lui dit :

— *T'as vu la soucoupe volante ?*

Joe sursauta.

— *Il y en avait vraiment une ?*

— *Ben oui, t'as dû la voir comme moi.*

Ainsi ce n'était pas un effet secondaire. Joe n'était pas retourné dans le cercle de Chromaïa. D'ailleurs le jeune gars dit :

— *Je vais à l'université de Santa Monica. J'y étudie l'informatique. Et toi ?*

— *Moi je vais à Los Angeles et j'étudie le français.*

Ainsi ce n'était pas un Chromaïen, ni un jeune ex-Américain vivant sous l'ère que Joe n'avait que trop connue.

Le jeune gars reprit :

— *J'ai toujours cru aux soucoupes volantes, pas toi ?*

— *Oh, si.*

— *Celle-là n'était pas pour nous, elle est partie plus loin apparemment. Mais le tout est de savoir si les extraterrestres sont des gentils ou des méchants ?*

Joe se contenta de hocher la tête, puis pour couper court aux histoires de soucoupes volantes, il demanda :

— *Et tu n'écoutes que du rock'n'roll ?*

— *Oh oui, j'adore tout ce qui date des années 50. Je ne vais pas plus loin que 1960, à la rigueur début 1961.*

De toute évidence, ce jeune gars n'avait pas participé à l'annulation de la divergence et ne devait rien avoir gardé de l'ère de Chromaïa ; mais il possédait de sérieux goûts rétro.

Joe resta avec le jeune gars qui lui indiqua qu'il se prénomrait Chris, pendant une bonne heure à écouter de la musique que l'on jouait régulièrement au *Dancing*.

Et quand il rentra chez lui, il était complètement bouleversé.

Il ne le fut que plus quand il passa la tête à la fenêtre de sa chambre, et qu'il distingua très bien dans le ciel nocturne, un disque lumineux se déplaçant à grande vitesse.

Chapitre XVIII

Le lendemain, comme tous les dimanches, Emma prépara du poulet au maïs que la famille dégusta dans le séjour. William recommença à s'en prendre à George W. Bush puis délaissa celui qu'il considérait comme le président le plus nul de toute l'histoire des USA, pour étriller les contremaîtres de l'usine où il travaillait avec Emma. Après

le repas, Joe passa une partie de la journée dans sa chambre à écouter Hendrix, puis l'autre à suivre avec son père des séries stupides à la télévision. Il avait en fait l'esprit très préoccupé. Il ne pouvait oublier la soucoupe qu'il avait vue par deux fois la veille. Est-ce que les Chromaïens prévoyaient une nouvelle occupation des USA ? Joe ne savait qu'en penser. Aussi, à la nuit tombée, il ressortit bien que sa mère lui rappelât qu'il ne devait pas se coucher tard, qu'il retournait à l'université le lendemain.

Il prit la Plymouth et alla se garer devant la plage. Il attendit tranquillement dans la voiture en écoutant la radio. Ça devait faire deux bonnes heures qu'il était arrivé, quand il aperçut un cercle lumineux au-dessus de l'océan. Son cœur se mit à battre rapidement. Il eut tout d'abord envie de redémarrer et de partir au plus vite ; mais il fallait qu'il ait une réponse à ses questions ; il ne pourrait plus être tranquille sinon. Il descendit de la Plymouth et se dirigea vers la plage. Plus il avançait, plus le cercle lumineux se rapprochait. Bientôt il put entendre son sifflement aigu. Puis le cercle s'immobilisa, et lentement commença à perdre de l'altitude. Il allait de toute évidence se poser sur la plage. Ce fut fait moins d'une minute plus tard. Il reposait sur quatre tiges très hautes enfoncées dans le sable. Le dessous de la soucoupe s'ouvrit et une échelle apparut. Très crispé, Joe vit l'échelle s'enfoncer à son tour dans le sable, puis un individu commencer à la descendre. Joe fronça les sourcils en découvrant qu'il portait une tenue très colorée. Il s'approcha tout doucement de l'individu, et quand celui-ci eut atteint le sable et qu'il se fut tourné vers lui, il s'exclama :

— Yéris !

— Salut, Joe, fit le jeune métis en souriant.

Joe et Yéris tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Ah, Yéris, fit Joe, jamais je n'aurais cru te revoir !

— Et moi donc !

Joe s'écarta, puis tenant encore le jeune métis par les bras, il dit :

— Mais comment es-tu arrivé jusqu'à moi ?

— Oh, c'est une longue histoire. Figure-toi qu'après ton départ, une soucoupe de la Force de Sécurité m'a embarqué avec les trois chromaïens qui s'étaient également réfugiés dans la réserve navajo. Je crois qu'on allait passer un mauvais moment. Seulement, en route les agents de la Force de Sécurité ont détecté des Mig et ont posé immédiatement leur soucoupe. C'est alors que sont arrivés des maoïstes.

— Commandés par un certain Fred ?

— Oui.

— Hum, et ensuite...

— Ensuite, ces maoïstes ont neutralisé les agents de la Force de Sécurité et nous ont emmenés avec eux. Nous avons campé dans les collines près de la soucoupe. Pour ma part, je suis resté trois jours avec eux, pas plus. Un matin, tandis que tout le monde était parti en patrouille, je suis monté à bord de la soucoupe et j'ai décollé. Je voulais retourner à la réserve navajo. Mais tandis que je voguais vers elle, s'est produite l'annulation de la divergence.

Joe regarda Yéris en écarquillant les yeux.

— Et alors, que s'est-il passé ?

— Eh bien, j'ai été pris dans une véritable turbulence spatio-temporelle. C'était comme si j'avais soudain été prisonnier d'un terrible orage. La soucoupe tanguait de tous les côtés, j'étais cerné par des tourbillons incandescents... Puis le calme est revenu d'un coup, et je me suis retrouvé dans le cercle principal, devenant ainsi un paradoxe temporel.

— Un paradoxe temporel ! s'exclama Joe avec un large sourire, le chaman m'a

déjà parlé plusieurs fois de ce truc. Mais j'avoue que je n'y comprends rien.

Yéris hocha doucement la tête.

— C'est un truc assez complexe, et pouvant prendre diverses formes. Ainsi, imagine un type qui part dans le passé et qui tue son père. Eh bien, il constitue un paradoxe temporel. Puisque le type en question, s'il a tué son père avant sa naissance, ne peut pas exister.

— Hum, m'ouais, fit Joe. Et dans ton cas, qu'est-ce que c'est le paradoxe ?

— Eh bien, je suis un métis issu de l'union entre un Chromaïen et une Navajo. Or, dans notre ère actuelle, cela est impossible, puisque les Chromaïens n'ont pas envahi et occupé les USA en 1961. Donc un Chromaïen ne peut pas avoir rencontré une Navajo.

— Bon, si je comprends bien, tu devrais être dans le cercle correspondant à l'ère de Chromaïa, un cercle secondaire.

— Oui, un cercle en sommeil où les événements sont figés. Seulement, ça ne s'est pas passé ainsi, car comme toi, j'ai été un acteur de l'annulation de la divergence. C'est de cette façon que je m'explique le phénomène. Le chaman n'avait pas prévu cette situation.

— C'est pour cela qu'il ne m'a même pas signalé que tu avais été emmené avec tes trois amis par la Force de Sécurité.

— Oui, pour lui cela allait faire partie du cercle secondaire, être un événement en sommeil.

— Et c'est pour cela aussi qu'il m'a dit qu'on ne te reverrait plus. Alors, bienvenue dans notre ère, cher paradoxe temporel !

— Merci, fit Yéris en tapotant l'épaule de Joe. Mais, tu sais, plutôt qu'un paradoxe, je me sens en fait le fruit de la jonction de deux cercles temporels.

— Holà ! j'ai mal au crâne, feignit de se plaindre Joe. Trop compliqué tout ça, oui vraiment trop compliqué !

Mais soudain, dans l'air parfumé de la nuit, une musique supplanta le murmure de l'océan ; c'était « Blue Suede Shoes », un morceau de Cal Perkins datant de 1956.

— Oh, cette musique ! fit Yéris, on se croirait sous l'ère de Chromaïa !

— On se croirait seulement, fit Joe, en repérant une Ford Mustang garée à côté de sa Plymouth. Viens, dans la Ford, il y a Chris ; je pense que tu vas l'apprécier. C'est un chic gars.

Yéris acquiesça de la tête, et les deux amis marchèrent dans la nuit étoilée, vers la voiture chromée dont les phares puissants éclairaient la soucoupe posée sur la plage, le tout au son d'un bon vieux rock'n'roll.

FIN